



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

---

Year : 2021

## **Interagir par l'imaginaire Une approche praxéologique de la *Deixis am Phantasma***

Guillaume Stern

Guillaume Stern. (2021). Interagir par l'imaginaire. Une approche praxéologique de la *Deixis am Phantasma*

Originally published at : Mémoire de maîtrise, Université de Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive.  
<http://serval.unil.ch>

### **Droits d'auteur**

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

### **Copyright**

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.



UNIL | Université de Lausanne

Faculté des lettres

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE  
FACULTÉ DES LETTRES

Mémoire de Maîtrise universitaire ès lettres en Sciences du langage et de la communication

**INTERAGIR PAR L'IMAGINAIRE.  
UNE APPROCHE PRAXÉOLOGIQUE DE LA *DEIXIS AM PHANTASMA***

par

Guillaume Stern

sous la direction de Jérôme Jacquin

Session d'automne 2021



## REMERCIEMENTS

Mes remerciements s'adressent en premier lieu au directeur de ce mémoire, Jérôme Jacquin. Sa présence et son soutien tout au long de mon cursus, ses remarques toujours éclairantes et formatrices lors de nos conversations et plus généralement sa vision de la linguistique m'ont permis de développer à la fois mon goût et mes compétences dans ce domaine. Ma reconnaissance à son égard dépasse ainsi largement le cadre de ce travail et de ces quelques lignes de remerciements.

Je tiens également à remercier Gilles Merminod pour avoir accepté d'expertiser ce mémoire et pour les conversations que j'ai pu avoir avec lui durant mon cursus. Celles-ci m'ont amené à penser de manière critique mon travail.

La forme de ce travail doit aussi beaucoup à Sabrina Roh et à son aide lors de la rédaction de mon mémoire. Ses relectures attentives et ses conseils m'ont été d'un soutien important durant certains moments de doute.

J'adresse également un remerciement particulier à Mannone Passalli qui m'a aidé à élucider le jargon et les enjeux professionnels (parfois obscurs) des situations d'interaction qui constituent les données de ce travail.

Finalement, je remercie Marie Couvreu, sans qui il ne m'aurait pas été possible de comprendre pleinement ce que « être *là* » veut dire.



## TABLE DES MATIÈRES

|   |    |
|---|----|
| 1. INTRODUCTION   | 1  |
| 2. LA DEIXIS : DE L'ANCRAGE CONTEXTUEL À LA TRANSPOSITION DANS L'IMAGINAIRE   | 5  |
| 2.1 Une approche praxéologique de la deixis   | 6  |
| 2.2. La <i>Deixis am Phantasma</i> : source et développements   | 9  |
| 2.2.1 La <i>Deixis am Phantasma</i> selon Karl Bühler   | 10 |
| 2.2.2 La <i>Deixis am Phantasma</i> dans une approche empirique   | 11 |
| 2.3 Une approche praxéologique de la <i>Deixis am Phantasma</i>   | 13 |
| 3. LA <i>DEIXIS AM PHANTASMA</i> DANS UN CORPUS DOCUMENTANT DES ACTIVITÉS DE CONCEPTION « ARCHITECTURALE »            | 16 |
| 3.1 L'espace matériel : les artefacts comme objets-en-action  | 16 |
| 3.2 L'espace imaginaire : l'imagination comme activité conjointe et incarnée  | 18 |
| 3.3 La reconfiguration constante des espaces et les procédés de resémiotisation                                       | 21 |
| 3.4 La <i>Deixis am Phantasma</i> et la reconfiguration constante de l'espace interactionnel                          | 21 |
| 4. LA <i>DEIXIS AM PHANTASMA</i> ET « L'ESPACE IMAGINAIRE »   | 24 |
| 4.1 L'élaboration déictique d'un référent au sein de l'espace imaginaire  | 25 |
| 4.1.1 La configuration <i>am Phantasma</i> du déictique « là »  | 25 |
| 4.1.2 La configuration <i>am Phantasma</i> des démonstratifs déictiques   | 28 |
| 4.2 L'espace imaginaire comme centre de référence déictique   | 33 |
| 4.2.1 La valeur <i>am Phantasma</i> des déictiques « là » et « ce » dans l'accomplissement de l'espace interactionnel | 34 |
| 4.2.2 La valeur <i>am Phantasma</i> des déictiques relatifs dans l'accomplissement de l'espace interactionnel         | 40 |
| 4.3 Synthèse  | 53 |
| 5. LA <i>DEIXIS AM PHANTASMA</i> ET « L'ESPACE MATÉRIEL »   | 55 |
| 5.1 L'intégration des supports au sein de l'espace matériel de référence  | 56 |
| 5.1.2 Les déictiques comme ressources pour l'élaboration de l'espace matériel   | 56 |
| 5.1.2 L'espace matériel en tant qu'espace de représentations conjointes   | 59 |
| 5.2 L'espace matériel comme espace d'imagination conjointe  | 62 |
| 5.2.1 L'élaboration d'un référent imaginaire au sein de l'espace matériel   | 63 |
| 5.2.2 La projection imaginaire des locuteurs au sein de l'espace matériel   | 69 |
| 5.3 Synthèse  | 74 |

|  |    |
|--|----|
| 6. LA <i>DEIXIS AM PHANTASMA</i> ET LA RECONFIGURATION CONSTANTE DE L'ESPACE INTERACTIONNEL DE RÉFÉRENCE                               | 76 |
| 6.1 La dimension praxéologique de la <i>Deixis am Phantasma</i> en tant que réponse à un problème pratique                             | 76 |
| 6.2 La dimension praxéologique de la <i>Deixis am Phantasma</i> en tant que ressource pour l'élaboration de possibilités de conception | 82 |
| 6.2.1 La présentation du problème et la construction de l'espace matériel  | 82 |
| 6.2.2 Le rejet d'une solution au problème et son rejet de l'espace matériel  | 85 |
| 6.3.3 La complémentarité de l'espace matériel et de l'espace imaginaire dans l'élaboration d'une solution                              | 88 |
| 7. CONCLUSION  | 93 |
| CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION   | 96 |
| RÉFÉRENCES   | 97 |

*La réalité se dissipe avec l'attention.*  
(William James)<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> W. James. (1950). *Principles of Psychology*, vol.2, New York: Dover Publications, 293.





## 1. INTRODUCTION

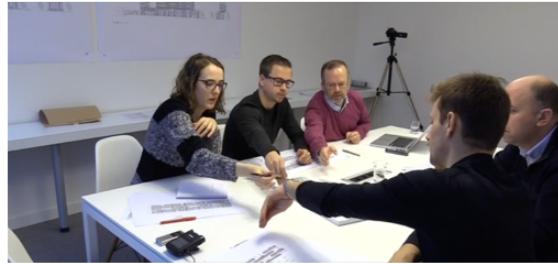
Lorsqu'il étudie nos *Façons de parler* (1987 [1981]), Erving Goffman relève « l'aptitude linguistique » que nous avons en tant que locuteurs<sup>2</sup> « à parler d'événements indéfiniment éloignés dans l'espace et le temps du présent localisé » (9). En effet, « nous pouvons en parlant insérer dans un cadre de participation ce qui est *structurellement* marqué comme appartenant à un autre » (10, je souligne). L'extrait<sup>3</sup> suivant permet d'illustrer cette aptitude.

(1) BM1-14 / 00:18:08 – 00:18:11

**1 MIC** mais le nord attends il est où# attends il est où/  
*im* #*im.1*  
**2** (...)  
**3 STA** [°ben: c'est:°]  
**4 DAP** [°°il est il est là]# [xx°°]  
*im* #*im.2*  
**5 LOU** [parking\  
**6** (...)



im.1



im.2

Dans cet exemple, le cadre de participation est constitué par la position des locuteurs autour d'une table, au sein d'une salle de réunion, alors qu'ils interagissent pour traiter des problèmes d'ordre architectural. En l'occurrence, l'un des locuteurs cherche à déterminer la localisation du « nord » et l'image 2 illustre comment ce point de repère est localisé conjointement par les participants qui pointent dans une même direction. Parmi les réponses produites verbalement, celle de Daphné mérite une attention particulière. Cette dernière, alors qu'elle pointe dans une certaine direction, indique que le nord est « là » (l.4). Elle utilise ainsi un déictique spatial qui indexe le point de repère « nord » dans la situation d'énonciation des locuteurs. Or, en l'occurrence, la direction indiquée (le nord) n'est pas à interpréter relativement à la situation géographique des participants mais bien en regard de l'espace représenté par la maquette qui se trouve devant eux. Autrement dit, par cette référence déictique, la locutrice inscrit dans le cadre de participation de l'interaction un élément qui appartient au cadre de référence de la maquette. Elle produit ainsi une transposition – ou « modalisation » (*keying*) – du cadre de référence (Goffman 1991 [1974]).

<sup>2</sup> Pour des raisons de lisibilité, ce travail emploie le masculin générique pour faire référence aux deux sexes. Le féminin est évidemment utilisé lorsqu'il est attendu.

<sup>3</sup> Dans chaque extrait, les locuteurs sont indiqués par les trois premières lettres de leur pseudonyme. Les conventions de transcription sont fournies à la fin de ce travail.

Cet emploi transposé du déictique spatial « là » illustre un cas particulier de deixis : la *Deixis am Phantasma*. Issue de la théorie du langage de Karl Bühler (1990 [1934]) qui la distingue de la *demonstratio ad oculos* – le pointage à des entités visibles –, la *Deixis am Phantasma* regroupe les phénomènes de pointage à des entités imaginaires, non perceptibles dans le contexte d'énonciation ; c'est-à-dire des cas où le centre de référence déictique des locuteurs comporte une dimension imaginaire. Dans l'exemple ci-dessus, l'interprétation du déictique « là » implique de reconsidérer l'espace d'énonciation de la locutrice dans sa dimension imaginaire. En effet, Daphné se projette au sein de l'espace représenté par la maquette pour indiquer la localisation du nord et pointer dans cette direction comme si elle s'y trouvait. C'est donc relativement à cette projection fictive dans un espace imaginaire que le déictique devient intelligible.

La *Deixis am Phantasma* constitue ainsi un mode particulier de transformation du cadre de référence de l'interaction. Mais dans quelle mesure est-elle « structurellement marquée » comme l'entend Goffman ? Dans l'extrait présenté, les actions de la locutrice ne se présentent pas sous un format particulier qui permettrait de déduire le caractère imaginaire de la référence. Au contraire, Daphné désigne verbalement et gestuellement un espace comme si ce dernier était effectivement présent et pointe de manière spontanée dans sa direction. En ce sens, la *Deixis am Phantasma* ne semble pas constituer un mode de pointage différent de la *demonstratio ad oculos*. Ceci est d'ailleurs visible en considérant à la fois la forme verbale utilisée (l'adverbe « là ») qui permet de faire référence autant à des entités réelles qu'imaginaires et en considérant le fonctionnement sémiotique du déictique. En effet, la référence déictique formulée par Daphné conserve un lien indexical avec l'espace « réel » de la locutrice ; elle « implique obligatoirement un renvoi à la situation d'énonciation pour trouver le référent visé » (Kleiber 1986 : 12). Dans l'exemple, l'identification du référent se donne bel et bien par le truchement du contexte d'énonciation, à savoir en l'occurrence, par le truchement de la maquette. Aussi, bien qu'elle permette de faire référence à des espaces imaginaires, la *Deixis am Phantasma* est accomplie dans l'espace physique des participants, par le biais des mêmes ressources sémiotiques que celles mobilisées pour faire référence à des espaces réels. Plus qu'une projection de la situation d'énonciation dans un monde imaginaire, la *Deixis am Phantasma* invite plutôt à reconsidérer la complexité sémiotique de la situation d'énonciation. En ce sens, elle ne constitue pas un type de référence essentiellement différent mais apparaît comme une *modalisation*<sup>4</sup> particulière de la deixis au sens où l'entend Goffman, c'est-à-dire une transformation de l'activité déictique « en une autre activité qui prend la première pour modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente » (1991 [1974] : 52).

---

<sup>4</sup> Suivant la terminologie goffmanienne, le terme n'est donc pas à comprendre selon son usage traditionnel en linguistique énonciative en tant qu'attitude du locuteur vis-à-vis de son énoncé. Pour éviter la confusion, il sera systématiquement inscrit en italique lorsqu'il renvoie au sens que lui donne Goffman.

Partant de la possibilité de catégoriser ce mode de référence déictique comme étant « sensiblement différent » tout en se manifestant d'une manière ordinaire et routinière, ce travail vise à étudier le versant spatial de la *Deixis am Phantasma* en adoptant la perspective analytique développée par l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique. Suivant cette approche, la *Deixis am Phantasma* peut être appréhendée non pas en tant qu'une catégorie déictique ontologiquement différente mais en tant qu'elle constitue un « accomplissement » pratique des participants qui mobilisent à cette fin des « méthodes » particulières afin de la rendre reconnaissable, interprétable et *a fortiori* analysable en tant que telle (Garfinkel 1967 ; voir aussi Sacks 1972). Basé sur des données d'interactions authentiques dans des situations de conception architecturale, ce travail vise ainsi à aborder le phénomène de la *Deixis am Phantasma* dans sa dimension proprement praxéologique, en étudiant des pratiques situées au sein desquelles la transposition du cadre de référence des unités déictiques constitue un problème pratique qui se pose aux participants de l'interaction, et ce afin de mettre évidence le caractère observable et intersubjectif de ce phénomène qui se trouve au cœur de leur profession.

Plus précisément, une telle approche vise à mettre en évidence la dimension interactionnelle et multimodale du phénomène. En termes interactionnels, la *Deixis am Phantasma* sera ainsi interprétée non pas comme une projection mentale et individuelle mais comme un phénomène distribué et accompli collectivement par les participants et par l'emploi des ressources déictiques spécifiques inscrites au fil du déroulement séquentiel et temporel de leur interaction (Mondada 2001 ; Couper-Kuhlen & Selting 2018). D'un point de vue multimodal, l'enjeu sera de mettre au centre de la réflexion la dimension pluri-sémiotique et incarnée de l'interaction de sorte à interpréter la *Deixis am Phantasma* non pas comme une « catégorie grammaticale abstraite » mais comme un phénomène qui « émerge de la coprésence physique des participants, des dispositions spécifiques de leurs corps [...] et de l'organisation du monde matériel qui les entoure » (Keevallik 2018 : 7, je traduis). Prises ensemble, les approches interactionnelles et multimodales permettront plus largement de déterminer dans quelle mesure la *Deixis am Phantasma* intègre une « Gestalt multimodale » (Mondada 2014), c'est-à-dire une organisation systématique de différentes ressources sémiotiques (la parole, les gestes, le regard, l'orientation du corps, l'utilisation d'artefacts, etc.) qui permettent ensemble d'accomplir et d'exhiber la dimension « imaginaire » de la référence déictique.

Afin de mettre au jour ce qui permet de caractériser certaines références déictiques comme relevant de l'imaginaire, ce travail commence par exposer une approche de la deixis qui prend en considération les dimensions interactionnelle et multimodale des actes de références, ainsi que les conséquences d'une telle approche pour l'étude de la *Deixis am Phantasma* (section 2). Les données mobilisées pour l'analyse sont ensuite présentées de sorte à indiquer en quoi elles permettent un

accès privilégié à des phénomènes de transformation du cadre de référence (section 3). Deux manières particulières d'accomplir une transformation du cadre de références sont ensuite finement étudiées dans leur fonctionnement interactionnel et multimodal (sections 4 et 5) avant de mettre en évidence leur complémentarité dans l'accomplissement de l'activité de conception architecturale (section 6). En conclusion, ce travail fournit une vue d'ensemble du phénomène étudié ainsi que ses implications plus générales pour l'étude de la deixis (section 7).

## 2. LA DEIXIS : DE L'ANCRAGE CONTEXTUEL À LA TRANSPOSITION DANS L'IMAGINAIRE

Comme en témoigne l'exemple de l'introduction, la deixis constitue une « classe de signes » (Benveniste 1970 : 15) particulière qui est commandée par l'énonciation : les unités déictiques émergent de situations d'énonciation spécifiques et ne s'interprètent qu'en regard de celles-ci. Il s'agit donc d'unités qui disposent de « variables contextuelles intégrées à leur sémantisme » (Levinson 2006 : 107, je traduis) : à la différence des autres unités de la langue, le sens des déictiques ne peut être interprété que si l'on prend en compte des éléments du contexte<sup>5</sup>. Or, ce qui permet à Bühler d'introduire la *Deixis am Phantasma* comme mode de référence, c'est une interprétation particulière du contexte d'énonciation.

Dans l'approche de Bühler, le contexte d'énonciation est compris comme un espace de perception et d'orientation subjectif qui est organisé autour d'un centre de repérage – un *origo* déictique (Bühler 1990 [1934] : 117). Celui-ci se compose de trois dimensions – *je-ici-maintenant*, soit la situation spatio-temporelle du locuteur – qui constituent les points de référence auxquels sont rapportées les expressions déictiques afin d'en déterminer le sens<sup>6</sup>. À cet égard, une unité déictique telle que « là-bas » est alors interprétée en regard de l'*ici* du locuteur au moment de l'énonciation ; c'est-à-dire que le lieu désigné par « là-bas » se calcule par rapport au lieu où se trouve le locuteur au moment où il produit l'énoncé. Ainsi, l'*origo* du locuteur apparaît comme le « point zéro » ou le centre de toute référence déictique à partir duquel sont interprétées ces unités particulières. Suivant cette définition du contexte centrée sur la perception du locuteur, Bühler définit par opposition la *Deixis am Phantasma* comme l'ensemble des cas où la situation d'énonciation des locuteurs comporte une dimension « imaginaire ». C'est par exemple le cas lorsqu'un locuteur propose à un autre d'imaginer qu'un objet se trouve « là-bas » et pointe dans une certaine direction, quand bien même l'objet en question n'est pas visible dans l'espace désigné par le locuteur. L'interprétation de la référence déictique s'effectue alors par le biais de l'imagination des participants.

Toutefois, des travaux plus récents sur la notion d'*origo* (section 2.1) et sur la manifestation empirique de la *Deixis am Phantasma* (section 2.2), qui se sont par ailleurs tous deux principalement penchés sur la dimension spatiale de la deixis, amènent à reconsidérer cette distinction. Après avoir parcouru ceux-ci, il est possible d'adopter une approche praxéologique de la *Deixis am Phantasma* qui invite à reconsidérer ce type de deixis en tant qu'il est activement et visiblement mis en œuvre par les locuteurs plutôt que donné par un type particulier de situation d'énonciation (section 2.3).

---

<sup>5</sup> Nous adoptons ainsi la distinction entre *indexicalité* et *deixis* telle que proposée par Levinson (2006) et développée par Jacquin (2017b).

<sup>6</sup> « From the point of origin at the perceptual *here*, all other positions are linguistically pointed out, from the origin *now* all other points in time » (Bühler 1990 [1934]: 122).

## 2.1 Une approche praxéologique de la deixis

La remise en question de la deixis comme relevant d'un ensemble de repères organisés autour d'un point d'origine fixe rattaché au locuteur émerge d'une réinterprétation de la notion de « contexte ». Dans cette réinterprétation, le contexte n'est alors plus compris en tant qu'espace donné *a priori* mais en tant que phénomène dynamique, élaboré socialement et constamment modifié au fil de l'interaction par les pratiques des acteurs sociaux (Duranti & Goodwin 1992). Le contexte s'avère alors plus ou moins significatif dans l'interprétation des pratiques langagières des interlocuteurs selon leurs besoins pratiques (voir la distinction entre « langage situé » et « langage déplacé » proposée par Auer 1988). Or, la deixis, en tant que phénomène foncièrement contextuel, constitue une ressource privilégiée pour étudier l'élaboration mutuelle du contexte et de la parole. Ainsi, dans cette approche, les unités déictiques ne sont plus considérées comme étant uniquement dépendantes du contexte d'énonciation mais bien comme étant également constitutives de l'élaboration de ce contexte<sup>7</sup>.

De nombreux travaux issus de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique ont mis en avant le rôle configurant de la deixis dans l'élaboration d'un contexte pertinent pour différentes activités sociales (Eriksson 2009 ; Goodwin 1983 ; Hindmarsh & Heath 2000 ; Keevallik 2013 ; Mondada 2007, 2012a, 2012b, 2015 ; Stukenbrock 2015, entre autres). De manière générale, deux caractéristiques des références déictiques ont alors été mises en évidence :

i) il s'agit d'un phénomène interactionnel ; c'est-à-dire qu'il n'implique pas uniquement le locuteur qui pointe un élément du contexte, mais il procède d'un ajustement et d'un accomplissement de l'ensemble des participants de manière à identifier conjointement un élément du contexte. Ceci se manifeste dans l'organisation séquentielle de la référence (voir Eriksson 2009), *i.e.* autant dans la réception de la référence déictique, qui est négociée par l'interprétation qu'en font les interlocuteurs, que dans sa production, l'accomplissement de la référence s'ajustant à l'orientation et l'attention des coparticipants. Cet accomplissement est par ailleurs fondamentalement déterminé par l'activité au sein de laquelle il a lieu, celle-ci permettant de circonscrire le nombre de référents possibles et pertinents. Aussi, la référence déictique n'indique pas un élément du contexte ; elle le produit au travers de l'activité mais également aux fins pratiques de l'activité.

---

<sup>7</sup> « [D]eixis is not so much a “context-dependent” but more a “context-shaping” phenomenon where context is a reflexive accomplishment of the participants' actions and the (re-)arrangement of their bodies within space » (Mondada 2013: 269).

ii) il s'agit d'un phénomène multimodal (voir notamment Jacquin 2017a à ce propos). Les déictiques engagent un ensemble de ressources sémiotiquement composites qui permettent ensemble d'accomplir la référence<sup>8</sup>. Comprise comme telle,

la deixis n'est plus une catégorie linguistique particulière à décrire en tant que telle, mais une ressource langagière intervenant, de pair avec d'autres ressources, dans un système d'activités interactionnelles irréductibles à des pratiques exclusivement verbales, dans la construction à la fois de la référence et du contexte dans lequel elle acquiert son sens. (Mondada 2007 : 264)

Les déictiques prennent ainsi sens au sein de « Gestalts multimodales » (Mondada 2014), soit des regroupements de ressources sémiotiques plurielles et complexes qui constituent autant de manières différentes d'organiser et de rendre pertinents des éléments de la situation d'énonciation pour produire une action intelligible. Les déictiques mettent ainsi en relation la parole, le corps et le contexte pour accomplir la référence d'une manière toujours particulière et irréductible au contenu verbal transmis par le seul locuteur.

Partant de ces dimensions interactionnelle et multimodale de la deixis, l'origo déictique ne peut alors être constitué par la situation d'énonciation individuelle du locuteur. S'agissant plus précisément de la deixis spatiale, le centre de référence *ici* a fait l'objet de reconsidérations<sup>9</sup> : puisque l'accès au référent est dépendant de l'activité conjointe des locuteurs, de leurs positions dans l'espace et de la manière dont ils rendent pertinent cet espace par leurs activités verbales et corporelles, la notion d'« espace interactionnel » (Mondada 2005, 2013) tend à se substituer à celle d'origo déictique<sup>10</sup>. « De cette manière, l'origo devient un ensemble de repères non pas donnés a priori mais accomplis dans l'action et la parole en interaction » (Mondada 2005 : 80). C'est-à-dire que les participants de l'interaction constituent eux-mêmes – par une pluralité de ressources – les repères pertinents pour les références déictiques spatiales et démonstratives qu'ils produisent ; ils les élaborent, les ajustent et les reconfigurent dans et par leurs pratiques.

L'exemple qui suit permet d'illustrer les dimensions interactionnelle, multimodale et accomplie localement de l'origo déictique. Il est issu de la même réunion que l'extrait présenté dans l'introduction.

---

<sup>8</sup> Voir à ce propos la notion de « chambre de compression multimodale » (*Multimodaler Verdichtungsraum*) proposée par Stukenbrock (2015).

<sup>9</sup> Mais ceci vaut aussi pour les autres dimensions de la deixis. Voir p. ex. Mondada (2017) qui propose des réflexions similaires au sujet de la deixis temporelle dont le centre de référence *maintenant* fait également l'objet d'une élaboration et d'une coordination entre les participants.

<sup>10</sup> Voir aussi Mondada (2009) pour la manière dont est mis en place cet espace dans les ouvertures d'interaction et De Stefani (2010) au sujet de la réorganisation de l'espace interactionnel lorsque celui-ci est mis en mouvement.



(2) BM1-42 / 00:51:51 – 00:51:59

1 (...)#  
im #im.1



2 MIC \*.h: ben# dès lors disons que:# que\* que quand on  
im \*se retourne-----\*se réoriente--->#  
#im.2 #im.3



3 r`garde# disons votre élévation \*là:# (...)# on est pas  
im ---\*pointe--->>  
#im.4 #im.5 #im.6



im.4

im.5



im.6

4 **choqué: :**

L'extrait illustre une prise de parole durant laquelle Michel accomplit une référence déictique par le biais de l'unité « là » (l.3). Or cette référence n'est pas accomplie par (ou pour) le seul locuteur et elle n'est pas purement verbale. Au niveau multimodal, le locuteur se retourne et se réoriente progressivement avant de pointer sur un plan accroché au mur le référent visé par le déictique. Il utilise ainsi son corps et les supports matériels autour de lui pour rendre son action intelligible. Au

niveau interactionnel, le tour de parole du locuteur comporte plusieurs répétitions (« disons que que [...] disons », l.2-3) et allongements phoniques (« que: ») qui permettent de retarder la production du déictique. Celle-ci est ainsi finement synchronisée avec la stabilisation d'une posture corporelle adéquate qui permet au locuteur de pointer le référent (im.5) d'une manière qui soit intelligible et visible pour l'ensemble des participants. En somme, le locuteur produit lui-même les repères pertinents pour l'intelligibilité de la référence déictique<sup>11</sup>. Il élabore de manière ostensible un espace interactionnel derrière lui et ajuste ses formulations à l'élaboration de cet espace. En outre, suivant cette approche de la deixis, les référents ne constituent pas de simples points donnés et accessibles dans l'espace environnant : ils sont rendus pertinents et identifiables d'une certaine manière par les gestes, les corps et la parole. Dans cet extrait, le locuteur pointe le plan et déplace son geste de pointage (im.5 et 6) de manière à définir l'extension référentielle du déictique « là ». Il met ainsi en évidence et rend signifiante la partie du schéma qui lui est nécessaire pour mener à bien son activité professionnelle.

En bref, une appréhension praxéologique de l'espace et de la deixis spatiale tend à reconsidérer le fonctionnement sémiotique des unités déictiques. Celles-ci ne pointent pas un élément du contexte relativement à une situation d'énonciation donnée, mais produisent et élaborent des référents dans un contexte lui-même activement constitué par les participants selon leurs besoins pratiques. Le tout s'élabore ainsi selon une relation réflexive : les références déictiques prennent sens et sont dépendantes d'un espace interactionnel en même temps qu'elles participent à le constituer.

## **2.2. La *Deixis am Phantasma* : source et développements**

À la différence des travaux présentés dans la section précédente, les études sur la *Deixis am Phantasma* sont peu nombreuses et ont pendant longtemps été cantonnées à l'étude de ce phénomène au sein des textes littéraires (voir p. ex. Duchan et al. 1995)<sup>12</sup>. Cependant, les réflexions théoriques originelles proposées par Bühler (section 2.2.1) ont récemment fait l'objet d'une réinterrogation qui a permis de mettre en évidence la complexité de la *Deixis am Phantasma* lorsqu'elle est étudiée sur la base de données empiriques d'interactions orales (section 2.2.2).

---

<sup>11</sup> On peut aussi noter l'effet de l'activité en cours sur la production de la référence. En effet, le plan situé derrière Michel et la maquette présente sur la table représentent un même bâtiment. Or, la mobilisation du plan semble plus adéquate dans ce cas pour rendre intelligible l'action du locuteur, *i.e.*, mettre en évidence une « élévation » (l.3).

<sup>12</sup> La *Deixis am Phantasma* a néanmoins fait l'objet de différentes réflexions dans Morel & Danon-Boileau (1992). Par ailleurs, certains travaux issus du courant praxéologique développé plus haut ont relevé les différences que pouvaient impliquer l'activité de référer à un élément visible et celle de référer à un élément absent ou fictif (Eriksson 2009 ; Mondada 2007).

### 2.2.1 La Deixis am Phantasma selon Karl Bühler

Dans son étude du champ déictique (*Zeigfeld*) du langage – qu’il oppose au champ symbolique (*Symbolfeld*) – Bühler distingue trois modes distincts de références déictiques (« *modi of pointing* », 94) : la *demonstratio ad oculos*, l’anaphore et la *Deixis am Phantasma*. Le premier mode correspond aux cas « prototypiques » de la deixis, c’est-à-dire aux cas où la référence renvoie à un élément qui doit être identifié dans l’espace de perception des locuteurs, tandis que le deuxième renvoie, par un même procédé d’identification, à l’espace du discours<sup>13</sup>. Le troisième mode est davantage complexe et particulier : il s’agit des références à des entités invisibles et absentes de la situation qui nécessitent un travail d’imagination de la part des locuteurs. Bühler précise deux choses au sujet de la *Deixis am Phantasma*. D’une part, elle ne concerne pas tous les phénomènes d’imagination mais uniquement les cas où les locuteurs « pointent » vers des référents imaginaires (« the situative phantasy products [...] on and to which *pointing* occurs » : 150, je souligne). D’autre part, en raison de la centralité de l’idée de « pointage », Bühler souligne que la *Deixis am Phantasma* engage les mêmes ressources (verbales, gestuelles et cognitives) que les cas de référence à des phénomènes visibles et présents :

It is not at all the case that imagination-oriented deixis *completely* lacks the natural deictic clues upon which ocular demonstration is based. [...] The language used for ‘perceptual’ things is completely adapted to this fictional play. (142)

Ainsi, ce qui permet de distinguer la *demonstratio ad oculos* et la *Deixis am Phantasma*, c’est bien la nature de la situation d’énonciation, comprise en termes d’espace d’orientation et de perception subjective dans l’approche psychologique de Bühler. Dans le premier cas, c’est un espace entièrement physique et perceptible ; dans le second, l’espace comporte une dimension imaginaire plus ou moins importante et implique ainsi des phénomènes de pointage à des entités « fantasmatiques ».

Dans cette optique, Bühler propose alors trois sous-types de *Deixis am Phantasma* qui ont tous en commun d’élaborer une situation d’énonciation distincte de l’espace de perception « de base » des participants :

- i) Dans le premier cas, le locuteur réfère à un objet absent comme s’il était présent dans sa situation. L’objet pointé est ainsi introduit dans l’espace de perception actuel des locuteurs et est localisé relativement à leur situation concrète. En termes énonciatifs, les locuteurs

---

<sup>13</sup> Bühler parle de l’anaphore de la manière suivante: « a pointing to something that is to be looked for and found not at places in the space of actual perception but rather at places within the totality of speech » (Bühler 1990 [1934]: 137). Pour des considérations plus précises sur la distinction entre deixis et anaphore, voir Kleiber (1991).

conservent leur origo déictique, mais la situation d'énonciation se voit enrichie d'un référent imaginaire<sup>14</sup>.

ii) Dans le second cas, le locuteur se déplace à l'endroit où l'objet imaginaire se trouve, c'est-à-dire que le locuteur se situe directement dans un espace imaginaire. Il y a donc à cet égard une projection ou une transposition dans une situation d'énonciation imaginaire. En termes énonciatifs, le centre du système de coordonnées déictique – l'origo – se situe dans l'imagination et c'est à partir de celui-ci que le locuteur pointe des référents<sup>15</sup>.

iii) Le troisième cas constitue un cas intermédiaire de référence : c'est-à-dire qu'il n'y a ni intégration du référent au sein de la situation d'énonciation des locuteurs, ni déplacement de ces derniers dans une situation d'énonciation imaginaire. Dans ce cas intermédiaire, le référent et les locuteurs demeurent chacun à leur place. Il s'agit des cas où les locuteurs pointent dans la direction effective d'un référent qui est pourtant invisible.

Malgré ces distinctions typologiques, Bühler reconnaît que peu importe le type de référence impliqué, un même procédé est à l'œuvre à savoir que ce qui est absent est relié ou intégré à l'orientation des participants au sein de leur situation actuelle de perception<sup>16</sup>. En bref, la *Deixis am Phantasma* telle que conceptualisée par Bühler est plus une affaire d'image corporelle sensible (*Körpertatsbild*: 152-154) que d'origo déictique : il ne s'agit pas des déplacements radicaux de la situation d'énonciation dans un monde imaginaire mais de différentes manières, à disposition des locuteurs, de rendre présents et saisissables (ou « pointables ») des phénomènes mentaux imaginaires et de s'orienter vis-à-vis de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, l'approche de la deixis proposée par Bühler tend à considérer ce phénomène comme une « disposition psycho-situationnelle »<sup>17</sup>.

### **2.2.2 La Deixis am Phantasma dans une approche empirique**

Ces considérations ont donné lieu par la suite à des interprétations davantage linguistiques de la *Deixis am Phantasma* qui ont en commun de remettre en question le critère psychologique d'« imagination » ou de visibilité du référent comme constitutif de ce mode de référence. À ce propos, des recherches récentes sur l'allemand se sont développées selon deux perspectives distinctes qui permettent de repenser le fonctionnement de la catégorie bühliérienne sur des bases empiriques.

---

<sup>14</sup> « In solchen Fällen, verbleibt die Origo des Sprechers im aktuellen Wahrnehmungsraum, während dieser mit Phänomene angereichert wird, die real nicht präsent sind » (Stukenbrock 2015: 453).

<sup>15</sup> « Instanzen, in denen die Sprecher ihre Origo in den Vorstellungsraum versetzen und innerhalb des Vorstellungsraums auf Abwesendes zeigen » (Stukenbrock 2015: 466).

<sup>16</sup> « Irrespective of which type may be involved, ultimately it is always the case that what is absent is linked up to or integrated in the orientation of the partners within the situation of their actual perception, which is indispensable for orderly verbal contact » (Bühler 1990 [1934]: 154).

<sup>17</sup> Selon, Lösener (2010), Bühler définit l'origo « außerhalb und unabhängig vom Akt der Äußerung, als psychosituative Disposition (als Ich-Jetzt-Hier-System) voraussetzt, auf die sich die Indikatoren nur beziehen » (161).

Une première perspective de recherche est d'ordre sémiotique et questionne la manière particulière dont réfèrent les déictiques dans leur usage *am Phantasma* ainsi que les différences entre ce mode de référence et les références déictiques *ad oculos*. Fricke (2002, 2014) propose ainsi de reconsidérer deux notions centrales du modèle bühlérien de la deixis : l'origo et le *demonstratum* (ou objet déictique, *i.e.* ce qui est pointé). Concernant l'origo, Fricke propose un modèle d'« actes d'allocation de l'origo » (*origo-allocating acts*) selon lequel l'accès au rôle de locuteur permet corrélativement d'instancier un origo primaire à partir duquel d'autres origos peuvent être alloués (à des objets, à d'autres participants, à des représentations iconiques, etc.). Autrement dit, en même temps qu'il obtient la parole, le locuteur accède à la possibilité de déterminer d'autres centres de repérage à partir desquels les références déictiques doivent être interprétées<sup>18</sup>. Cette labilité de l'origo explique ainsi la possibilité que les références déictiques soient considérées comme « transposées ». Quant à l'objet déictique, sa réinterprétation est ce qui permet de trouver une explication commune aux différents types de référence *am Phantasma* proposés par Bühler. Selon Fricke, ceux-ci n'ont pas en commun de pointer vers un référent imaginaire mais plutôt de pointer vers un objet déictique (*demonstratum*) qui fonctionne comme un signe pour le référent. Par exemple, lorsqu'un locuteur décrit un paysage où se trouvent deux protagonistes séparés par un ruisseau<sup>19</sup>, il peut utiliser ses mains pour représenter les deux protagonistes, tandis que l'écart entre ses deux membres permet de représenter le ruisseau. Après avoir installé cette situation initiale, le locuteur peut librement pointer en direction de ses mains ou de l'espace vide pour faire référence respectivement aux personnages et au ruisseau. En d'autres termes, un locuteur peut décrire une scène imaginaire en utilisant son corps – et le plus souvent des gestes iconiques (Fricke 2015) – pour donner forme à des référents absents qu'il pointe ensuite. De cette manière, les parties du corps du locuteur et les espaces vides valent pour les référents énoncés (*ici*, des personnages) ; elles font signe vers les référents produits verbalement. Ainsi, Fricke propose de remplacer la distinction entre *demonstratio ad oculos* et *Deixis am Phantasma* par une distinction entre *deixis at signs* et *deixis at non-signs*. La première regroupe les cas où les objets déictiques sont interprétés comme des signes représentant et valant pour d'autres référents, tandis que la seconde illustre les cas où l'objet déictique et le référent coïncident<sup>20</sup>.

La seconde piste consiste moins en une réinterprétation de Bühler qu'en une tentative d'élucider comment les participants de l'interaction parviennent à se rendre intelligibles les actes de référence

---

<sup>18</sup> En français, une proposition similaire est celle de Kerbrat-Orecchioni (1980) qui avance la notion d'énallages, soit que le repérage ne s'effectue plus à partir de la situation de base ( $S_0$ ) des locuteurs mais selon une situation autre ( $S_1$ ,  $S_2$ , ...).

<sup>19</sup> L'exemple est tiré de Bühler (1990 : 156).

<sup>20</sup> « [W]hat all examples he [*i.e.*, Bühler] gives have in common is that the deictic object the speaker refers to, regardless of whether it is imaginary or not, is interpreted as a sign standing for something else » (Fricke 2014: 1815).

dans l'imaginaire (dans une approche semblable à celle de travaux présentés en 2.1). Stukenbrock (2012, 2014, 2017) montre ainsi comment les différents types de *Deixis am Phantasma* proposés par Bühler sont accomplis de manière séquentielle et multimodale par les participants qui mobilisent des ressources similaires à celles utilisées pour faire référence à des phénomènes visibles. L'emploi de ces ressources est particulièrement manifeste dans des situations de récits ou d'exemplifications de situations fictives. De la même manière, Heller (2019) et Kinalzik & Heller (2020) illustrent l'accomplissement méthodique de la *Deixis am Phantasma* chez de jeunes locuteurs comme ressources pour l'interaction. Ce type de référence permet en effet aux locuteurs de raconter (et d'enrichir) une histoire telle qu'elle apparaît dans un livre ou d'expliquer les règles d'un jeu de société en illustrant une partie fictive sur un plateau de jeu imaginaire. Ces différentes recherches soulignent ainsi la possibilité commune à tout locuteur de faire référence à des phénomènes absents tout en restant irrémédiablement liés à l'ici-maintenant de l'interaction et en utilisant les ressources physiques qu'ils ont en partage avec leurs interlocuteurs. Aussi, ces travaux permettent d'illustrer que, loin de s'opposer, la *demonstratio ad oculos* et les différents types de *Deixis am Phantasma* permettent d'accomplir un espace stratifié (*layered space*) partagé par l'ensemble des locuteurs : c'est-à-dire un espace composé autant de l'espace actuel des participants que de l'espace imaginaire construit par la parole et qui permet d'élaborer des références déictiques imaginaires de manière interactionnelle, intersubjective et intercorporelle (voir aussi à ce propos Liddell 2000 et Haviland 2000).

Les développements récents et empiriques du cadre théorique proposé par Bühler amènent ainsi d'une part à écarter le critère de visibilité comme étant constitutif de la *Deixis am Phantasma* et d'autre part à rendre compte de la manière dont ce mode de référence est accompli et rendu intelligible par l'emploi de ressources mobilisées *in situ* au fil de l'interaction et aux fins pratiques de celle-ci.

### **2.3 Une approche praxéologique de la *Deixis am Phantasma***

Plus généralement, les approches récentes de la *Deixis am Phantasma* amènent à reconsidérer ce phénomène dans ses dimensions sémiotique, interactionnelle et multimodale ainsi que dans la manière dont il permet aux locuteurs de résoudre certains problèmes pratiques qui se présentent à eux lors de leur interaction. En ce sens, ils invitent à adopter une perspective praxéologique sur la *Deixis am Phantasma* qui permet d'insister sur la dimension actionnelle et réflexive des références déictiques : celles-ci participent à produire l'espace interactionnel pertinent pour l'interaction tandis qu'en retour, cet espace rend possible leur interprétation. Une telle perspective induit un certain nombre de conséquences épistémologiques quant à la manière d'appréhender le phénomène qui fait l'objet d'étude de ce travail.

Une première conséquence d'une telle approche implique de ne pas considérer les références *ad oculos* et *am Phantasma* comme essentiellement différentes, car si les référents sont des produits de l'acte déictique, il importe peu que ceux-ci soient visibles ou imaginaires. En effet, la référence déictique permet à tout type de référent de « gagner en réalité » (McNeill et al. 1993 ; McNeill 2003) et d'acquiescer ainsi une certaine pertinence interactionnelle. Aussi, l'espace interactionnel est composé de tout ce qui est rendu pertinent par l'acte déictique, et, de fait, comporte également des référents dits « imaginaires » ou non perceptibles.

L'interdépendance entre les actes référentiels et l'espace interactionnel de référence amène ainsi à considérer une seconde conséquence qu'implique une approche praxéologique de la *Deixis am Phantasma* : si toute référence déictique modifie réflexivement l'espace interactionnel qui lui donne sens, il n'est pas possible ni pertinent de distinguer différents types de *Deixis am Phantasma* comme le propose Bühler. Dans l'approche de Bühler, le premier type de référence *am Phantasma* consiste en une simple référence à un élément absent relativement à la situation d'énonciation présente du locuteur. En ce sens, la référence ne modifierait pas l'espace d'énonciation qui est considéré comme allant de soi. Or, dans une perspective praxéologique, l'acte de référence même participe à l'élaboration de l'espace interactionnel ; il implique nécessairement une modification de l'espace d'énonciation puisque celui-ci est reconfiguré par l'acte de référence<sup>21</sup>. Plus précisément, le référent imaginaire, une fois intégré à l'espace interactionnel, reconfigure cet espace en y inscrivant une dimension imaginaire. De cette manière, le type 1 et le type 2 bühlériens fonctionnent toujours conjointement, l'un impliquant nécessairement l'autre<sup>22</sup>. À cet égard, il n'y a pas différents centres de repères – ou différents espaces – au sein desquels les locuteurs se déplacent, mais un espace indexical de référence constamment modifié (*a constantly shifting indexical ground*, Hanks 1990 : 228) par les actes référentiels. Cet espace est par ailleurs composé d'une dimension plus ou moins importante d'imaginaire, mise en évidence comme telle par les locuteurs et par les expressions déictiques qui, par leur dimension indiciale, réfléchissent les transformations interactionnelles du contexte :

[B]ecause indexical frameworks change more or less constantly in talk, the deictic forms that make for proper reference to objects change as well. [...] Because of its relational structure, deixis is perhaps the clearest linguistic indicator of the interactive transformations involved in producing context. (Hanks 1992: 57)<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> Nous retrouvons ainsi l'interdépendance, soulignée par Benveniste, entre la deixis et l'acte d'énonciation qui lui donne lieu.

<sup>22</sup> Quant au type 3, dont la proximité avec la *demonstratio ad oculos* a souvent été mise en évidence, il apparaît comme une manière d'élargir « à l'extrême » l'espace interactionnel.

<sup>23</sup> Les idées développées par Hanks (1990) et (1992) nous paraissent ainsi davantage pertinentes que celles présentées dans Hanks (2005) pour qui les références décentrées sont justifiées par le statut social du locuteur.

Partant de cette dimension constamment « changeante » de l'espace interactionnel de référence, il est ainsi possible de concentrer l'étude de la *Deixis am Phantasma* non plus sur la nature des référents mais sur la reconfiguration constante de l'espace interactionnel de référence et la manière dont les déictiques réfléchissent ces transformations. Aussi, plutôt que de considérer la *Deixis am Phantasma* comme un phénomène lié à un type de situation d'énonciation particulier, l'enjeu est de considérer dans quelle mesure l'espace interactionnel est différemment accompli selon qu'il présente un degré manifeste d'imaginaire plus ou moins important – c'est-à-dire manifesté comme tel par les participants eux-mêmes. La *Deixis am Phantasma* se voit ainsi étudiée dans sa dimension observable, telle qu'elle émerge au sein de patterns interactionnels et multimodaux qui rendent manifeste la transformation de l'espace interactionnel, et dans sa dimension sémiotique en tant qu'elle entretient et illustre un lien de contiguïté avec l'espace interactionnel qui est lui-même constamment reconfiguré. Une telle approche permet ainsi d'éviter de considérer qu'il existe plusieurs espaces de référence qui divergent par nature, les uns étant visibles et physiques, les autres imaginaires. Dans notre approche, l'espace interactionnel est celui qui est accompli, élaboré et rendu pertinent par les membres au travers des références déictiques qu'ils formulent et de leurs activités – en bref, celui qui « a lieu »<sup>24</sup>.

---

<sup>24</sup> « Le monde est tout ce qui a lieu » (Wittgenstein 1993 [1922] : 33).



### 3. LA DEIXIS AM PHANTASMA DANS UN CORPUS DOCUMENTANT DES ACTIVITÉS DE CONCEPTION « ARCHITECTURALE »

Afin de mettre en évidence l'apport d'une approche praxéologique de la *Deixis am Phantasma*, il convient d'étudier un contexte qui illustre la dimension constamment changeante de l'espace interactionnel ainsi que le degré plus ou moins important d'imaginaire qui peut s'y manifester.

À cet égard, les données de corpus mobilisées dans ce travail (Jacquin et al. 2020) illustrent un contexte particulièrement pertinent pour étudier à la fois la dimension constamment changeante de l'espace interactionnel et la dimension plus ou moins imaginaire que peuvent manifester les références déictiques. Il s'agit d'un contexte professionnel régi par une activité particulière : la co-conception architecturale (Détienne & Traverso 2009)<sup>25</sup>. Dans ce contexte, les participants ont pour tâche principale de concevoir des espaces – de l'aspect le plus général tel qu'un bâtiment et ses alentours à l'aspect le plus particulier tel que le matériau utilisé pour un mur ou du mobilier. Cette activité constitue ainsi un contexte privilégié pour le présent travail en ce qu'il fournit de nombreuses occurrences d'actes référentiels déictiques multimodaux. Plus précisément, le corpus illustre de nombreux emplois de déictiques spatiaux qui permettent d'élaborer un espace interactionnel constamment reconfiguré en fonction des besoins pratiques de l'activité – c'est-à-dire un espace interactionnel qui permette de faire référence autant à l'environnement matériel des participants qu'aux espaces manifestement « imaginaires » qu'ils cherchent à concevoir. En ce sens, la reconfiguration de l'espace interactionnel constitue un besoin pratique des participants et exige de leur part une certaine « vision professionnelle » (Goodwin 1994) qui leur permet de faire sens de cette reconfiguration constante du cadre de référence.

Les sections qui suivent (3.1 et 3.2) distinguent – de manière artificielle et pour des raisons de clarté – deux types de spatialités mobilisés par les participants avant de mettre en évidence leur interdépendance (3.3). De cette manière, la dernière section (3.4) de ce chapitre indique comment le phénomène de la *Deixis am Phantasma* peut être appréhendé face à la complexité du contexte illustré par les données.

#### 3.1 L'espace matériel : les artefacts comme objets-en-action

Un premier type de spatialité peut être identifié en tant qu'« espace matériel » dans la mesure où les pratiques de co-conception – et plus particulièrement celles liées à une pratique architecturale – ont pour caractéristique l'utilisation massive d'artefacts et de technologies. En effet,

---

<sup>25</sup> Le corpus est constitué de 19 réunions professionnelles qui constituent au total 23 heures d'enregistrement vidéo. Parmi celles-ci, 11 réunions dont l'organisation d'ensemble se caractérise par une activité de co-conception ont été sélectionnées et étudiées. Plus précisément, il s'agit de 7 réunions issues d'un bureau d'architecture et 4 réunions issues d'une entreprise spécialisée dans la communication qui travaille – en l'occurrence, au sein des enregistrements effectués – soit à l'élaboration de stands dans le cadre d'événements musicaux, soit à la conception de panneaux publicitaires. Pour un compte-rendu approfondi du corpus et de sa constitution, voir Jacquin & Roh (2019).

[a]rchitecture is a work setting characterized by an abundance of artifacts: sketches, different types of plans, scale models, 3D visualizations, photographs and documents are mobilized within a large variety of activities, for experimenting ideas and imagining possible worlds, for designing details and increasing precise objectivations of future buildings, for communicating with clients and public audiences, etc. (Mondada 2012c : 307)

La manipulation et l'interprétation de ces artefacts constituent une dimension fondamentale de la « vision professionnelle » des architectes. Ces artefacts fonctionnent notamment comme ressources d'organisation et de structuration du projet – que ce soit au sein d'une réunion (Bruxelles et al. 2009) ou de manière plus générale au fil d'un mandat (Luff & Heath 1993). En effet, ils rendent compte d'un état des lieux du projet à un moment donné et manifestent une forme d'accord établi progressivement entre les différents acteurs du projet. En ce sens, ils mettent en évidence les pratiques et compétences que les différents acteurs d'un projet de conception ont en partage et qui leur permettent d'accomplir une action collaborative.

Cette fonction « médiatrice » des artefacts s'explique par le fait qu'ils constituent une base d'informations communes pour les participants. En effet, ces derniers fonctionnent en tant que ressources de représentation, c'est-à-dire qu'ils illustrent, par une relation iconique, la configuration spatiale et géométrique d'un espace et des éléments qui le composent. En ce sens, ils fournissent une base de représentation plus ou moins stabilisée. Néanmoins, ces documents *a priori* statiques ne prennent sens que de manière située, au sein de l'activité et de l'interaction des participants du projet. En effet, ces derniers les mettent en action et en relation les uns avec les autres de sorte à élaborer une manière pertinente de « voir » le support au sein d'un réseau de significations (Goodwin & Goodwin 1996). Ceci est particulièrement manifeste dans l'extrait suivant, qui se déroule peu de temps après l'extrait présenté en introduction.

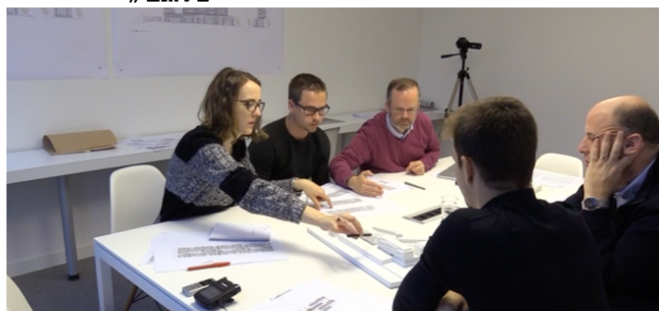
(3) BM1-14 / 00:18:38 – 00:18:43

**1 DAP l`nord il est Là\# [°par rapport à ça°]**  
*im* #im.1



im.1

2 STA [°et quand m- et:] quand même voilà: on  
 3 est: (.) [quand même°] (.) [(axé; assez)] [comme ça:]=  
 4 OSC [ouais\] [°incliné°]=  
 5 MIC [donc/]  
 6 DAP =°comme ça°\#  
 im #im.2



im.2

Sans entrer dans les détails, il apparaît au travers de cet extrait que les espaces représentés par les différents supports matériels (la maquette et les plans) prennent sens relativement les uns aux autres selon la manière dont ils sont alignés et disposés côte à côte. En l'occurrence, la localisation du nord sur le plan (im.1) permet ensuite de localiser ce point sur la maquette (im.2). Autrement dit, les supports matériels ne représentent pas de manière absolue un état de fait évident et compréhensible pour tous ; leur signification provient de la manière dont ils sont déplacés, manipulés et désignés d'une certaine manière, à un certain moment de l'interaction, par les gestes et la parole des participants. Ces différentes actions leur donnent une signification non réductible à celle qui est représentée sur le support<sup>26</sup>. C'est-à-dire que les coparticipants ne mobilisent pas l'entier des supports comme ressource pertinente mais sélectionnent et s'orientent vers certains détails et aspects du support en tant que ceux-ci sont pertinents pour le déroulement de l'interaction. Les artefacts apparaissent ainsi comme des objets-en-action (Streeck 1996), malléables et constamment transformés, dont la signification est dépendante de leur mise en action (*enaction*) située.

De cette manière, en mettant en action les supports matériels et en les rendant pertinents selon leur complémentarité, les locuteurs élaborent un véritable « espace matériel » constitué par l'ensemble des ressources sémiotiques mobilisées.

### 3.2 L'espace imaginaire : l'imagination comme activité conjointe et incarnée

Un second type de spatialité provient de la compétence des participants à « imaginer ». En effet, outre leur capacité à lire et faire signifier les supports matériels, les acteurs d'un projet de conception

<sup>26</sup> « Their [*i.e.*, les artefacts] intelligibility, visibility, and accountability is not given by their internal structure, but by the way in which it is made relevant within a situated course of action and in a recipient-designed way for actual co-participants » (Mondada 2012c: 329).

sont également capables de visualiser ce qui est absent des plans, ce qui n'est pas représenté ou ce qui y est erroné (p. ex. un bâtiment mal placé ou une forme mal représentée).

Cette propension à imaginer fait partie intégrante de la pratique de co-conception architecturale dans la mesure où les participants ont pour tâche de concevoir des espaces et des bâtiments « en devenir » (*in-the-process-of-becoming*, Schmidt & Wagner 2004 : 363) qui ne sont donc pas stabilisés dans leurs formes. En outre, la prospection est une dimension routinière de cette activité. En effet, la co-conception ne se limite pas à l'élaboration structurelle et géométrique d'espaces mais implique également une dimension créative d'anticipation des fonctionnalités qu'offre l'espace et de l'expérience des futurs utilisateurs. L'enjeu est donc d'imaginer des situations qui ne sont pas encore effectives<sup>27</sup>.

Or, la co-conception étant une activité sociale et collaborative, elle induit nécessairement que les participants partagent leurs idées et propositions. Autrement dit, il est nécessaire que l'activité d'imaginer soit « incarnée » (*embodied*) dans l'interaction de sorte que le participant qui décrit un espace tel qu'il l'imagine puisse rendre visible et compréhensible aux autres participants le produit de son imagination. Ceci oblige à redéfinir l'imagination non plus comme un procédé individuel et mental mais bien comme une activité sociale, accomplie et produite conjointement : une imagination collaborative (*collaborative imagining*, Murphy 2005 ; voir aussi Nishizaka 2003). Dans cette optique, les contenus de l'imagination sont rendus visibles dans et par l'interaction, plutôt que simplement rapportés par un seul locuteur. L'extrait suivant en témoigne :

(4) BL1-12 / 00:18:49 – 00:19:07

1 **CHA** °alors° le faux plafond/ on a : °on° on a pensé qu'i  
2 **FRA** fallait:: °mh° (..) ((tousse)) (...) euh:: (...) °i` (d-)  
3 **CHA** i` descend# un petit peu: (.)[comme ça] y a&  
*im* #im.1  
4 **FRA** [mhmh\  
5 **CHA** &p[ossibili]té d`tir[er# le:] : fil pour les (lam°pes°)/&  
*im* #im.2  
6 **ALE** [ouais]  
7 **FRA** [ou:ais\  
8 **CHA** &.h et pis là:# (.) on a pensé d` faire des:: mh (..)  
*im* #im.3  
9 **CHA** des des LAmelles# euh:: ajourées\ (.) °et° pis d` mettre  
*im* #im.4  
10 **CHA** une petite isolation\ pour avoir un effet acousti°que\°

---

<sup>27</sup> « We see that architects routinely work prospectively. Imagining situations that do not yet exist, they work with what will be in several senses » (Luck 2014: 167).



im.1



im.2



im.3



im.4

Lorsqu'il amorce sa description du « faux plafond » (1.1), Charles s'engage simultanément dans une activité gestuelle conséquente qui lui permet d'illustrer le contenu de sa description (im.1-4). De cette manière, il rend publique et visible la manière dont il projette de construire le faux plafond et les effets de cette construction sur l'espace alentour. Par ailleurs, ses coparticipants prennent activement part à cette description en manifestant régulièrement leur bonne compréhension du contenu exposé (1.4, 6 et 7). Il apparaît ainsi que par le biais d'une diversité de ressources et de manière capitale par la production de gestes illustratifs qui permettent de représenter des éléments absents, les participants parviennent à se rendre intelligibles des phénomènes imaginaires<sup>28</sup>. La vision professionnelle des architectes se caractérise alors par leur capacité à « percevoir sur le mode hypothétique » (*perceiving in the hypothetical mode*), *i.e.* « purposefully seeing things as if they were something else, imaginary things created with the pragmatic force of gestures, talk and material objects » (Murphy 2005 : 117).

En rendant public le produit de leur imagination et en le manifestant gestuellement au sein de leur interaction, les participants élaborent ainsi un « espace imaginaire » (*imagination space*, Due 2016) ; un espace qui renvoie à un monde imaginaire mais qui est accompli et incarné comme étant effectivement présent.

<sup>28</sup> « [P]ublicly available gestural drawing [that] enables socially distributed, embedded and situated cognition for a shared co-constructed imagination space » (Due 2016: 11).

### 3.3 La reconfiguration constante des espaces et les procédés de resémiotisation

Quoique présentés séparément, les différents types de spatialité mis en œuvre par les participants ne sont jamais clairement distingués. Au contraire, les locuteurs passent fréquemment d'un type de spatialité à l'autre au fil de leur interaction. Ainsi, ces différentes spatialités s'élaborent et se reconfigurent mutuellement.

Plus précisément, le passage d'un espace à l'autre donne lieu à des procédés de resémiotisation (Iedema 2001), c'est-à-dire des transpositions de modes de signification entre différents systèmes sémiotiques et différents supports matériels. Ces procédés surviennent de plusieurs manières. Une manifestation fréquente de ce phénomène se manifeste lorsque les participants traitent d'un élément d'abord verbalement et gestuellement en l'imaginant « dans l'air » (comme dans l'extrait précédent) avant de l'intégrer et de le localiser au sein d'un support (soit en le pointant gestuellement, soit en l'inscrivant graphiquement). À l'inverse, il est également fréquent qu'un élément représenté sur un support en soit extrait pour être illustré gestuellement « dans l'air ». En d'autres termes, cela signifie qu'un même élément peut être manipulé au sein des différentes spatialités successivement, ce qui donne lieu à différentes possibilités de le sémiotiser en fonction du support particulier (verbal, gestuel ou matériel) : « [e]ach semiotic will have its own specific (systemic) constraints and affordances. The things we do with language, for example, can't all be done in visual representation, and vice-versa » (Iedema 2001 : 33). Chaque support sémiotique n'offre par conséquent pas les mêmes affordances<sup>29</sup> et affecte donc la manière dont les locuteurs interagissent (ou non) avec les éléments de conception.

### 3.4 La *Deixis am Phantasma* et la reconfiguration constante de l'espace interactionnel

Quoique présentés distinctement, il apparaît ainsi que l'« espace imaginaire » et l'« espace matériel » ne constituent en réalité pas différents types d'espace mais plutôt différents systèmes sémiotiques permettant aux locuteurs d'élaborer l'espace de référence pertinent pour leur interaction. Or, comme mentionné en section 2, les références déictiques sont des ressources privilégiées pour élaborer l'espace interactionnel de référence. Une clarification des notions utilisées dans le cadre de ce travail s'impose alors :

- la notion d'« espace interactionnel » renvoie de manière générale au cadre ou à l'espace de référence (l'origo) accompli par les participants et à partir duquel sont interprétés les déictiques (voir section 2.1).

---

<sup>29</sup> La notion d'affordance admet de nombreux usages différents et est notamment utilisée aujourd'hui dans le domaine du numérique. Dans le cadre de ce travail qui adopte une perspective praxéologique de l'espace et une compréhension incarnée de la cognition, nous suivons ainsi l'usage qu'en fait Shaun Gallagher (2017) pour qui une perception « *affordance-based* » illustre la capacité d'un sujet à percevoir son environnement en fonction de ses propres capacités d'interaction.

- les notions d'« espace imaginaire » et d'« espace matériel » renvoient à deux manières différentes et singulières – *i.e.*, propres au contexte étudié – d'accomplir l'espace interactionnel, en fonction des ressources verbales, gestuelles et matérielles mobilisées.

Le contexte étudié dans ce travail offre ainsi l'occasion d'observer l'organisation systématique des références déictiques en « configurations contextuelles » (Goodwin 2000) en fonction de leur contexte d'émergence – contexte qu'elles participent par ailleurs à élaborer. Ainsi, partant du fait qu'au sein des données étudiées le contexte d'émergence des références se caractérise par une dimension plus ou moins importante d'imaginaire, l'étude des configurations contextuelles des déictiques permet de mettre en évidence l'actualisation de l'opposition entre *demonstratio ad oculos* et *Deixis am Phantasma* telle qu'elle est effectivement manifestée par les participants de l'interaction eux-mêmes.

Afin d'illustrer ce qui distingue ces différents types de configurations contextuelles, chaque acte référentiel<sup>30</sup> est donc analysé en considérant deux dimensions de son émergence. Il s'agit d'une part de la multimodalité co-occurrence à l'acte, c'est-à-dire la diversité des ressources sémiotiques employées par les locuteurs pour effectuer la référence, et d'autre part du contexte séquentiel d'émergence de la référence. Concernant la multimodalité, il s'agit principalement des différents types de gestes co-occurents<sup>31</sup> à la référence déictique (gestes de pointage, geste avec un artefact, gestes iconiques) ainsi que l'alignement temporel entre le geste et l'unité déictique. Ce cadre d'analyse permet ainsi de distinguer différents « ensembles verbo-gestuels » (Kendon 2004) qui distinguent différents types de références déictiques. Concernant le contexte séquentiel de l'acte déictique, il s'agit plus particulièrement de trois aspects à savoir : i) la « formation » de l'action référentielle (l'action référentielle est-elle reconnue comme une véritable action ou sert-elle le déploiement d'une autre action ; voir Couper-Kuhlen & Selting 2018 : 210-217) ; ii) le format du tour de parole (celui-ci étant marqué par des phénomènes de *try-marking* ou non qui indiquent une formulation orientée vers les interlocuteurs ; Sacks & Schegloff 1979 : 18 et ss.) et iii) le développement séquentiel (les références déictiques pouvant être enchaînées les unes après les autres). Une prise en compte de l'entourage multimodal et interactionnel des actes référentiels permet ainsi de considérer comment la dimension *am Phantasma* des références peut être implémentée – ou *modalisée* – dans l'interaction, les unités déictiques ne permettant pas de distinguer à elles seules les différents types de références déictiques.

---

<sup>30</sup> Suivant Eriksson (2009 : 241), le choix de considérer les actes référentiels plutôt que les unités déictiques permet de ne pas déterminer *a priori* ni une forme verbale (p. ex. toutes les occurrences du déictique « ici »), ni un geste particulier (p.ex. les gestes de pointage) et ainsi de prendre en considération toute la complexité des références déictiques.

<sup>31</sup> La direction du regard des locuteurs n'a ainsi pas fait l'objet d'une analyse détaillée. En revanche, cette dimension multimodale de la référence a systématiquement été prise en compte lorsqu'elle permettait d'appuyer une interprétation.

Aussi, les analyses qui suivent cherchent à déterminer quelles sont les configurations qui permettent d'élaborer respectivement un espace imaginaire et un espace matériel en tant que centres de repérage déictique et, réflexivement, comment ces différents espaces donnent lieu à différentes organisations contextuelles des références déictiques. En ce sens, les analyses cherchent à montrer l'élaboration mutuelle entre le format interactionnel et multimodal des références déictiques et l'espace interactionnel qui leur donne sens, ainsi que la manière dont les participants de l'interaction s'orientent eux-mêmes vers des formats d'action différents selon l'espace de référence qui est accompli. Une première section (4) illustre ainsi par le biais de quelles ressources les participants élaborent l'espace interactionnel en tant que véritable « espace imaginaire » tandis que la section (5) étudie les ressources qui permettent d'élaborer l'« espace matériel » de référence. La dernière section (6) met en évidence la systématique de l'ajustement entre les ressources déictiques utilisées et l'espace interactionnel de référence, ceci afin d'illustrer que, loin d'être déterminée par un type d'espace prédéfini, la *Deixis am Phantasma* constitue un accomplissement pratique qui émerge au fil de l'interaction.



#### 4. LA DEIXIS AM PHANTASMA ET « L'ESPACE IMAGINAIRE »

Une première collection d'occurrences regroupe les cas de références déictiques qui participent à l'accomplissement de l'espace interactionnel en tant qu'espace imaginaire, tel que décrit plus haut. Il s'agit des cas prototypiques de *Deixis am Phantasma* qui consistent à désigner un espace vide pour identifier un référent. Plus précisément, les références déictiques étudiées ici ont en commun d'illustrer des situations où les locuteurs agissent comme si les référents dont ils parlent sont présents mais sans pour autant les inscrire et les ajuster aux contingences (notamment matérielles) de leur situation d'énonciation.

En ce sens, les occurrences regroupées dans cette section sont des actes de référence produits dans un « espace interactionnel désancré » (*unanchored interactional space* ou *gestural space*) décrit par Haviland (1993 : 27).

The area within which a speaker locates absent referents creatively and refers to them in subsequent gestures is largely defined by the orientation of the speaker's body, a kind of hemisphere of immediate access for hands and gaze. The space has an interactional character also, being conjointly available to interlocutors for referential pointing.

Dans ces cas, les gestes sont ainsi effectués « dans l'air », au sein d'un espace partagé entre les différents interlocuteurs – une sorte de *locus* similaire à celui mobilisé par les signeurs (Liddell 2000) – et ne renvoient pas à des éléments matériels de l'espace environnant. Au contraire, les locuteurs élaborent activement les référents au sein d'un espace interactionnel lui-même co-construit par les participants, notamment par le biais de gestes illustratifs (Streeck 2008). Il s'agit de gestes qui ne sont pas simplement iconiques (*i.e.* qui entretiennent une ressemblance avec les référents en question) mais qui manifestent une forme d'interaction – ou d'appréhension – entre le locuteur et le référent et mettent ainsi en évidence la dimension indexicale des références<sup>32</sup>.

Cette section vise dans un premier temps (4.1) à illustrer les différentes ressources mobilisées par les participants – et leur configuration en Gestalt multimodale – pour inscrire des référents « imaginaires » au sein d'un espace interactionnel gestualisé. Dans un second temps (4.2), on cherchera à considérer en quoi ces références déictiques impliquent une reconfiguration de l'espace interactionnel pour être interprétées<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> En anglais, Streeck parle de *depiction* et définit le terme comme suit : « Gestural depiction is grounded [...] not in visual resemblance, but in the everyday interpenetrations of actions and things » (Streeck 2008 : 298). À défaut de pouvoir trouver un équivalent convaincant en français, nous traduisons par « gestes illustratifs ».

<sup>33</sup> Cette division bipartite ressemble au premier abord à la distinction formulée par Bühler entre le type 1 et le type 2 de *Deixis am Phantasma*. Néanmoins, comme indiqué en section 2 et comme nous le verrons par la suite, il n'est en réalité pas possible de distinguer ces deux types de référence lorsque l'on adopte une perspective praxéologique sur la deixis.

#### 4.1 L'élaboration déictique d'un référent au sein de l'espace imaginaire

L'inscription d'un référent au sein de l'espace interactionnel « imaginaire » des participants est notamment rendue possible par deux unités déictiques particulières. Celles-ci ont en commun d'accepter des usages non déictiques : il s'agit de l'adverbe « là » et des déterminants démonstratifs. Or, une prise en compte de la multimodalité co-occurrence à ces unités permet d'argumenter en faveur d'une dimension proprement *am Phantasma* de l'acte déictique, et ce en dépit de l'affaiblissement de leur valeur indexicale.

##### 4.1.1 La configuration *am Phantasma* du déictique « là »

Le caractère particulier du déictique « là » a été relevé à plusieurs reprises, notamment en ce qui concerne sa grammaticalisation et la variation de son degré d'indexicalité selon la multimodalité qui lui est co-occurrence (Horlacher & De Stefani 2017). Outre son fonctionnement déictique qui est le plus souvent associé à un geste de pointage permettant de désambiguïser son extension référentielle, l'adverbe « là » peut être employé en tant que marqueur discursif. Il prend alors une valeur de « structuration » du discours et permet un rendement intersubjectif et interactionnel élevé (Mondada & Pfänder 2016). Dans ces usages discursifs, le degré d'indexicalité du déictique est alors relativement faible, voire complètement absent. Néanmoins, comme l'a indiqué Barbéris (1992), cette fonction discursive n'épuise pas entièrement les effets produits par un « là de structuration », ou un « là de clôture », selon sa terminologie. Pour elle, « l'adverbe met en relation le discursif et le métadiscursif » (572). En termes discursifs, « là » permet effectivement un travail d'intersubjectivité entre les participants et relève ainsi davantage de l'anaphore en soulignant le discours énoncé. En revanche, en considérant l'espace interactionnel comme « une scène où les acteurs, grâce au relais du langage, mais aussi en excédant les cadres du langage, sont susceptibles de rejouer la présence des objets absents » (573), le déictique « là » rend possibles des références à des entités absentes et conserve alors une valeur indexicale. Ces emplois peuvent par conséquent être compris comme des emplois référentiels *am Phantasma* qui participent à l'élaboration intersubjective et indexicale d'un référent imaginaire<sup>34</sup>.

Dans l'extrait suivant, un locuteur, Raphaël, mobilise un « là de structuration » au sein d'une séquence où il cherche à rendre intelligible pour ses interlocuteurs un référent apparu sur les diapositives de la présentation diffusée à l'écran. Or, la présentation étant terminée, le référent qui se trouvait précédemment sur l'écran ne l'est plus. Ceci oblige le locuteur à le rendre présent par d'autres moyens que par l'emploi de la *demonstratio ad oculos*.

---

<sup>34</sup> « [E]n posant comme présent ce qui est absent, « là » oblige l'interlocuteur à opérer un rattrapage de cohérence, et à jouer un rôle actif dans la construction de la référence » (Barbéris 1992 : 574).

(5) BV1-4 / 00:45:46 – 00:46:34

1 **RAP** \*.h \*j'ai un peu l'impression# °euh° .h (.) ça c'est\*  
\*...\*pointe v. écran-----\*  
im #im.1



im. 1

2 \*presque\* cette cette cette truc\* l'esquisse# à la main  
\*,,,,,,\*paume g. ouverte main d. pince\*geste ill.----->  
im #im.2 #im.3



im.2



im.3

3 là\* qui était mis dans un slide .h (.) ça devrait être  
--\*  
4 ça peut être une variante  
5 **SAC** .tsk .h (.) mais euh euh jus[tement `fin] on parce qu'&  
6 **RAP** [x xx]  
7 **SAC** &on en discutait avec euh: philippe euh: juste avant que  
8 euh que t`arrives .h (.) peut-être qu'effectivement  
((tour poursuivi sur plusieurs lignes))

En l.1, après une première unité de construction de tour qui comporte une légère hésitation et une brève pause (« j'ai un peu l'impression euh: .h (.) »), Raphaël recommence son énoncé et manifeste ainsi dès le début de son tour de parole un effort de formulation. Peu après avoir abandonné cette première structure syntaxique, il interrompt également son geste de pointage et manifeste plus ostensiblement l'abandon d'une référence déictique<sup>35</sup>.

À la suite de ce faux départ, Raphaël initie une nouvelle unité de construction de tour : « ça c'est presque cette cette cette truc l'esquisse à la main là qui était mis dans un slide .h » (l.1-3). Cette

<sup>35</sup> À l'évidence, l'interruption de l'acte déictique par le locuteur n'empêche pas les interlocuteurs de considérer l'écran comme une ressource sémiotique pertinente pour l'identification de la référence à venir. L'écran est effectivement institué comme un site d'indexation (*indexing site*, voir Clark 2003), mais l'interruption du geste de pointage manifeste un changement dans les ressources mobilisées par le locuteur et, de fait, un changement du type de référence produit.

unité manifeste à nouveau qu'il est engagé dans une activité de recherche d'une formulation adéquate : il répète le démonstratif « cette » et reformule le substantif générique « truc » par le syntagme nominal « l'esquisse à la main ». Ce changement de formulation est également rendu visible par les gestes de Raphaël. Il initie d'abord un geste de pince co-occurent aux démonstratifs<sup>36</sup> (im.2), puis un geste illustratif visant à manifester « l'esquisse » (im.3) d'une manière particulière : sa main droite mime la production d'une esquisse tandis que sa main gauche écartée met en évidence l'action effectuée par son autre main. Cette manifestation gestuelle de l'esquisse est finement ajustée à la production du syntagme nominal et est soulignée par la présence d'un « là » de structuration qui clôture ce même syntagme (l.3). Par la suite, Raphaël formule une subordonnée relative qui permet de compléter le syntagme en donnant une information sur son lieu d'apparition (« qui était mis dans un slide ») et facilite ainsi son accessibilité. En raison des nombreux efforts de formulation manifestés par Raphaël, cette relative peut être interprétée comme étant explicative (plutôt que déterminative). Suivant cette interprétation, la relative n'est pas nécessaire à l'identification référentielle du syntagme nominal « l'esquisse » mais apparaît plutôt comme un complément qui participe au travail d'intelligibilité fourni par le locuteur<sup>37</sup>. Finalement, Raphaël manifeste le caractère adéquat de sa formulation par la complétion de son tour de parole en l.4. Cette complétion est marquée d'un point de vue syntaxique – la fin du tour peut être liée à son début : « j'ai l'impression (que) ça peut être une variante » (l.1 et l.4) – et d'un point de vue pragmatique, l'action implémentée par le tour étant interprété comme une proposition de modification par son interlocuteur (Sacha) qui cherchera par la suite à contre-argumenter (l.5 et ss.).

Ainsi, dans cet exemple, le déictique « là » fonctionne effectivement en tant que marqueur discursif permettant de structurer l'interaction et de garantir l'intersubjectivité des participants, comme en témoignent les nombreuses marques d'un travail de formulation et d'explicitation qui mettent en pause le déroulement de l'interaction. Néanmoins, la dimension indicielle du déictique est conservée dans la mesure où il permet de faire référence à un élément absent au sein d'un espace interactionnel manifesté devant le locuteur. Cette valeur *am Phantasma* du déictique est d'ailleurs confortée par le geste illustratif co-occurent qui permet de rendre visible ce même référent absent et de l'appréhender. Il y a donc bien une sorte d'effet de présence créé par le déictique dans cette configuration multimodale particulière qui ne peut être interprété uniquement en termes

---

<sup>36</sup> Les cas de co-occurrence entre un déterminant démonstratif et un geste de pince permettent également de rendre présent des phénomènes absents et sont étudiés plus précisément en section 4.2.

<sup>37</sup> Cette interprétation peut être renforcée par l'insertion du « là » de clôture entre le syntagme et la relative qui détache les deux segments et montre ainsi leur possibilité de signifier de manière autonome.

anaphoriques ou discursifs. La gestualité intègre le référent au sein de l'espace interactionnel et fonctionne comme appui à son interprétation.

#### **4.1.2 La configuration am Phantasma des démonstratifs déictiques**

Une autre catégorie d'unités déictiques permet – dans des contextes interactionnels similaires à ceux où apparaissent les « là » de structuration – de faire référence à des référents absents : il s'agit des déterminants démonstratifs. Étant donné leur nature foncièrement contextuelle, l'interprétation des démonstratifs ne peut se limiter à leur sémantisme et oblige de prendre en considération un certain nombre de variables indexicales, notamment l'espace interactionnel au sein duquel ces unités émergent (Enfield 2003). Or, certains emplois ne permettant pas une interprétation situationnelle ou anaphorique, plusieurs études<sup>38</sup> ont montré comment les démonstratifs pouvaient faire référence à des entités absentes et produire ainsi des décentrement déictiques propres à la catégorie bühlérienne de *Deixis am Phantasma*. Dans cette logique – mais également du fait que ces études aient été menées principalement sur des textes littéraires –, les déictiques démonstratifs dans leurs emplois *in absentia* ont pu être qualifiés de « démonstratifs de point de vue » :

lorsque l'objet auquel renvoie le démonstratif n'est plus présent dans la situation d'énonciation ni dans le cotexte [...] [i]l faut dans ce cas trouver un autre sujet de conscience et postuler une autre situation ou domaine dans lequel est présent le référent saisi par le démonstratif. Du coup aussi, corollairement à ce changement de cadre ou de situation « déictique », il y aura un changement de perspective ou de point de vue. (Kleiber 2003 : 42)

Néanmoins, Kleiber formule une critique à l'égard d'une telle vision égocentrique de la deixis qui suppose que seul le démonstratif, par son « sens » déictique, permettrait de créer le décentrement et de fait un effet « de point de vue » ou un effet de « présence »<sup>39</sup>. Kleiber (2004) propose alors de considérer ces emplois du démonstratif en tant que phénomènes mémoriels et cataphoriques. Dans ce cas, l'identification du référent n'est pas rendue possible par un repérage imaginaire mais par une expansion à droite du syntagme démonstratif à l'aide d'une subordonnée relative (comme c'était le cas pour le « là » de structuration de l'extrait précédent). En ce sens, c'est le cotexte qui suit qui permet la bonne identification du référent en créant un effet d'anticipation : « [les démonstratifs] marquent bien une anticipation, puisqu'ils introduisent un référent nouveau dans la mémoire immédiate [...] dont l'identité ne sera livrée qu'après coup » (Kleiber 2004 : 231).

Une prise en compte du contexte séquentiel d'émergence et de la multimodalité afférente à ces démonstratifs particuliers permet de montrer que ces emplois font effectivement appel à la

---

<sup>38</sup> Voir Kleiber (2003) pour un parcours critique des études existantes.

<sup>39</sup> En effet, selon Kleiber, la présence seule d'un démonstratif ne suffit pas à justifier un décentrement déictique ou un changement de point de vue. Un argument qui va dans ce sens relève que, potentiellement, à chaque occurrence d'un démonstratif, un décentrement se produit, ce qui deviendrait *in fine* ininterprétable pour un lecteur ou un interlocuteur.

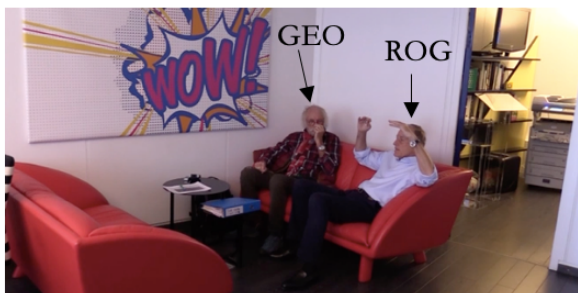
mémoire des participants par le biais d'un travail interactionnel d'établissement de la référence, mais que cela n'empêche pas qu'ils puissent également produire un effet de présence. En ce sens, les déictiques démonstratifs comportent une dimension à la fois indexicale et prospective (*prospective indexicals*, Goodwin 1996) qui met en évidence à la fois l'effet du contexte et de la parole co-occurrence (ainsi que leur élaboration mutuelle) dans l'accomplissement de la référence. Deux exemples permettent de mettre en avant l'affinité de ces démonstratifs particuliers avec des ressources contextuelles qui favorisent l'accès à un référent absent. Ces deux extraits se caractérisent également par un travail intersubjectif et mémoriel de la référence visiblement marqué par les participants.

Le premier exemple ci-dessous fait intervenir deux professionnels de la communication qui sont mandatés pour la seconde année consécutive par une entreprise tierce pour concevoir et élaborer un stand privé dans le cadre d'un évènement musical reconnu. Le stand ayant obtenu le même emplacement que l'année précédente, les deux participants utilisent leur expérience passée pour appréhender la nouvelle version du stand à concevoir. L'extrait se déroule en amont de la réunion avec l'ensemble des membres.

(6) AC1-1 / 00:03:25 – 00:03:44

1 **GEO** **alors on sait maintenant par euh par l'expérience de**  
 2 **l'année dernière qu'il faut pas prévoir des**  
 3 **animations °euh°=**  
 4 **ROG** **=non non non non**  
 5 **GEO** **où ça les OCCu[pe]**  
 6 **ROG** **[non] non non non**  
 7 **GEO** **il faut des trucs où ça les distrait**  
 8 **ROG** **et puis qu`ça les repose enfin c'est c'est vrai que**  
 9 **\*c'est particulier \*cette terrasse# (...) au milieu#**  
**\*.....\*geste illustratif----->**

*im* #im.1 im.2#



im.1



im.2

10 **du brouhaha[:\*]**  
**-----\***  
 11 **GEO** **[ouais]**  
 12 **(..)**  
 13 **ROG** **c'est c'est un un un: un endroit de de de**  
 14 **tranquillité: et et en=**  
 15 **GEO** **=mhm=**  
 16 **ROG** **=de de de vision aussi j'entends comme on domi#ne la**  
*im* #im.3



im.3

17 **grande scène** [euh]  
 18 **GEO** [ouais]  
 19 **(1.2)**

Dans ce premier cas, il apparaît que la formulation du syntagme nominal démonstratif « cette terrasse » (l.9) est finement synchronisée avec la production d'un geste illustratif. C'est également le cas dans le second exemple qui intervient bien plus tard dans la séance. Au moment où débute l'extrait, Boris argumente en faveur d'une décoration du stand qui mette en valeur le « savoir-faire » suisse.

(7) AC1-15 / 01:14:34 – 01:14:50

1 **BOR** [.h]h c'était un peu: tu sais c`que euh c`que c`que  
 2 **vous aviez fait::: \*à:# salplace (.) [\*h a]vec&**  
*\*pointe v. arr.----\*geste ill.---->4*  
*#im.1*

im.

3 **CAR** [ouais]



im.1

4 **BOR** &ces GRANdes# horlo[ges\*#]  
*bor* ----\*  
*im.* #im.2 #im.3  
 5 **ROG** [absolument]



im.2



im.3

**6 CAR ouais**  
**7 ROG [absolument]**  
**8 BOR [pour euh l`]truc tech]**  
**9 CAR [ça c'était (x)] très chouette] ouais**  
**10 GEO oui**  
**11 ROG c- c- c'est ouais vraiment flantin tech**  
**12 GEO ouais**  
**13 (2.0)**

Les deux exemples ci-dessus commencent par un renvoi explicite à des expériences passées : dans le premier cas, le locuteur le formule explicitement (« on sait maintenant par l'expérience de l'année dernière », l.1-3) et, dans le second, Boris parle de « ce que vous avez fait » (l.1-2). Néanmoins, dans les deux cas l'accès à la référence n'est pas rendu possible uniquement par un travail cognitif individuel de recherche mémorielle.

D'une part, les deux extraits portent des marques visibles d'un travail interactionnel de formulation. Les locuteurs produisent des hésitations, des répétitions et des reformulations qui manifeste la dimension *recipient design* de leurs tours de parole (Sacks & Schegloff 1979), c'est-à-dire un ajustement des énoncés qui leur permet de garantir et maximiser l'intersubjectivité avec leurs interlocuteurs. De plus, dans les deux cas les syntagmes démonstratifs apparaissent au sein de constructions syntaxiques complexes. Dans l'extrait (6), le syntagme démonstratif constitue une dislocation à droite du présentatif « c'est » qui le précède. Ce syntagme est par ailleurs expansé massivement, d'abord par un syntagme prépositionnel locatif (« au milieu du brouhaha », l. 10) puis par un nouveau tour de parole qui commence en l.13 et se termine en l.17 et qui fonctionne séquentiellement comme une expansion descriptive. Dans l'extrait (7), le syntagme démonstratif apparaît lui-même au sein d'une expansion prépositionnelle de la construction « ce que vous aviez fait à salplace » (l. 1-2). Une nouvelle expansion apparaît plus tard en l.7 (« pour euh l'truc tech ») et vise à apporter une nouvelle information pour l'établissement de la référence. En bref, les effets de projection induits par les constructions syntaxiques complexes ainsi que la saturation du côté droite de la phrase manifestent un développement conséquent d'informations qui permettent l'identification d'un référent absent. Ces incrémentations descriptives servent à favoriser l'accès à la référence, qui, elle-même, permet aux locuteurs dans les deux cas de justifier leur proposition ou leur argumentation en faveur d'une idée par le biais d'un exemple partagé avec les autres coparticipants. L'insistance intersubjective propre à ces formulations est d'ailleurs rendue manifeste par les nombreuses ratifications fournies par les coparticipants. Dans les deux cas, ils manifestent leur bonne identification du référent à plusieurs reprises et témoignent ainsi de la co-construction référentielle qui est développée.

D'autre part, la multimodalité particulière co-occurrence à ces unités témoigne de l'effet de présence induit par les démonstratifs *am Phantasma*. Dans les deux cas, l'énonciation des



démonstratifs est couplée à un geste illustratif où le locuteur semble appréhender le référent dont il parle en manifestant sa forme particulière. Dans les deux cas aussi, la production du geste illustratif est finement synchronisée avec le syntagme démonstratif (l.9, im.1 pour l'extrait (6) et l.2-4, im.2-3 pour l'extrait (7)). En ce qui concerne plus particulièrement l'extrait (6) l'effet de présence est renforcé par une autre dimension mimo-gestuelle. En effet, le locuteur, Roger, ne regarde pas son interlocuteur mais devant lui, comme si le référent énoncé s'y trouvait. Cet effet de présence est d'autant plus renforcé par la suite quand Roger parle de la vision accessible depuis « la terrasse » : « on domine la grande scène » (l.16-17). Même si l'énoncé ne comporte pas de référence déictique marquée<sup>40</sup>, les gestes et l'orientation corporelle du locuteur permettent d'interpréter une projection déictique. En effet, Roger incline légèrement sa tête vers l'arrière et manifeste avec ses mains une ligne de vision ou d'horizon qui permet d'illustrer la dimension surplombante du point de vision depuis la terrasse. En ce sens, il se projette au sein de l'espace manifesté auparavant et l'utilise comme point de repérage (ou plutôt de vision) par la suite.

La valeur déictique du démonstratif n'est toutefois pas manifestée uniquement par l'intégration gestuelle du référent au sein de la situation d'énonciation mais également par les réactions des interlocuteurs. Cela témoigne ainsi de la dimension interactionnelle de l'espace de référence produit. À cet égard, l'extrait (7) est significatif. Dans ce cas, l'interprétation déictique est renforcée par la posture de Carole. Cette dernière formule deux ratifications identiques dans leur forme (« ouais », l.3 et l. 6) mais dont la valeur pragmatique peut être discriminée grâce à la multimodalité. Dans le premier cas (l.3), elle est engagée dans une activité d'inscription sur le tableau et formule sa ratification sans se retourner. Notons qu'à ce moment le démonstratif n'a pas encore été produit. En ce sens et par son positionnement séquentiel en chevauchement, ce « ouais » peut être interprété comme un continueur. Toutefois, au moment de la deuxième occurrence (l.6, im.3) Carole s'est retournée vers Boris. Ce changement d'orientation qui survient à la fin du tour de parole de Boris, après la production du démonstratif, favorise une interprétation déictique de ce dernier : Carole se retourne et interprète les gestes produits par Boris au sein de l'espace interactionnel « gestualisé » pour identifier le référent. En ce sens, cette deuxième occurrence apparaît plus clairement comme une ratification qui manifeste sa bonne compréhension du référent que Boris cherchait à partager avec ses interlocuteurs.

En plus de l'affinité de leurs contextes séquentiels descriptifs et de la multimodalité afférente à ces unités, les déictiques « là » et « ce », dans leur emploi *am Phantasma*, partagent donc une même fonction qui est celle d'élaborer activement – ou de rendre présents – des référents imaginaires au

---

<sup>40</sup> Y apparaît le pronom « on » couplé à un présent d'énonciation qui par leur valeur énonciative participent à produire un effet de présence, quoique celui reste opaque.

sein d'un espace interactionnel lui-même réflexivement produit par les gestes. En outre, le dernier extrait étudié ci-dessus indique déjà comment ces espaces sont mobilisés par les participants comme centres de repérage déictiques. L'enjeu est maintenant de déterminer comment l'espace imaginaire élaboré par les locuteurs peut fonctionner en tant qu'espace interactionnel de référence et donner ainsi l'impression d'un décentrement de la référence.

#### 4.2 L'espace imaginaire comme centre de référence déictique

Les cas étudiés ci-dessus permettent d'esquisser l'émergence d'une Gestalt multimodale propre aux actes de référence formulés dans un espace interactionnel imaginaire. Lorsqu'ils sont couplés à une gestualité illustrative, l'adverbe « là » et le démonstratif « ce » conservent une certaine valeur déictique. En effet, ils permettent d'inscrire un référent imaginaire dans l'espace interactionnel des participants afin de favoriser son identification par les interlocuteurs. Néanmoins, bien que dans certains cas les locuteurs semblent agir comme s'ils se trouvaient dans un espace autre (extrait (6)), les phénomènes déictiques étudiés dans les séquences précédentes ne rendent pas observable la possibilité que l'espace imaginaire devienne le nouveau centre de repérage déictique.

Il convient dès lors d'étudier des cas où plusieurs références déictiques se succèdent. Dans ces cas, les participants se voient confrontés à un problème pratique :

[they have] to reorganize the indexical ground in a recognizable way, *i.e.* to « instruct » the addressee to relate mentioned referents or deictic actions, which in fact point to « empty spaces », to an imagined [ground]. (Kinalzik & Heller 2020 : 30)

En d'autres termes, ils doivent faire comprendre à leurs interlocuteurs que l'élaboration d'un référent imaginaire implique corrélativement de réinterpréter l'espace interactionnel de référence en tant qu'il comporte ce référent<sup>41</sup>. En étudiant l'enchaînement des références déictiques, il est alors possible de considérer dans quelle mesure l'espace indexé par une première référence constitue véritablement un espace interactionnel reconfiguré. Cette méthode proche de la *next-turn-proof-procedure* (Sacks, Schegloff & Jefferson 1974) illustre ainsi l'importance de la prise en compte du contexte séquentiel des déictiques. Ceci est notamment visible dans le cas où les locuteurs emploient successivement les unités déictiques étudiées ci-dessus (4.2.1) et dans les cas où les locuteurs emploient des déictiques relatifs (4.2.2).

---

<sup>41</sup> Ce sont précisément ce type de cas qui rendent caduque la typologie bühlérienne puisque, comme on le verra, le référent imaginaire qui est inscrit dans la situation d'énonciation emporte avec lui son propre cadre de référence qui lui donne sens. Il y a donc simultanément inscription d'un référent dans l'espace des participants et déplacement au sein de son espace de référence.

#### 4.2.1 La valeur am Phantasma des déictiques « là » et « ce » dans l'accomplissement de l'espace interactionnel

La présente section vise à illustrer dans quelle mesure les unités déictiques étudiées précédemment permettent de reconfigurer l'espace interactionnel en l'instituant en tant que véritable centre de référence à l'aune duquel les déictiques doivent être considérés pour être interprétés.

Le déictique « là » permet notamment d'accomplir une telle reconfiguration dans des cas où ce n'est pas le référent qui est directement illustré (tel que dans l'exemple (5)), mais l'espace interactionnel de référence lui-même. C'est le cas dans l'extrait suivant où les participants cherchent à déterminer comment est calculée la taille d'un panneau publicitaire de mise en vente de logements.

(8) AM1-2 / 00:14:23 – 00:14:58

1 **ROG** ça se calcule comment: 1- la surface du panneau/  
 2 **CAR** par rapport au::  
 3 **ROG** au volume du::=  
 4 **CAR** =du bâtiment un truc comme [ça non/  
 5 **BOR** [>eh mais]# là on est même p-  
*im* #im.1



im.1

6 on est complètement HORS du bâtiment là on est: on est  
 7 en BO:RD de route cantonale [et en bord de rue\ °non:&  
 8 **ROG** [hou pffff °ça c'est&&  
 9 **BOR** &on a::°]  
 10 **ROG** &&compli-] ça [c'est-°°]  
 11 **BOR** [>le] le le< le PANneau de chantier qui  
 12 correspond à la taille du bâtiment \*il est déjà là:\*#  
*im* \*geste ill.-----\* #im.2



im.2

13 [il fait déjà]::: il fait six fois trois il fait déjà&  
 14 **CAR** [ha:: oui:/]  
 15 **BOR** &dix-huit mètres carré:  
 16 (...)

La première partie de paire formulée par Roger en l.1 énonce la question abordée par les participants dans cette séquence : « ça se calcule comment la surface du panneau/ ». La réponse est d'abord donnée sous forme d'énoncés collaboratifs par Roger lui-même et Carole (l.2-4). Toutefois,

ces énoncés sont marqués par des incomplétudes et des allongements phoniques (« par rapport au: », l.2 et « au volume du: », l.3) ainsi que par un *question tag* « non » en fin de tour (« un truc comme ça non/ », l.4). Par ailleurs, lors de la formulation collaborative de cette réponse, les deux locuteurs s'orientent corporellement vers Boris. Ces différents aspects de leur production permettent d'interpréter ce tour collaboratif comme une demande de confirmation plutôt que comme une réponse à proprement parler. De cette manière, Boris est sélectionné comme prochain locuteur mais surtout comme détenteur d'une position épistémique supérieure aux autres participants. En termes institutionnels, il apparaît comme le responsable ou « l'expert » du sujet en question.

L'acte réactif formulé par ce dernier est une hétéroréparation de la réponse donnée par Roger et Carole dont le caractère « correctif » est projeté par le connecteur initial « mais » : « mais là on est complètement hors du bâtiment là ». De manière intéressante deux « là » de structuration entourent etaturent les positions initiale et finale de la construction syntaxique. L'effet ainsi produit est double. D'une part, les marqueurs discursifs « là » permettent de mettre en relief l'acte de langage (une réparation) formulé par Boris. Ils indiquent que le cas précis dont traitent les participants – la surface du panneau – ne peut être expliquée par une règle générale (tel que Roger et Carole le supposaient en affirmant que le calcul était effectué « par défaut » par rapport à la taille du bâtiment). D'autre part, ils permettent de souligner le lieu énoncé (« hors du bâtiment ») et ainsi de justifier cette réparation par une exemplification. En effet, par la présence du verbe statif « être » conjugué au présent d'énonciation (« on est hors du bâtiment », l.5-6) et les deux « là » de structuration, l'espace énoncé est mis en évidence et se confond avec le lieu d'énonciation. De cette manière et quoiqu'ils structurent le tour de parole, les marqueurs « là » permettent également de mettre en évidence le lieu dont il est question et de le rendre accessible aux participants qui ratifient la réparation (voir Roger aux lignes 8-10). Les « là » de structuration permettent ainsi d'établir la référence et fonctionnent de concert avec les énoncés incrémentés à la suite. En effet, ces derniers précisent, par le biais de références nominales, la description du lieu (« on est en bord de route cantonale et en bord de rue »), ce qui permet aux interlocuteurs de Boris de mieux appréhender le cas illustré.

Néanmoins, jusqu'à ce point de l'interaction, il n'est pas possible de considérer que les deux adverbes « là » ont une valeur proprement déictique. Certes, ils ont un effet de mise en évidence d'un espace et leur intégration au sein d'une construction stative au présent crée un effet de présence d'un lieu absent, comme si le locuteur formulait son énoncé à partir de ce point. Toutefois, seule la suite de l'interaction permet de témoigner réellement de leur valeur déictique. En l.11, Boris formule un nouveau tour de parole en chevauchement avec la ratification de Roger. Il y énonce

une construction qui vise à localiser l'élément problématique (« le panneau de chantier est déjà là ») par le biais d'un déictique dont la référence est complexe. En effet, « là » ne peut être interprété en tant qu'anaphorique dans la mesure où il est difficile d'identifier à quel espace il renverrait<sup>42</sup>. Par ailleurs, Boris initie un geste illustratif finement synchronisé avec la production de la construction locative en élevant ses mains parallèlement de manière à restituer vaguement la forme du panneau, devant soi. De cette manière, il rend présent le référent à la fois verbalement et gestuellement en l'intégrant dans l'espace interactionnel. Mais le centre de référence à partir duquel doit se comprendre le déictique « là » n'est pas celui qui serait donné de fait par la situation d'énonciation du locuteur. Au contraire, le centre de référence, pour permettre l'interprétation du déictique, doit inclure le panneau. Or une telle scène d'énonciation a été mise en évidence – elle a été élaborée – par le locuteur préalablement et notamment par l'emploi des « là » de structuration. En ce sens, les premiers « là » de structuration peuvent être interprétés rétroactivement comme ayant effectivement une valeur déictique : ils font référence et produisent l'espace interactionnel à partir duquel le locuteur peut, par la suite, pointer le référent. Ainsi, cet exemple permet de confirmer la fonction de mise en évidence d'un lieu absent par l'usage de « là ». En effet, cette unité a un rôle structurant pour l'élaboration de l'espace interactionnel pertinent et nécessaire à l'interprétation de la référence qui suit. Elle permet au locuteur de résoudre un problème pratique d'illustration qui se pose à lui.

Cette valeur praxéologique du déictique « là » se retrouve dans certains usages du démonstratif « ce » qui peut également induire une modification de l'espace interactionnel et ainsi élaborer le centre de repérage pertinent pour l'interaction. Dans l'extrait suivant, issu des réunions du bureau d'architecture, les participants discutent du rendez-vous de deux d'entre elles (Florence et Sarah) le jour qui suit avec des représentants d'une commune pour leur soumettre un plan de quartier. Au moment où débute l'extrait, Florence et Sarah se questionnent sur le contenu à présenter.

(9) BL2-7 / 00:38:23 – 00:38:49

|   |            |  |
|---|------------|--|
| 1 | <b>SAR</b> | <b>[.h (.) ouais mais deM]AIN il faut</b>                      |
| 2 |            | <b>qu'on lui représente déjà un: bout d`la: présentation/</b>  |
| 3 |            | <b>non/</b>  |
| 4 |            | <b>(1.1)</b>   |
| 5 | <b>SOP</b> | <b>ouais/ mais sur la partie sur laquelle on est euh: °on</b>  |
| 6 |            | <b>on° on est de toute façon SÛRS QUE: qu'on la fera\ (..)</b> |
| 7 |            | <b>sur les cour:bes# et sur les quinze mètres/# et puis</b>    |
|   | <i>im</i>  | <i>#im.1</i> <span style="float: right;"><i>#im.2</i></span>   |

<sup>42</sup> La localisation « bord de route cantonale » est le lieu où se trouve le panneau publicitaire de vente dont il est question au début de l'extrait et non celui du panneau de chantier introduit ici par BOR.



im.1



im.2

8 **\*sur \*cette partie#\* euh: \*d'entrée/# (...) sur cette euh**  
**\*....\*pointe v. bas\*,,,,,,\*geste pince-->\***  
*im.3 im.4*



im.3



im.4

9 **ce ce tou-\* sur ce::# ce \*ce élargissement\*# de: devant\**  
**---\*.....\*geste illustratif\***  
*im.5 im.6*



im.5



im.6

10 **(1.6)**  
 11 **FLO** **mais ça c'est juste sur l'plan technique (.) °euh: qu'on**  
 12 **va: [bouger e]uh:°**  
 13 **SOP** **[.tsk oui]**  
 14 **SOP** **ouais**

En l.1, Sarah intervient en chevauchement pour maintenir le sujet de conversation des points à traiter dans la présentation de demain, alors que Sophie s'apprêtait à changer de topic conversationnel. Son tour de parole est marqué par une intonation montante et le *question tag* « non » qui permettent de considérer son intervention comme une question et plus précisément une demande de confirmation (« demain il faut qu'on lui représente un bout de la présentation non/ »).

Sophie réagit avec le marqueur « ouais mais » qui manifeste sa confirmation à la demande tout en projetant une nuance à propos de celle-ci. Cette ambivalence est doublement marquée par la suite : d'une part, le syntagme prépositionnel « sur la partie » (1.5) s'inscrit en continuité du tour précédent (« on lui représente un bout de la présentation // sur la partie [...] ») et signale donc un alignement syntaxique ; d'autre part ce même syntagme prépositionnel permet de préciser le syntagme nominal flou « un bout de la présentation » et marque donc une reformulation du tour qui précède. En termes épistémiques, cette première unité de construction de tour (1.5-6) est intéressante car elle manifeste qu'une partie des travaux à réaliser a été préalablement acceptée (« on est sûrs qu'on le fera »), ce qui suggère que certains éléments de constructions ont déjà été mentionnés et que la référence à ceux-ci engage un travail *a priori* mémoriel de la part des participants. Cette information s'avère importante pour l'acte de référence qui suit.

La seconde unité de construction de tour de Sophie précise le syntagme prépositionnel introduit par « sur » (« sur la partie ») en reprenant cette même préposition dans une liste de trois éléments (Jefferson 1990) : « sur les courbes », « sur les quinze mètres » et « sur cette partie d'entrée » coordonnés syntaxiquement par les conjonctions « et » et « et puis ». Gestuellement, Sophie manifeste avec sa main gauche la liste en levant respectivement un (im.1), deux (im.2) et trois doigts au moment d'énoncer chaque élément. Toutefois, au moment de l'énonciation du troisième élément, une rupture intervient à la fois au niveau verbal et au niveau gestuel. Au niveau verbal, Sophie formule le troisième élément nominal avec un déterminant démonstratif, par opposition aux déterminants définis mobilisés précédemment. Au niveau gestuel, elle interrompt plus rapidement la position avec trois doigts levés que précédemment et modifie son geste d'abord en un pointage vers la table (im.3) puis en un geste de pince (im.4)<sup>43</sup>.

Autrement dit, verbalement et gestuellement, Sophie pointe et se saisit d'un référent particulier pour le manifester et le rendre intelligible à ses interlocuteurs. Aussi, quoique le référent en question ait probablement fait l'objet de discussions antérieures (comme le laisse supposer la certitude épistémique relevée plus haut), la locutrice mobilise ici, comme dans les extraits précédents, une multimodalité particulière co-occurrence au démonstratif qui lui donne une certaine valeur indexicale en l'inscrivant dans l'espace de l'interaction.

Un autre point commun entre cet extrait et ceux qui précèdent est la manifestation d'un travail de formulation de la part de la locutrice dont le tour de parole est marqué par des hésitations, des répétitions et des reformulations. En effet, après plusieurs répétitions du déterminant démonstratif

---

<sup>43</sup> Si le pouce et l'index de Sophie forment effectivement une pince et lui permettent de désigner indexicalement un référent, ce geste permet également d'indiquer une idée de largeur et de fait s'avère être une illustration du syntagme co-occurrence « entrée ». Dans tous les cas, une approche de ce geste en termes de *depiction* indique bien une véritable appréhension active et sensorielle par le locuteur du référent en question.

(l.8-9), Sophie reformule le syntagme nominal « cette partie d'entrée » en « ce élargissement de devant ». À nouveau, la gestualité co-occurrence au syntagme est significative : par un geste illustratif finement synchronisé à l'énonciation du syntagme (im.5 et im.6), la locutrice manifeste le référent et le rend présent dans la situation d'énonciation. Or un autre indice mimo-gestuel est ici pertinent, à savoir le regard de Sophie. Alors qu'elle cherche le mot adéquat pour décrire le référent visé, Sophie regarde devant elle, en direction de ses mains (im.5), tandis qu'auparavant cette dernière orientait son regard vers ses interlocutrices (im.1-4). Cette orientation du regard est rendue d'autant plus significative par le syntagme prépositionnel qui vient compléter le substantif « élargissement ». En effet, Sophie parle de « cet élargissement *de devant* » et emploie ici un déictique relatif (« devant »). Sans pour l'instant détailler plus précisément cette forme<sup>44</sup>, l'interprétation du déictique « devant » doit se faire par rapport à un origo déictique. En effet, un « élargissement » n'est pas un référent intrinsèquement orienté et ne possède pas de devant ou de derrière clairement définis. Ces termes sont à comprendre relativement à la position de la locutrice vis-à-vis du référent. Or, dans ce cas, l'illustration gestuelle du référent par la locutrice et son regard orienté dans cette direction signalent que l'interprétation déictique est effectuée en fonction du référent « imaginaire ». La locutrice agit comme si elle se trouvait effectivement « devant ». Cette posture indique par conséquent que l'acte de référence formulé à l'aide du démonstratif affecte l'espace interactionnel des participants, le référent situé « devant » ne pouvant être interprétés que relativement à l'espace interactionnel constitué par le biais de la référence démonstrative. En ce sens, le démonstratif a bien une valeur déictique dans la mesure où il affecte l'espace d'énonciation des participants en le peuplant d'entités imaginaires mais dont la prégnance interactionnelle et intersubjective est significative. Il modifie l'espace interactionnel et rend possible un acte de référence successif dont l'interprétation – manifestée ici par la poursuite de l'interaction en l.11-14 – dépend de la prise en compte de la reconfiguration de l'espace interactionnel.

En gestualisant et en appréhendant quasiment physiquement les référents, *i.e.* en les indexant dans leur situation d'énonciation, les locuteurs augmentent leur présence – ou affordance – et se rendent mutuellement manifeste la nature particulière de ces référents afin de favoriser leur identification. Les démonstratifs ont donc bien un effet intersubjectif de partage de représentations ou de renvois mémoriels. Toutefois, ces représentations sont élaborées *in situ* dans l'interaction et incarnées (*embodied*) par une gestualité particulière, à tel point que les référents produisent une altération de l'espace interactionnel qui oblige à (re)considérer la situation d'énonciation de laquelle ils émergent pour assurer leur bonne interprétation. Les emplois *am Phantasma* des démonstratifs sont donc tant mémoriels que déictiques.

---

<sup>44</sup> Les déictiques relatifs font l'objet de la section qui suit.



La prise en compte des références qui suivent les actes référentiels formulés par le biais du déictique « là » ou du démonstratif « ce » permet ainsi de témoigner de leur valeur déictique. Quoique ces unités apparaissent au sein d'un contexte interactionnel qui manifeste un travail d'intersubjectivité – ce qui invite à les interpréter en tant que marqueurs interactionnels –, leur valeur déictique est mise en évidence par l'interdépendance qui se crée avec l'espace interactionnel. En effet, les références ne peuvent être interprétées que si l'on prend en compte l'espace interactionnel en tant qu'il est constamment (ré)élaboré.

#### ***4.2.2 La valeur am Phantasma des déictiques relatifs dans l'accomplissement de l'espace interactionnel***

La nécessité de considérer l'espace imaginaire élaboré par les locuteurs comme véritable espace interactionnel de référence est d'autant plus manifeste dans les cas où les locuteurs mobilisent des déictiques relatifs (qui s'organisent le plus souvent par binômes sémantiques tels que *devant / derrière, en haut / en bas, à gauche / à droite*)<sup>45</sup>. Ces unités ont ceci de particulier qu'elles peuvent fonctionner non plus uniquement au sein d'une relation dyadique entre l'origo du locuteur et le référent, mais dans une relation triadique entre l'origo, le référent et une troisième entité – un *relatum* – qui peut par ailleurs être constituée par le locuteur lui-même. Par exemple, dans la phrase « La table est devant le fauteuil », la localisation de la table est formulée relativement à un autre objet, le fauteuil. Mais dans la phrase « La table est devant moi », c'est le locuteur qui agit comme *relatum* et donc comme entité vis-à-vis de laquelle est localisé un référent.

Cependant, les références relatives peuvent être formulées de deux manières distinctes : l'une déictique et l'autre non, selon si l'interprétation des unités relatives implique de prendre en considération l'origo déictique du locuteur. En ce sens, « they are distinct from genuine deictics in that they do not presuppose the deictic centre or the speaker's perspective » (Diessel 2012 : 2413). En emplois non déictiques, les références s'interprètent en regard d'entités intrinsèquement orientées, soit les cas où les entités « possèdent en propre un “devant” et un “derrière” » (Barbérís 1998 : 29). C'est le cas par exemple d'un fauteuil ou d'une armoire qui par leur fonctionnalité et leur utilisation effective par des agents sont orientés avec un devant et un derrière. Le référent est alors localisé uniquement en fonction de sa relation spatiale avec le *relatum*. En revanche, en emplois déictiques, le repérage implique de prendre en compte l'origo de référence et s'effectue ainsi à partir de la position et de l'orientation du locuteur dans une situation d'énonciation particulière : « [R]elational expressions are used to indicate the location of an object based on the speaker's orientation in the speech situation » (Diessel 2012 : 2412). Il ne s'agit plus de localiser les référents

---

<sup>45</sup> Bühler (1990 [1934] : 145) formule déjà cette affinité entre les déictiques relatifs et l'appréhension corporelle et sensible de l'espace.

uniquement en fonction de l'orientation d'objets tiers mais du locuteur lui-même face à ces objets (p. ex. « La balle est *devant* l'arbre »)<sup>46</sup>.

Or, comme l'a remarqué Catherine Kerbrat-Orecchioni, « il arrive communément [...] que le repérage se fasse par rapport à  $S_1$  [une situation d'énonciation distincte de  $S_0$ , comprise comme l'origo du locuteur au moment de l'énonciation] » (1980 : 61). De même, Barbéris (2008) indique que l'absence de référents visibles pour les locuteurs induit l'utilisation d'expressions relationnelles. En d'autres termes, les déictiques relatifs sont fréquemment utilisés dans des cas de décentrement déictiques où « il est nécessaire de construire artificiellement une situation imaginaire » (Kerbrat-Orecchioni 1980 :61)<sup>47</sup>. Cette élaboration imaginaire n'a en réalité rien d'artificiel et correspond à une appréhension praxéologique et empirique des locuteurs de leur espace interactionnel en tant que celui-ci est composé d'entités imaginaires. À cet égard, les déictiques relatifs, plus que les autres unités, mobilisent le « schéma corporel sensible » (*tactile body image*) des locuteurs, pour appréhender l'espace et y évoluer, c'est-à-dire qu'ils prennent sens relativement à l'orientation corporelle de ces derniers. De cette manière, les différentes postures corporelles adoptées par les locuteurs au fil de l'interaction fonctionnent comme ressources co-occurentes à la parole permettant de garantir l'intelligibilité et la dimension « partagée » des descriptions verbales de l'espace imaginaire (Stukenbrock 2014). Autrement dit, « le corps est toujours [...] une organisation praxéologique, capable de donner une intelligibilité aux descriptions spatiales, même lorsque celles-ci se réfèrent à un lieu non visible » (Barbéris 2008 : 205).

L'exemple ci-dessous rend compte de la manière dont les locuteurs mobilisent leurs corps de sorte à élaborer séquentiellement et de manière interactionnelle un espace imaginaire qui rend intelligibles les descriptions verbales co-occurentes. Il est issu de la même réunion que les exemples (6) et (7) durant laquelle les participants cherchent à concevoir un stand au sein d'un événement musical<sup>48</sup>. La séquence commence alors que Jean formule une proposition thématique pour le stand et s'engage ainsi dans une description du stand et de l'activité qui s'y déroulera.

---

<sup>46</sup> Notons que la présence d'un objet intrinsèquement orienté en tant que pivot de référence n'empêche pas une référence relative déictique. L'énoncé « La table est devant le fauteuil » peut autant être interprétée de manière intrinsèque (la table est alors située en face de la partie où l'on s'assoit sur un fauteuil) que déictique (la table est devant le fauteuil relativement à la perception du locuteur et indépendamment de l'orientation du fauteuil).

<sup>47</sup> Précisons que pour Kerbrat-Orecchioni, ces cas de transposition ont lieu lorsque le repérage ne s'effectue plus par rapport au locuteur mais par rapport à un « actant de l'énoncé ». Néanmoins, dans notre approche praxéologique, la question de savoir si c'est le locuteur transposé ou un actant tiers qui fait office de centre de repérage n'est pas pertinente, le tout étant de savoir comment une telle transposition est mise en œuvre et rendue intelligible par les participants dans l'interaction.

<sup>48</sup> Le point de vue de la vidéo est cependant différent de manière à rendre compte de l'activité gestuelle de Jean. Roger et Georges sont alors hors champ.

(10) AC1-8 / 00:18:46 – 00:19:52

1 **JEA** imaginez/ que le cocktail dinatoire en fait que TOUT  
2 (.) se fasse (.) sur la base de la cuisine moléculaire\  
3 (...) et donc on joue sur l'aspect \*moléculaire\*# (.)  
jea \*mains écartées\*  
im. #im.1

ROG  
GEO



im.1

4 \*l'environnement# moléculaire\* spis j'ai pensé à votre  
jea \*mains écartées-----\*  
jea freg. geo----->  
im #im.2



im.2

5 heu: décorateur là Δqui qui peut faireΔ des chosesf  
jea ---f  
jea Δacquiesce-----Δ  
6 brillantes (.) .h (.) où \*t'arrives fdans un  
jea \*.....\*mains  
jea freg. alentour-->  
7 environnement/# (...) \* où: \*heu t'as des# smolécules qui  
jea écartées-----\*,,,, \*pointe vague----->10  
jea ---freg.car----->  
im #im.3 #im.4



im.3



im.4

8 s`baladentf heu au plafond: contre les mu:rs# des des  
jea -----freg. alentour--->10  
im #im.5



im.5

9 jeux d`molécules qui sont fait heu .h avec des  
 10 JEA matériaux\*] à définir[:]J  
 jea ---\*  
 jea ---]reg.car-----]f  
 11 CAR [m]hm  
 12 JEA et puis en fait (.) y a:# y a (.) \*cuisine est derrière#  
 jea \*geste v. arrière---->  
 im #im.6 #im.7



im.6



im.7

13 hein/\* +(.)+ \*y a devant:\*# (.) \*un atelier: où on  
 jea -----\* \*geste v.av.\*,,...\*geste v.avant--->  
 rog +acquiesce+  
 im #im.8



im.8

14 finit le travail ça veut dire\* qu'on \*SERT le cocktail\*  
 jea -----\*,,...\*geste v. avant--\*  
 15 .h mais: on fait ce qu'on appelle vraiment c`qu- un  
 16 atelier culinaire\

En ligne 1, Jean initie son tour de parole par le verbe « imaginer » énoncé selon une modalité impérative (« imaginez que [...] »). De cette manière, il projette une suite à venir – en l’occurrence un *big package* descriptif (Jefferson 1988 : 418). La sémantique du verbe invite aussi d’emblée les participants dans une activité de référence particulière régie par l’imagination. Après une première unité de construction de tour (l.1-2) ponctuée par la formulation de l’idée centrale de la proposition (« imaginez que [...] tout se fasse sur la base de la cuisine moléculaire »), Jean s’engage à la fois

verbalement et gestuellement dans une description générale du cadre imaginé. Il mentionne d'abord « l'aspect » (l.3) puis l'« environnement moléculaire » (l.4), deux substantifs sémantiquement vagues qui sont associés à des gestes désignant de manière générale l'espace alentour (im.1 et im.2). Quoique peu précis, ce début de description permet malgré tout de lier la description verbale à l'espace environnant du locuteur et, surtout, de mettre en évidence son corps comme ressource centrale pour l'organisation et l'intelligibilité de sa description.

Après avoir formulé une incise (l.5-6) adressée à Georges en orientant son regard vers ce dernier (« pis j'ai pensé à votre décorateur là qui peut faire des choses brillantes »<sup>49</sup>), Jean poursuit sa description. L'unité de construction de tour qui suit est initiée par le subordonnant relatif « où » et signale que le syntagme nominal « l'environnement moléculaire » (l.4), répété en l.7, fait ici l'objet d'une expansion. De manière intéressante, cette expansion est formulée sur un mode particulier qui se rapproche de la description d'itinéraires en raison du prédicat verbal « t'arrives » qui met en scène un actant de l'énoncé comme se déplaçant effectivement dans l'espace décrit. Cet actant est ici énoncé à la deuxième personne du singulier. Dans ce cas de figure, le pronom prend alors une valeur générique et permet autant d'impliquer l'interlocuteur à qui l'on décrit l'itinéraire que de se référer à quiconque engagé dans l'itinéraire (Barbérís 2008 : 215-216). Toutefois, les gestes répétitifs de Jean et son regard qui se balade autour de lui amènent à le considérer comme étant lui-même l'agent en train de se déplacer au sein de l'espace décrit. De cette manière, la description verbale au présent, activée par un verbe de mouvement (« arriver ») et l'activité mimo-gestuelle du locuteur permettent de créer conjointement un espace « imaginaire » mis en effectivité dans l'interaction. Par ces différentes ressources, le locuteur rend visible la description qu'il produit et engage ainsi ses interlocuteurs dans une activité imaginaire partagée et intercorporelle (Stukenbrock 2017 ; voir aussi Barbérís 1998)<sup>50</sup>.

L'activité descriptive se poursuit ensuite par le biais d'une nouvelle subordonnée relative introduite par « où ». Si le pronom employé est toujours « tu », le verbe n'est cette fois-ci plus un verbe de mouvement mais un présentatif d'existence « t'as ». Or, cette manière de poser l'existence de référents n'est pas que discursive (Jean précise la localisation des référents par deux syntagmes prépositionnels « au plafond » et « contre les murs », l.8). Elle est également gestuelle puisque Jean pointe autour de lui (im.4 et im.5) durant l'entier de cette construction syntaxique récursive dans

---

<sup>49</sup> Notons au passage que le syntagme nominal « votre décorateur » est énoncé avec un « là de structuration » qui est ici également un moyen de retravailler l'intersubjectivité. L'absence d'une gestualité afférente à ce « là » empêche de le traiter comme déictique, ce qui montre que le sémantisme de l'adverbe doit être établi sur un continuum entre ses usages les plus clairement déictiques et ceux plus clairement discursifs ou interactionnels, la gestualité étant un indice à cet égard.

<sup>50</sup> Goffman (1991 [1974]) parle d'un phénomène d'« insertion empathique » pour ces phénomènes de récits virtuels, soit « une expérience dans laquelle ceux qui nous écoutent peuvent eux-mêmes s'insérer par empathie, qu'ils peuvent revivre par délégation » (494-495).

laquelle les subordonnées s'enchaînent et marquent ainsi la dimension descriptive du tour de parole<sup>51</sup>. Cette activité discursive de description couplée à la conduite mimo-gestuelle du locuteur permet ainsi de faire coïncider les éléments du discours avec l'environnement spatial de la situation d'interaction. De cette manière, Jean peuple d'entités absentes l'espace dans lequel il se trouve et amène ainsi progressivement l'ensemble des autres participants concevoir leur espace de perception en tant qu'il comporte des éléments imaginaires. Cet espace est par ailleurs bien co-élaboré par et pour l'interaction entre les participants dans la mesure où Jean redirige régulièrement son regard vers ses interlocuteurs et notamment Carole aux lignes 7-8 et 10. De cette manière, il sollicite sa confirmation qui apparaît d'ailleurs en l.11, de manière finement ajustée à la fin de l'unité de construction de tour énoncée par Jean.

Ce dernier énonce ensuite deux présentatifs existentiels « y a y a » (l. 12) avant de s'interrompre. Cette interruption lui permet de formuler un énoncé détaché sous forme d'incidente (« cuisine est derrière hein/ »). Cet énoncé est manifesté comme incident de trois manières : i) la pause qui précède et la pause qui suit ; ii) l'absence de déterminant qui crée une rupture et iii) le *question tag* « hein » formulé avec une intonation montante (l.13). De plus, Jean change visiblement de posture corporelle au moment de la production de cet énoncé. Si en im.6, il regarde ses mains qui sont en position de repos, en im.7, il regarde son interlocuteur (Roger) et dirige ostensiblement ses mains vers l'arrière en les élevant et les rabattant vers son corps. Cette gestualité illustrative et déictique – le geste permet de pointer vers l'arrière en même temps que de manifester et représenter un mouvement vers l'arrière<sup>52</sup> – est co-occurrence à la production du déictique relatif « derrière ». Dans ce cas, l'interprétation déictique est rendue possible – voire nécessaire – par le fait que le locuteur utilise bien son propre corps pour localiser le référent « cuisine ». Plus encore, en énonçant par la suite un présentatif couplé au déictique relatif « devant » (« y a devant un atelier ») et en positionnant ses mains vers l'avant (im.8), Jean instaure son corps et sa position comme un véritable axe de repérage à partir duquel peuvent être situés les différents référents. En d'autres termes, après avoir localisé de manière vague certains référents (les murs, le plafond) de l'espace énoncé, Jean fait coïncider cet espace énoncé avec son espace d'énonciation, ce qui induit une reconfiguration de l'espace interactionnel en tant qu'il comporte les référents imaginaires énoncés au préalable. La mise en place d'une description *am Phantasma* est donc produite de manière séquentielle. En effet, l'intelligibilité des déictiques relatifs repose sur leur positionnement au sein de cette séquence : ce n'est qu'après être « arrivé » dans l'espace décrit que le repérage relatif prend sens. Par ailleurs,

---

<sup>51</sup> La récursivité des propositions descriptives crée ici un effet de point de vue ; de même que les propositions s'enchaînent et se précisent, la vision de l'agent engagé dans la description-en-mouvement du lieu imaginaire va d'un élément à l'autre et précise ainsi l'environnement spatial au fur et à mesure qu'il est découvert.

<sup>52</sup> Voir Schegloff (1984) à ce propos: « Some [...] gestures are depictive of the spatial element and are a type of iconic gestures. They are mostly direction terms such as “up”, “down”, “out”, “in”, “off” and the like » (279).

l'instauration progressive de cet espace comme centre de repérage déictique est co-construite par les participants, comme en témoignent les adresses de Jean d'abord à Georges et Carole puis à Roger en l.13 par son regard<sup>53</sup>. Le locuteur s'assure donc progressivement, au fil de sa description et par un travail de formulation, que ses interlocuteurs comprennent qu'il s'agit bien d'une description où les références déictiques doivent être interprétées relativement à l'espace interactionnel reconfiguré par des référents imaginaires.

Cet extrait permet donc de montrer la validité séquentielle des déictiques relatifs au sein d'une activité descriptive. En effet, pour pouvoir interpréter les déictiques relatifs, il est nécessaire de considérer l'élaboration de l'espace interactionnel effectué en amont par le locuteur et l'interdépendance progressivement développée entre son image corporelle sensible et ce nouvel espace interactionnel. Alors, les déictiques relatifs deviennent interprétables au sein d'une description incarnée (*embodied description*)<sup>54</sup>.

L'importance du placement séquentiel des déictiques relatifs mis en évidence par l'exemple précédent permet de relier *in fine* les différentes ressources étudiées jusqu'à présent. En effet, les unités étudiées en sections 4.1 ont en commun de permettre l'inscription de référents absents au sein de l'espace interactionnel et, par conséquent, de rendre possibles des repérages déictiques par le biais d'un centre de repérage reconfiguré. À l'inverse, les déictiques relatifs ne prennent sens qu'une fois l'espace interactionnel de référence configuré. Aussi, ces différentes ressources sont fréquemment associées pour fournir une description *am Phantasma*. L'extrait (11) ci-dessous permet d'étudier le fonctionnement conjoint de ces ressources et ainsi de formuler une synthèse de cette première section analytique.

Au début de l'extrait, Michel suggère que les trois participants de la réunion (Claire, Lisa et lui-même) organisent un *brainstorming* pour accorder leurs visions sur le projet et sur la suite des événements.

(11) BM2-14 / 00:41:48 – 00:42 :27

**1 MIC nous i`faut qu'on s`mette d'acco:rd/ faut qu'on**  
**2 discute/ pour voir (.) quelles sont euh (..) ouais qu-**  
**3 quelle comment on sent la chose\ après (euh; eux) à mon**  
**4 avis i`faut retourner sur place/ (..) \*i`faut voir aussi**  
**\*.....**  
**5 \*les extensions# qui ont été faites/ y a celles**  
**\*pointage répété-->\***  
*im #im.1*

<sup>53</sup> Il est intéressant de noter que Jean s'adresse aux participants qui se trouvent en face de lui et non pas à ceux qui se trouvent à ses côtés. Ceci peut s'expliquer par le caractère déictique de sa description : dans la mesure où il utilise son corps comme axe de repérage, il ne peut pas se tourner vers les interlocuteurs qui se trouvent à ses côtés sans risquer de « désaxer » sa description et compromettre ainsi son intelligibilité.

<sup>54</sup> Un cas similaire est étudié par Luck (2014) qui parle alors d'une séquence de *walking-talking through a building* (176-177).



im.1

6 qu`étaient euh:\* (.) \*euh: un peu plus loin::\* le  
 ---\*.....\*pointage arrondi-----\*m. droite  
 7 nouveau bâtiment:# qui est \*[qui est \*euh +arrondi:+#&  
 v. main gauche ill.,,,,,,,,,,\*.....\*geste ill.-->  
 cla +reg. mains mic+  
 im #im.2 #im.3



im.2



im.3

8 LIS [mhm\ dans l'angle&&  
 9 MIC &[\*on v]a voi][:r\\*]  
 ->\*pointe v. lis--\*  
 10 LIS &&(ou[ais)]) [√peu] plus haut√# [ouais]  
 √geste ill.----√,,,,,,,,,  
 im #im.4  
 11 CLA [ [m] hmh\ ] [mhm] [h\ ]



im.4

12 MIC [\*a]près# \*à côté#  
 \*.....\*geste v.  
 im #im.5 #im.6



im.5



im.6



13 y a ce ce: c-\* ce bâtiment: en::# en: escaliers#  
 arrière-----\*geste ill.-->\*

im

#im.7

#im.8



im.7



im.8

14 [crép]i:\* qui a été aussi agrandi:/ (.) °et&  
 --\*

15 LIS [mhmh\]

16 MIC &et° NOUS il faut qu'on FASSE °i`°faut qu'on prenne UNE  
 17 HEURE une fois: où on s`balade là on va manger: on sent:  
 18 .h (.) faut sentir le lieu +quoi\ et après on s`dit mh\  
 cla +acquiesce----->

19 d'accord\+ \*i` faut (°euh°) aussi# arriver \*depuis\*

mic \*.....\*geste ill.\*

cla -----+

im

#im.9



im.9

20 f\*en haut/\*# (.) c'est intéressant\/\*# la vision depuis  
 mic \*retourne main\* geste v. arr.-----\*geste pointage---->  
 lis facquiesce-----f

im

#im.10

#im.11



im.10



im.11

21 en haut# sera très importante/\* en réalité\ (..) parce  
 ----\*

im

#im.12



im.12

- 22 **que on: y a beaucoup d`gens qui vont v[enir depuis l]e&**  
23 **CLA [mhmh\]**  
24 **MIC &haut/ [pour voir c`bâti]ment donc (.) i` va être TRÈS&**  
25 **CLA [mhmh\]**  
26 **MIC &visible ce double attique\ et encore plus pour les:**  
27 **pour les voisins\**  
28 **CLA °mhmh\°**

Le tour de parole de Michel initié en l.1 se présente comme une proposition d'organisation de la suite de l'élaboration du projet (« nous il faut qu'on se mette d'accord [...] »). Formulée selon une modalité déontique (« il faut »), la proposition de Michel consiste « à retourner sur place » (l.5) et plus précisément à voir « les extensions qui ont été faites » (l.5). Il initie ensuite une description du syntagme nominal « extension » qui est projetée par le geste de pointage répété du locuteur (im.1). En effet, cette gestualité particulière semble manifester une tentative d'accéder au référent en question en le pointant littéralement<sup>55</sup>.

Le passage à l'activité descriptive est également rendu manifeste par la disparition d'une quelconque modalité au profit d'une formulation verbale existentielle (le présentatif « y a » l.5) et d'une abondance de subordinées relatives descriptives. De manière co-occurrence à cette activité verbale de « décrire », Michel s'engage dans une description gestuelle des référents en utilisant ses mains, qu'il regarde, pour représenter la forme des référents dont il parle (im.2 et im.3). La gestualité indexicale du début laisse ainsi progressivement place à une gestualité illustrative qui témoigne de la nécessité pour le locuteur de « faire voir » les référents à ses interlocuteurs en les illustrant au sein d'un espace imaginaire qu'il élabore lui-même gestuellement. Ses interlocutrices s'alignent d'ailleurs sur cette activité descriptive et manifestent ainsi leur bonne identification des référents. En effet, Claire ratifie minimalement à deux reprises la description (« mhm », l.11) tandis que Lisa dévoile de manière plus ostensible sa compréhension de la description en formulant des énoncés collaboratifs qui viennent compléter la description de Michel (« mhm dans l'angle ouais » et « peu plus haut ouais », l.8-10). Lisa manifeste également son alignement par une description gestuelle en

<sup>55</sup> À l'image de l'extrait (5), cet extrait illustre un cas où le locuteur établi en position de « descripteur » commence d'abord par pointer puis, comme nous le verrons, stabilise une activité gestuelle davantage illustrative. Ceci pourrait être un indice de la différence qu'il y a entre « se représenter un référent » (c.-à-d., pour le locuteur, tenter d'interagir avec lui en le pointant) et « rendre ce référent intelligible pour l'interlocuteur » (en le gestualisant dans l'espace interactionnel). Voir aussi Goodwin & Goodwin (1986) sur la valeur interactionnelle du geste dans des situations où les locuteurs cherchent à rendre intelligible un référent.

illustrant une idée de « hauteur » (im.4) lorsqu'elle formule son second énoncé collaboratif (« peu plus haut »). L'activité descriptive est donc ratifiée collaborativement par les participants et l'espace imaginaire est élaboré de manière interactive puisque les précisions ajoutées par Lisa se voient ratifiées par un geste de pointage de Michel en sa direction (l.9).

La dimension interactionnelle de cette séquence permet ainsi d'établir de manière stable l'intersubjectivité des participants quant à l'espace décrit. Bien qu'il s'agisse d'un projet initié depuis un certain temps (la construction étant déjà engagée) que les participants connaissent certainement bien, leurs savoirs sont réactivés *in situ* dans l'interaction et, surtout, ils sont incarnés dans leurs descriptions de manière à ajuster et stabiliser leurs représentations<sup>56</sup>.

Cette stabilité est par ailleurs rendue manifeste par la position corporelle de Michel. En effet, sa main gauche est maintenue dans une position illustrative comme pour ancrer le référent qu'elle représente et de ce fait elle maintient la pertinence interactionnelle des référents énoncés (l.6-12 ; voir Stukenbrock 2012 pour un cas semblable de maintien de la pertinence d'un espace construit par le locuteur). L'espace énoncé étant stabilisé, Michel peut ensuite localiser un autre référent « à côté » (l.12) de celui introduit préalablement en maintenant sa main gauche en place et en décalant légèrement sa main droite pour illustrer la position relative du nouveau référent qu'il introduit. De manière intéressante, ce nouveau référent est introduit par le déterminant déictique « ce » et par une gestualité illustrative qui représente le référent. Cette configuration multimodale correspond aux emplois du démonstratif étudiés plus haut qui permettent d'introduire un référent imaginaire au sein de l'espace interactionnel. En l'occurrence, le démonstratif permet également de renforcer l'ancrage structurel de l'espace imaginaire (ou gestuel) élaboré par le locuteur. La similarité de cet extrait avec les extraits précédents est par ailleurs renforcée par le format du tour de parole de Michel. Son tour manifeste un certain travail de formulation (voir la répétition du déterminant, l.13) et comporte également de nombreuses expansions syntaxiques permettant de caractériser le référent – à savoir un syntagme prépositionnel (« en escaliers crépis », l.13-14) et une subordonnée relative (« qui a été aussi agrandi », l.14). Les différentes ressources mobilisées simultanément par le locuteur illustrent ainsi l'organisation systématique des références déictiques *am Phantasma* en une Gestalt multimodale dont les différentes composantes permettent de refléter la dimension imaginaire des références en même temps qu'elle participe à l'accomplir<sup>57</sup>.

Cependant, à ce moment de l'interaction, Michel interrompt son activité descriptive et se réengage dans une activité davantage directive qui consiste à énoncer et imposer la suite des

---

<sup>56</sup> Représentations qui, de ce fait, n'ont rien de mental ou de privé. Elles sont publiquement déployées et élaborées mais également physiquement manifestées et incarnées.

<sup>57</sup> Par ailleurs, cet exemple permet à nouveau d'illustrer le fait que ce n'est pas parce qu'un démonstratif est suivi d'une relative que son mode d'identification est nécessairement et uniquement cataphorique. La ratification précoce de Lisa en l.15 survient avant la relative et indique ainsi que l'identification est rendue possible par le biais d'autres ressources.

événements (« il faut qu'on prenne une heure une fois où on se balade là »). En ce sens, il reprend l'action initiale de son tour de parole (planifier la suite des opérations), ce qui est manifesté par le retour des formulations déontiques « il faut » (l.16) déjà présentes au début de l'extrait. Néanmoins, la suspension de la description n'est pas totale. En effet, en l.17-18 apparaissent deux anaphores : le pronom « là » (l.17) et l'anaphore nominale « le lieu » (« faut sentir le lieu », l.18). Ces deux anaphores, par leur positionnement séquentiel, permettent de garder active la description qui précède en maintenant sa pertinence interactionnelle. Autrement dit, la présence de ces deux anaphores se justifie par leur capacité à maintenir la description comme pertinente dans une séquence où l'activité descriptive est suspendue. En ce sens, l'adverbe « là » de la ligne 17, même s'il semble fonctionner en tant qu'anaphore discursive, peut également fonctionner comme un « là de clôture » (Barbérís 1992). À nouveau, son fonctionnement est à la fois discursif – souligner le dit pour favoriser son stockage en mémoire – et métadiscursif – pointer vers un espace extérieur au langage qui, en l'occurrence, a fait l'objet d'une description incarnée.

Cette valeur métadiscursive est rendue d'autant plus pertinente dans la suite de l'extrait. En effet, en l.19, Michel réamorçait une description dont les caractéristiques dépendent des énoncés précédents et dont l'intelligibilité repose sur l'espace précédemment construit. Le retour à une activité descriptive est manifesté par remise en mouvement du corps du locuteur (l.19 et ss.). Or, cette fois-ci, la description n'est plus formulée par le biais de formulations existentielles, mais par un verbe de mouvement (« arriver »). Ce verbe de mouvement – le même que celui employé dans l'extrait (10) – initie ainsi une *embodied description*, c'est-à-dire une description effectuée comme si le sujet se déplaçait lui-même au sein de l'espace décrit. Plus précisément, Michel énonce qu'il faut « arriver depuis en haut » (l.19-20). L'emploi du déictique relatif « en haut » accentue ici la dimension incarnée de la description. En effet, la localisation « en haut » est à comprendre relativement à l'espace interactionnel imaginaire décrit précédemment. En ce sens, le déictique relatif obtient son intelligibilité par son placement séquentiel dans la séquence descriptive mais également par le truchement de l'espace interactionnel élaboré gestuellement par le locuteur au préalable<sup>58</sup>.

Cette interprétation est renforcée par la prise en compte de la gestualité du locuteur. En effet, les gestes de Michel sont effectués en « hauteur », au-dessus de son buste (im.9-11). Ce geste est alors à la fois illustratif et indexical. Il est illustratif car il représente la notion même de « hauteur » induite par l'emploi du déictique relatif et il est indexical car il est spatialement lié à l'espace décrit

---

<sup>58</sup> Si l'on ne prend pas en compte ce qui précède l'émergence du déictique relatif et la gestualité co-occurrence à celui-ci, l'expression « en haut » renverrait à un étage supérieur du bâtiment où se trouvent les locuteurs. Or il est évident que ce n'est pas le cas ici et que l'espace indexical de référence a été finement élaboré de sorte à intégrer des référents imaginaires.

au préalable, *i.e.*, il est produit d'une manière qui soit ajustée et cohérente avec les gestes produits auparavant. Il prend sens relativement à l'espace imaginaire élaboré.

Cela dit, la dimension illustrative du geste est double car en même temps qu'il élève son bras, le locuteur retourne sa main en direction de son propre corps (im.10-11). De cette manière, il illustre non seulement la position de l'espace référentiel décrit mais également le mouvement indiqué par le verbe « arriver ». Cette gestualité complexe permet ainsi au locuteur d'illustrer un mouvement au sein de l'espace et elle est finement synchronisée avec la production de l'énoncé qui lui donne sens : « il faut aussi arriver par en haut ». Or le mouvement qui est décrit est formulé selon le point de vue d'un sujet se trouvant au sein de l'espace interactionnel imaginaire élaboré précédemment. En effet, en s'orientant corporellement vers le haut en retournant sa main dans sa direction, Michel manifeste que le mouvement qu'il décrit est un mouvement tel qu'il serait perçu par un sujet se trouvant au sein de l'espace imaginaire. De cette manière, le locuteur ajuste son orientation corporelle à l'élaboration de l'espace interactionnel imaginaire de sorte à reconfigurer le centre de référence déictique.

Cette nécessité d'interpréter l'espace interactionnel imaginaire comme étant le cadre de référence déictique est renforcée par la suite. Alors qu'il répète le déictique relatif « en haut » (l.21), Michel pointe cette fois-ci avec son doigt l'espace (im.12). C'est là un usage foncièrement indexical du déictique puisque celui-ci ne peut s'interpréter que si l'on prend en compte le geste co-occurent mais également l'espace interactionnel au sein duquel est effectué le geste. Le fait que le locuteur puisse pointer cet « en haut » dévoile effectivement que l'espace interactionnel de référence a été reconfiguré et que c'est bien l'espace imaginaire gestualisé qui vaut à ce moment comme centre de référence indexical. D'ailleurs, la présence du verbe déictique « venir » en l.22 en est une autre indication. L'emploi de ce verbe présuppose que le locuteur effectue le repérage par rapport à son lieu d'énonciation et qu'un déplacement a lieu en direction de l'origo déictique. Or, dans ce cas, l'origo vers lequel se produit le déplacement n'est pas celui du locuteur dans la salle de réunion, mais celui élaboré activement par les gestes précédents. En ce sens, il s'agit moins d'une « transposition » du centre de repérage du locuteur – ce dernier ne se « déplace » pas ailleurs – qu'une reconfiguration interactionnelle de celui-ci. Et c'est bien l'image corporelle sensible qui permet de relier son corps à cet espace.

Cet extrait permet ainsi de mettre en évidence la séquentialité qui a lieu lors d'une reconfiguration déictique et le fonctionnement conjoint des différentes unités étudiées dans cette section. Les déictiques relatifs ne sont ainsi pas simplement rendus interprétables par la gestualité illustrative qui leur est co-occurente et qui manifeste l'orientation corporelle des locuteurs comme ressources dans l'interaction. Au contraire, en amont des références déictiques relatives intervient

une succession de référents inscrits gestuellement dans l'espace interactionnel d'abord sous forme de syntagmes définis puis par des déterminants démonstratifs. En d'autres termes, une telle séquence permet d'illustrer la gradation de la teneur déictique d'une description effectuée dans l'imaginaire qui culmine avec la mobilisation de l'image corporelle sensible des locuteurs, mise en activité par un verbe de mouvement, au sein d'une situation imaginaire. Si la section 4.1 montrait comment il était possible d'intégrer un référent absent au sein de l'espace interactionnel, la présente section illustre à quel point ces référents ne sont pas simplement intégrés dans l'espace ; ils font l'objet d'une appréhension sensible et expérientielle de la part des locuteurs et procèdent en cela à une reconfiguration du centre de repérage déictique.

### 4.3 Synthèse

À l'issue de ces analyses, il est possible de dégager une Gestalt multimodale propre aux actes référentiels effectués dans l'espace interactionnel imaginaire. Celle-ci se caractérise par différents phénomènes systématiques. En termes énonciatifs, les unités employées (*là*, *ce* et les déictiques relatifs) se caractérisent par une faible dimension indexicale et par la possibilité d'être employées dans des usages non déictiques. De la même manière, la multimodalité co-occurrence à ces unités est davantage illustrative qu'indexicale : les locuteurs effectuent des gestes qui leur permettent d'appréhender presque physiquement les référents au sein d'un espace réflexivement élaboré par les gestes. Ainsi, par la configuration multimodale des actes référentiels qu'ils énoncent, les locuteurs manifestent leur orientation vers un espace imaginaire imperceptible qu'ils élaborent localement au besoin de leur interaction de leur pratique professionnelle.

Par ailleurs, les exemples étudiés ci-dessus ont en commun, en termes interactionnels, d'illustrer des contextes descriptifs. Ceux-ci sont marqués par de nombreuses incrémentations descriptives et par des phénomènes de *try-marking* (Sacks & Schegloff 1979). Lorsqu'ils produisent leurs énoncés, les participants manifestent des efforts de formulation qui visent à favoriser l'accès aux référents pour les interlocuteurs. En retour, ces derniers manifestent régulièrement leur bonne identification du référent. Cette coordination entre les interlocuteurs leur permet ensuite de poursuivre leur interaction. En cela, les actes référentiels étudiés ne constituent pas un type d'action autonome ; ils apparaissent comme relais qui visent à établir et assurer l'intersubjectivité des participants au sein d'actions englobantes. Elles fonctionnent ainsi comme des séquences latérales descriptives<sup>59</sup>.

Ces différentes dimensions de la Gestalt rendent ainsi manifestes les actes référentiels lorsque ceux-ci sont effectués dans un espace gestualisé désancré du contexte matériel des participants. De

---

<sup>59</sup> Même si cela crée une pause dans la progressivité de l'interaction au profit de l'intersubjectivité, notre corpus ne présente aucun cas de véritables séquences latérales réparatrices de la référence.

manière intéressante, les unités déictiques réfléchissent la nature particulière de l'espace de référence. En effet, la présence d'unités dont la dimension indexicale demeure relativement faible mais surtout, l'absence d'unités foncièrement déictiques (telles que *ici*, *là-bas*, ou les démonstratifs composés)<sup>60</sup> rend intelligible le caractère « désancré » ou imaginaire de l'espace interactionnel de référence. Aussi, ils signalent la dimension particulière de l'acte de référence en même temps qu'ils participent à l'accomplir. C'est pour cette raison que la notion de transposition n'est pas satisfaisante pour les traiter. Les locuteurs ne se déplacent pas dans un espace autre, ils reconfigurent et procèdent à une *modalisation* de l'espace interactionnel par le biais de ressources qui le rendent intelligible en tant que tel.

---

<sup>60</sup> Cette absence peut s'expliquer en suivant Hanks (1992) pour qui « [t]he more symmetric the indexical origo (the more fully constituted the ground), the greater the range of deictic oppositions available for making reference (the more differentiated the possibilities for denoting figures) » (69). Dans une optique différente, voir aussi Barbéris (1998): « Au lieu de postuler comme seule instance subjective un sujet égocentré, on proposera de distinguer plusieurs strates d'émergence du sujet, étalonnées selon un parcours, depuis la position d'inscription minimale jusqu'à la position de réalisation maximale. Les déictiques s'inscrivent à l'intérieur de ce parcours » (28).

## 5. LA DEIXIS AM PHANTASMA ET « L'ESPACE MATÉRIEL »

La section précédente a permis de traiter des cas de *Deixis am Phantasma* dans des contextes que l'on peut considérer comme non médiés. Les locuteurs élaborent l'espace interactionnel gestuellement, d'une manière désancrée de l'espace matériel environnant. Néanmoins, comme indiqué en section 3, les réunions professionnelles en architecture sont des contextes qui impliquent régulièrement l'utilisation d'artefacts et de supports sémiotiques à toutes fins pratiques. Les participants formulent ainsi des actes de référence qui renvoient à des éléments inscrits et représentés dans un « espace matériel ».

En cela, les références déictiques ne sont intelligibles qu'en regard du support sur lequel elles sont produites et sont ainsi fondamentalement couplées à leur environnement d'émergence (Goodwin 2007). La présente section regroupe ainsi une collection d'occurrences d'actes déictiques dont la particularité est de référer *par le biais* des supports présents dans la situation d'énonciation. Elle vise plus précisément à étudier la manière dont les participants élaborent un espace interactionnel qui intègre les supports matériels comme ressources pertinentes pour la référence<sup>61</sup> ainsi que la manière dont ils manifestent (ou non) le caractère différé de la référence (*deferred reference*, selon Hanks 2005) induit par l'utilisation de supports. En somme, il s'agit de déterminer s'il existe une manifestation interactionnelle et multimodale particulière de ce que Fricke (2014, 2015) appelle la *deixis at signs*, *i.e.* une référence à un objet déictique (*demonstratum*) qui lui-même vaut pour le référent effectivement visé ou attendu<sup>62</sup>. Dans le cadre des réunions en architecture, les locuteurs désignent certains éléments des schémas et autres supports comme *demonstrata* qui eux-mêmes, en vertu de leur ressemblance formelle (iconique) avec les entités qu'ils représentent, renvoient aux référents énoncés par les locuteurs (certains bâtiments ou aspects des bâtiments).

Ainsi, il s'agit de considérer dans un premier temps (5.1) comment les interactants organisent les supports matériels et les rendent pertinents de sorte à constituer un espace matériel de référence. De cette manière, il sera possible de considérer dans un second temps (5.2) des cas particuliers où les locuteurs reconfigurent cet espace en « enactant » le support et en mettant ainsi en évidence son caractère « imaginaire ». Ainsi, la dimension ambiguë des références déictiques produites au sein l'espace matériel sera mise en évidence en tant que celles-ci relèvent à la fois de la *demonstratio ad oculos* et de la *Deixis am Phantasma*.

---

<sup>61</sup> L'emploi de supports matériels comme centres de référence déictique a été thématiqué de différentes manières : Klein (1982) et Auer (1988) parlent d'une « deixis analogique » tandis que Koschmann et al. (2001) parlent d'un « origo virtuel ».

<sup>62</sup> « The term “deixis at signs” is used when the deictic object (*demonstratum*) is an entity that is interpreted as standing for something else » (Fricke 2014 : 1816). Pour l'auteure, la médiation ne doit donc pas nécessairement passer par un support iconique tel qu'un plan ou une maquette. Du moment où il y a un décalage produit entre le référent et le *demonstratum*, il est question de *deixis at signs*.

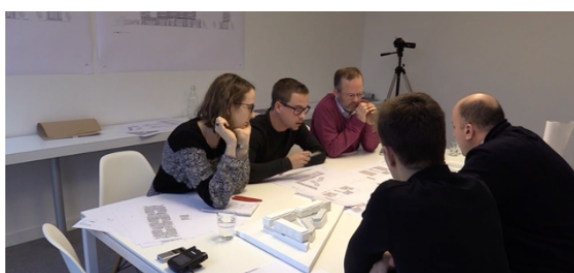






im.1

7 (1.1)  
 8 LOU \*ici# j`pense c'est plus agré\*able\# (...) °quand même°\  
 \*.....\*pointe et tapote plan--->  
 im #im.2 #im.3  
 9 (.) °avec ce type de noyau°\\*=  
 ---\*



im.2



im.3

(13) BMI-62 / 01:15:16 – 01:15:19<sup>64</sup>

1 STA [◊là là euh] [◊ce champ] là il est trop [grand/]  
 sta ◊.....◊pointe plan--->4  
 im  
 2 MIC [°((inaud.))°] [°exact°]  
 3 DAP [°mm°]  
 4 LOU oui oui ça c'est sûr\  
 sta ----◊

Dans l'extrait (12), l'image 1 rend compte du statut attentionnel des participants à la fin du tour de parole de Louis en l.5. Ceux-ci sont orientés vers la gauche du locuteur où se trouve un plan sur lequel Louis avait précédemment localisé « ces logements-là » (l.4). Or, après une longue pause (l.7) qui n'est utilisée comme point de transition par aucun des coparticipants, Louis débute un nouveau tour de parole (« ici je pense c'est plus agréable »). Celui-ci est initié par le déictique « ici » et se caractérise par une réorientation corporelle du locuteur (im.2) qui projette un nouvel espace interactionnel pertinent. Cette configuration multimodale fonctionne comme ressource pour réorienter l'attention des interlocuteurs en reconfigurant verbalement – la dimension indexicale du déictique signale aux interlocuteurs que « quelque chose » est à identifier dans le contexte d'énonciation – et gestuellement l'espace interactionnel. Plus précisément, cet espace est réorganisé d'une manière conjointe de sorte à intégrer un support situé à droite du locuteur (im.3).

<sup>64</sup> Certains extraits qui suivent ne présentent pas d'images qui rendent compte de l'activité gestuelle des participants car celle-ci est trop précise pour être perceptible lorsqu'elle est figée. La transcription multimodale rend toutefois compte du phénomène tel qu'il se déroule précisément dans le temps.

Cette première unité de construction de tour donne lieu à un point de complétude potentiel qui n'est saisi par aucun des interlocuteurs de Louis. L'absence de réaction pouvant signaler un problème de compréhension, il formule alors deux incréments de son tour de parole par l'ajout de deux unités de construction de tour (« quand même », l.8 et « avec ce type de noyau », l.9). Ces unités incrémentées étant syntaxiquement liées à la première, elles permettent à Louis de préciser son énoncé et de produire une nouvelle opportunité pour les interlocuteurs de manifester leur bonne compréhension. De manière intéressante, la seconde unité incrémentée implémente un nouvel acte référentiel finement synchronisé avec la réorientation de ses interlocuteurs. Louis pointe d'abord le plan avec son doigt (im.3), puis il énonce le syntagme nominal démonstratif « ce type de noyau ». Le passage de l'adverbe « ici » au déterminant démonstratif « ce » est significatif. Alors que le locuteur fait d'abord référence à un espace par le biais de l'adverbe, le déterminant qui introduit le syntagme nominal référentiel lui permet de dénommer et verbaliser explicitement un élément du dessin et lui assigner ainsi une « étiquette » verbale qui lui donne sens. Comme évoqué en section 3, les supports matériels ne sont pas des représentations transparentes et aproblématiques de l'espace. En effet, un geste de pointage effectué sur un support pourrait renvoyer à une pluralité de référents représentés (p. ex. une pièce, un meuble, un mur, etc.) voire au support dans sa dimension matérielle (p. ex. un trait noir, un espace hachuré, etc.). Il est donc primordial que les locuteurs verbalisent l'élément référentiel désigné gestuellement afin de rendre intelligible le décalage référentiel. Ceci est également mis en évidence par l'extrait (13). Alors qu'il amorce un mouvement du bras, Stan formule deux fois le déictique « là » avant de finalement pointer plus précisément le plan au moment où il énonce le syntagme nominal « ce champ-là » qui comporte un double déictique (« là là euh ce champ là il est trop grand », l.1). De même que dans l'extrait (12), le locuteur projette dans un premier temps une réorganisation de l'espace interactionnel de référence par le biais d'un adverbe avant de désigner et dénommer plus précisément un référent au sein de cet espace par le biais d'un syntagme démonstratif. À cet égard, les ressources déictiques se répartissent tendanciellement selon deux fonctions : les adverbes projettent une réorganisation de l'espace interactionnel selon une logique d'anticipation (Hanks 2009) tandis que les syntagmes démonstratifs désignent et isolent avec plus de précision un référent au sein de cet espace<sup>65</sup>.

La verbalisation du référent visé par l'acte déictique est ainsi fondamentale lorsque celui-ci est formulé par le biais d'un support. En effet, quoique similaires dans leur forme et dans leur fonctionnement sémiotique, ces références déictiques constituent une variante de la *demonstratio ad*

---

<sup>65</sup> C'est d'ailleurs précisément la fonction d'un démonstratif composé tel que « ce [...] -là » qui permet d'isoler un référent parmi plusieurs du même type.

*oculos* que Heller (2019) appelle des « références à des entités représentées » (*pointing to depicted entities*) :

whereas the [medium] provides a search space that is physically and perceptually present, the target exists only as a depictive representation [...]. Interactive and imaginative work this thus required to make the target “present”. (179)

De cette manière, il apparaît que les références à un support nécessitent un double travail de coordination entre les participants qui doivent non seulement s’orienter conjointement vers le support mis en évidence mais également s’accorder sur la signification qu’ils attribuent au support. Ils doivent donc s’accorder sur une manière de voir le support d’une certaine manière, de le « voir-comme » afin de rendre les référents qui s’y trouvent « présents ». Ce second aspect de la coordination est mis en évidence dans la sous-section suivante.

### 5.1.2 L’espace matériel en tant qu’espace de représentations conjointes

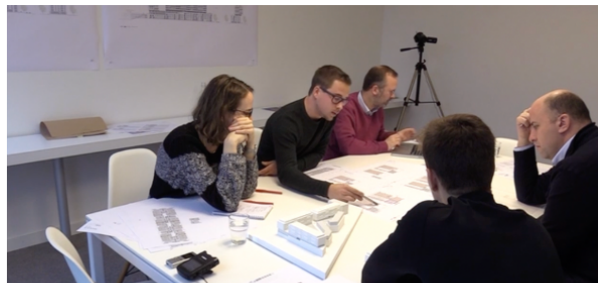
Dans les cas de références effectuées au sein de l’espace matériel, l’identification du référent ne nécessite pas simplement de « trouver » dans le contexte l’objet désigné verbalement et gestuellement, mais également d’interpréter correctement cette représentation. L’extrait suivant permet de mettre en évidence la nécessité pour les participants de s’accorder sur la manière dont les supports sont verbalisés, perçus et interprétés.

(14) BM1-52 / 01:03:15 – 01:03:48

```

1 LOU dans les DEUX cas il faut qu'on fasse (.) prenne une (.)
2 un CHOIX mais ça va dépendre du noyau\ mais de toute
3 façon on va s`retrouver dans les logements (.) avec un
4 un HALL secondaire (.) euh: pour séparer le côté euh
5 [Public] et privé\ (.) *après qu'ils soient *au SUD de&
lou *.....*pointe plan
6 MIC [°ouais:°]
7 LOU &la cage* d'escalier .h: (.) *ici# ten prolongation::*
lou -----*////////////////////*pointe plan-----*
mic t.....
im #im.1

```



im.1

```

8 t(.) ou alors *ici# avec les ascen*seurs (.) °°euh::°°=
lou //.....*pointe plan-----*/////
mic tpointe plan--->
im #im.2-3

```



im.2



im.3

9 MIC =mais en gros après t`as un logement làt et tt`as un  
mic -----t,,,,tpointe---->  
10 loge[ment là\t#]  
mic -----t  
im #im.4



im.4

11 LOU [dans tous] les cas on aura: on aura ça un  
12 [deux et d`mi] et [un trois] et d`mi\  
13 MIC [t`non°] [°mais°]  
mic ttapote plan--->15  
14 MIC =donc là là# y a un logement ici\ (.)[dans cet]te  
15 LOU [là y a-]  
im #im.5



im.5

16 MIC surface [blanche/t]  
mic ---t  
15 LOU [oui/]  
16 MIC °okay°\

Dans cet extrait, Louis résume à ses coparticipants les deux possibilités de conception qu'ils ont déjà élaborées auparavant. Il signale notamment les similarités que toutes deux partagent, notamment en termes de structures (« dans les deux cas il faut qu'on prenne un choix [...] mais de toute façon on va se retrouver dans les logements avec un hall secondaire », l.2-5). En l.5, il initie une nouvelle unité de construction de tour et formule trois actes référentiels successifs (« après qu'ils soient au sud de la cage d'escalier (.) ici en prolongation (.) ou alors ici avec les ascenseurs

[...] ». Le premier est formulé par le biais de la référence cardinale « au sud de la cage d'escalier » et les deux autres comportent le déictique « ici » couplé à un geste de pointage. La première référence déictique est formulée sur un plan situé à gauche du locuteur et la seconde sur un plan situé à sa droite. Cependant, au moment où Louis se réoriente vers sa droite (im.2), Michel se penche vers le plan situé à sa gauche et le pointe (im.3). À ce moment, l'espace interactionnel est alors fragmenté et ne fait pas l'objet d'une orientation conjointe de la part des participants.

Cette action gestuelle de Michel qui intervient en chevauchement avec le tour de parole de Louis lui permet de prendre le *floor* en l.9, tandis que son interlocuteur s'interrompt<sup>66</sup>. Le tour de parole de Michel en l.9-10 formule un nouveau résumé de la situation de conception, davantage succinct que celui de Louis (voir la formulation « en gros », l.9) et apparaît ainsi comme une forme de reformulation – voire de réparation. Au sein de son tour, il formule deux références déictiques dont la forme est similaire : elles sont toutes deux régies par le présentatif existentiel « t'as » et clôturées par le déictique « là ». Par ailleurs, les deux références verbalisent l'objet de la référence déictique à savoir les « logements » : « mais en gros après t'as un logement là et t'as un logement là » (l.9-10). En somme, le tour de parole de Michel vise à confirmer sa lecture du plan en désignant certains espaces et en leur attribuant une étiquette verbale. L'importance de la verbalisation des référents est donc déjà manifeste.

Mais la suite de l'extrait renforce cette importance. En l.11, Louis accepte et confirme la reformulation de Michel (« dans tous les cas on aura ça ») où l'anaphorique « ça » reprend l'entier du tour de parole de son interlocuteur. Louis poursuit ensuite son tour en produisant une nouvelle reformulation des référents qui met en avant le nombre de pièces des logements en question (« on aura ça un deux et demi et un trois et demi », l.12). Or durant cette nouvelle reformulation, Michel intervient en chevauchement à deux reprises (« non », « mais », l.13) et signale ainsi le caractère non préférentiel de la confirmation de Louis. En formulant une nouvelle référence déictique (« donc là y a un logement ici », l.14-15) Michel manifeste à son interlocuteur que ce n'est pas tant la composition de ces logements qui l'intéresse que leur position dans le plan. Son acte référentiel emploie de nombreuses ressources indexicales. D'abord, il tapote à répétition le plan à l'endroit en question, et ce jusqu'à la fin de son tour. Ensuite, il énonce par deux fois le déictique « là » pour souligner l'endroit mis en évidence par son geste. Après avoir verbalisé le référent par le biais d'une construction présentative (« y a »), il formule un nouveau déictique « ici »

---

<sup>66</sup> Les enjeux institutionnels sont ici intéressants. Louis est un jeune architecte peu expérimenté alors que Michel est un architecte associé membre de la direction du bureau. Ceci pourrait donc justifier l'interruption de Louis afin de laisser le *floor* à son supérieur. Néanmoins, une autre raison peut également être invoquée. Lorsqu'il formule ses actes référentiels Louis ne les « prépare » pas et ne projette pas en amont de la référence l'espace interactionnel pertinent, comme c'était le cas dans les extraits (12) et (13). Au contraire, il réorganise l'espace interactionnel et désigne celui-ci de manière simultanée. L'absence de projection de l'espace interactionnel laisse ainsi l'occasion – ou contraint – Michel à intervenir en chevauchement.

qui, encore une fois, invite son interlocuteur à orienter son attention sur l'espace qu'il désigne. Après une légère pause qui est saisie par Louis comme point de transition pertinent, Michel formule une nouvelle unité de construction de tour en chevauchement avec le début de réaction de Louis : « dans cette surface blanche » (l.15-16). Il s'agit d'une nouvelle référence déictique qui est cette fois formulée par le biais d'un démonstratif. Mais ce n'est pas là la différence la plus importante. En verbalisant le référent en tant que « surface blanche », Michel rend visible la dimension pluri-sémiotique du support et des actes référentiels produits sur celui-ci. En effet, en désignant gestuellement un seul endroit du plan mais en lui attribuant deux verbalisations différentes, Michel met en évidence la dimension différée de la référence. De cette manière, il fait coïncider le *demonstratum* de son acte de référence (la « surface blanche » illustrée sur le support) et le référent (le logement qui est illustré *par* la surface blanche). Autrement dit, Michel rend ainsi visible la dimension *at signs* de l'acte de référence : l'objet déictique pointé verbalement et gestuellement fonctionne comme un signe pour un autre référent, il *vaut pour* ce dernier. Cet extrait permet par conséquent de montrer l'importance pour les locuteurs de verbaliser, lorsqu'ils formulent une référence déictique, le référent pointé, de sorte qu'ils puissent accorder leur manière de voir et d'interpréter le support et les représentations qui s'y trouvent. Il s'agit en somme d'attribuer le bon référent au bon *demonstratum*.

L'intégration des supports matériels à l'espace interactionnel s'effectue donc selon une séquentialité particulière qui consiste à d'abord mettre en évidence un support avant d'y formuler un acte référentiel qui permet de rendre « présent » un référent. Dans ces cas, l'acte référentiel constitue une action en soi et fait partie intégrante de la pratique des architectes : ils conçoivent littéralement l'espace en le désignant et en le dénommant. Par ailleurs, ces références déictiques ne prennent sens que si l'on prend en considération le support en tant que véritable espace de référence et pas uniquement en tant qu'artefact matériel. L'espace interactionnel, lorsqu'il intègre des supports, projette un espace de représentations et c'est bien sur cette dimension de l'espace que les locuteurs s'accordent.

## **5.2 L'espace matériel comme espace d'imagination conjointe**

Quoiqu'il s'agisse de pointage à des entités qui n'existent qu'en tant que représentations, les locuteurs ne s'orientent pas systématiquement vers des configurations multimodales différentes pour désigner ces référents « différés » (voir l'extrait précédent qui implique un même geste de pointage et les mêmes ressources déictiques). Mais il est toutefois des cas où les locuteurs manifestent la dimension « imaginaire » des référents qu'ils traitent. Dans ces cas, le support devient une scène pour l'imagination conjointe (*stage for joint imagination*) :

The [medium] is not used anymore as a search space for visually available phenomena, but as a stage for imagined events. Put another way, the participants do not (primarily) point to visible objects *in* the [medium], but to fantasy products by *means* of the [medium]. (Heller 2019 : 181)

Dans cette optique, les supports matériels demeurent intégrés à l'espace interactionnel dans la mesure où les actes référentiels prennent sens *par leur biais*, mais cet espace se voit en quelque sorte « augmenté » d'une dimension imaginaire. De manière intéressante, ceci se reflète dans la configuration interactionnelle et multimodale des références déictiques qui intègrent alors des composantes de la Gestalt multimodale étudiée en section 4 et notamment la dimension illustrative de la gestualité. Cet ajustement des ressources à l'espace est particulièrement manifeste dans deux contextes séquentiels relativement similaires : le premier lorsque les participants intègrent (ou ajoutent) des référents imaginaires directement au sein des supports et le second lorsqu'ils se projettent, fictivement, eux-mêmes au sein des supports.

### 5.2.1 L'élaboration d'un référent imaginaire au sein de l'espace matériel

Lorsque les participants intègrent un référent imaginaire directement dans le support, ils mobilisent une gestualité tant indexicale qu'illustrative (voir Goodwin 2003 à ce propos)<sup>67</sup>. Par cette dimension illustrative, les participants appréhendent ainsi physiquement (ou « sensoriellement ») l'espace matériel et reconfigurent directement les représentations qui le composent.

Une première méthode employée par les locuteurs pour élaborer un référent imaginaire sur un plan consiste à non plus simplement pointer le référent (comme c'était le cas en section 5.1), mais à « tracer » (*tracing*, selon Goodwin 2003) la forme particulière de celui-ci en positionnant leurs mains d'une façon particulière, à hauteur de plan. Murphy (2005 : 118) parle alors d'une « ability to creatively, and actively make talk, gestures and objects stand in for things that are not immediately perceived, and in the processes treat them as if they were »<sup>68</sup>. C'est le cas de l'extrait suivant dans lequel Michel cherche à manifester un espace de végétation qui ne figure pas sur la maquette, celle-ci ne représentant que les bâtiments à construire et non les espaces alentour.

(15) BM1-14 / 00:17:11 – 00:17:16

**1 MIC \*eh::: t'ou° vois quand tu vas mettre quand même ici:#**  
**\*dispose maquette--->**  
*im* **#im.1**

---

<sup>67</sup> « Instead of using this distinction to separate gestures into distinct classes, it seems more fruitful to focus analysis on an indexical component or an iconic component of a gesture, either or both of which may contribute to the organization of a particular gesture » (Goodwin 2003: 230).

<sup>68</sup> Streeck (2008) utilise le terme de « modelling » pour décrire ce type de gestes illustratifs.



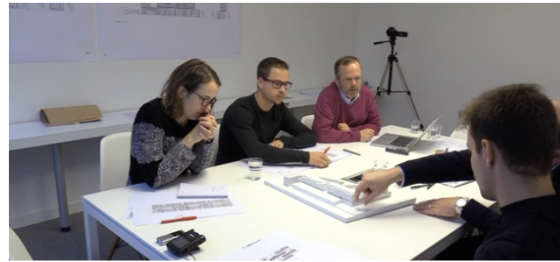


im.1

2 (...) tout l` cordon\* vert# ici#  
 --\*geste ill.-->\*  
 im #im.2#im.3



im.2



im.3

3 (...)  
 4 DAP °mh°\*=  
 mic --\*  
 5 MIC =c'est quand même Enorme la qual\*ité: [la \*quali]té&  
 \*.....\*geste pince->12  
 6 STA [°ouais:°]  
 7 MIC &qu`y a [ici parce] [que c`te# faç]ade elle est quand&  
 im #im.4-5  
 8 STA [°ouais°]  
 9 LOU [°mm-mm°]



im.4



im.5

10 MIC &même euh: .h .tsk elle est sérieuse [hein/]  
 11 STA [mh:mh:]

Au moment où débute l'extrait, la maquette, disposée sur la table au milieu des participants, constitue le topic interactionnel principal. En effet, les participants évaluent les bienfaits de celle-ci et notamment les apports qu'elle permet lorsqu'il s'agit de « visualiser » l'espace qu'elle représente. C'est donc bien dans sa dimension représentationnelle et non matérielle que le support est appréhendé.

En l.1, Michel s'auto-sélectionne avec le marqueur « eh » et déplace simultanément la maquette de sorte à la disposer d'une manière pertinente pour l'action à venir<sup>69</sup> (im.1). Plus précisément, le déplacement de la maquette et l'utilisation du déictique « ici » (l.1) à la fin de l'unité de construction de tour projettent ce support comme espace interactionnel de référence. Cette configuration multimodale permet ainsi au locuteur de réorienter l'attention de ses coparticipants (voir Stan entre im.1 et im.2). L'action de Michel en l.1 correspond donc aux cas étudiés en section 5.1 où le déictique est formulé simultanément à un geste préparatoire et projette un autre acte de référence à venir. En outre, le renvoi explicite à l'action de voir (« tu vois », l.1) formulé par MIC en début de tour apparaît comme une autre ressource permettant de projeter l'introduction d'un référent pertinent pour l'activité à venir (Mondada 2003). Dans ce cas précis, le verbe « voir » renvoie à la « vision professionnelle » des architectes pour qui « voir » implique de considérer autant les éléments visibles, disponibles sur les supports, que les éléments non représentés qui doivent être imaginés.

Néanmoins, le contexte séquentiel de ce tour de parole et sa configuration multimodale sont sensiblement différents de ceux des actes référentiels étudiés dans la section précédente. Au niveau verbal, le tour se caractérise par une certaine modalisation linguistique : la subordonnée circonstancielle introduite par « quand » et la formulation du syntagme verbal par le biais du futur proche invitent conjointement à considérer le procès non pas comme effectif mais comme à venir. L'acte référentiel fait ainsi l'objet d'une modalisation du degré de prise en charge énonciative qui manifeste la dimension « en devenir » des référents. Par ailleurs, le prédicat verbal (« tu vas mettre ») n'est pas un présentatif ou un verbe statif. Au contraire, le verbe « mettre » renvoie ici à la pratique architecturale qui consiste à élaborer des espaces en y inscrivant des éléments et signale ainsi une appréhension dynamique de l'espace non seulement dans sa dimension matérielle mais également dans sa dimension représentationnelle. Or ceci se manifeste également au niveau gestuel. En effet, bien que verbalement le déictique « ici » (l.2) renvoie à un espace de la maquette à identifier, le geste de Michel ne consiste pas simplement à pointer un référent mais bien à le visibiliser – à l'enactier – en lui donnant corps grâce à la forme de sa main. Son geste en forme de pince permet de manifester un volume et le mouvement effectué en maintenant cette position de la main permet de représenter l'étendue du référent (im. 2-3) tout en le verbalisant (« l'ordon vert », l.2) et en le localisant (« ici », l.2). Ce geste est donc tant indexical qu'illustratif. Dans sa dimension indexicale, il renvoie à un endroit précis du plan qui vaut autant pour le support que pour l'espace représenté. Dans sa dimension illustrative, il représente ce qui se trouve à cet endroit. Le format multimodal de ce tour

---

<sup>69</sup> Ainsi, bien que la maquette soit le domaine focal de l'interaction depuis un certain temps, il apparaît que l'espace interactionnel est constamment reconfiguré et rétabli de manière à garantir l'intersubjectivité et à s'ajuster le plus précisément possible à l'action qui lui donne forme.

de parole permet ainsi de rendre visible d'une manière particulière un référent absent et de l'incorporer physiquement au support.

Après une ratification minimale de la part de Daphné (l.4), Michel formule la seconde partie de la subordonnée circonstancielle « c'est quand même énorme la qualité qu'y a ici » (l.5-7) à laquelle il ajoute un argument explicatif introduit par « parce que » (« parce que cette façade elle est quand même sérieuse hein »). Cette seconde partie de tour se distingue de la première en ce qu'elle est composée de nombreuses formulations existentielles (« c'est », l.5 ; « y a », l.7 ; « elle est », l.7) qui signalent la dimension effective des référents traités. Dans le même ordre d'idée, le geste de Michel co-occurent à ces énoncés est davantage indexical puisqu'il saisit d'une manière statique, en disposant sa main en forme de pince, la façade qu'il énonce verbalement. À cet égard, le locuteur semble effectivement manifester et rendre intelligible différemment les référents qu'il énonce selon leur présence effective ou non sur le support.

La multimodalité co-occurente à certains actes référentiels effectués sur le support tend ainsi à les rapprocher des phénomènes étudiés en section 4 où les locuteurs élaborent gestuellement des référents au sein d'un « espace imaginaire » afin de les rendre accessibles à leurs interlocuteurs. La différence fondamentale réside dans l'indexicalité des références. Dans les cas présents, les référents sont ancrés dans les supports et ne prennent sens que si l'on considère la complexité sémiotique de laquelle ils émergent, tandis que dans les cas précédents, les référents émergent dans un espace désancré, constitué uniquement par les gestes des locuteurs. Plus qu'une question de contexte matériel environnant, ces deux manifestations distinctes d'une dimension *am Phantasma* de la référence déictique et leur différence en termes d'indexicalité est manifestée par les déictiques mobilisés. Dans le cas présent, où un référent est ancré sur un support, le déictique proximal *ici* apparaît et signale ainsi la dépendance au contexte d'énonciation. En cela, le déictique signale la dimension particulière de l'espace interactionnel et l'affordance de celui-ci : du fait qu'il représente visiblement des éléments, les locuteurs disposent d'une plus grande possibilité d'interaction avec ce dernier.

Dans d'autres cas, l'intégration d'un référent au sein du support matériel est rendue possible par une activité d'inscription (selon Goodwin 2003 : 231-233), c'est-à-dire que le locuteur inscrit graphiquement, en le dessinant, le référent absent du support. L'extrait suivant illustre un cas où le locuteur s'engage dans une activité d'inscription conjointement à la formulation d'actes référentiels déictiques<sup>70</sup>. L'extrait débute alors que les participants discutent depuis un certain temps des difficultés impliquées par la construction d'une façade. La difficulté provient du fait que selon la

---

<sup>70</sup> Nous nous focalisons donc ici sur les enjeux proprement énonciatifs de l'inscription. Pour les enjeux interactionnels et institutionnels, voir Bruxelles et al. (2009) et Mondada (2012b ; 2012c).

matière choisie, les dimensions des éléments qui constituent la façade changent et modifient ainsi la disposition des joints qui les relient.

(16) BM3-20 / 00:44:09 – 00:44:49

```

1  CHR   moi j`vais pas être difficile sur ç[a:\ i`]faut une&
2  SAL                                     [mhm]
3  CHR   &logique °par contre\°
4  (...)
    ((31 lignes omises))
36     Σ(..)#
chr    Σdéplace feuille--->
im     #im.1
37  CHR   parce que là# par exempleΣ la logiqueΣ tu dirais euh
                                     ---Σ,/////////
im     #im.2
38     que:: Σque ce joint Σlà#Σ il est Σlà#\
            Σ.....ΣpointeΣ,,,,Σdessine--->>
im     #im.3 #im.4
39     (...)

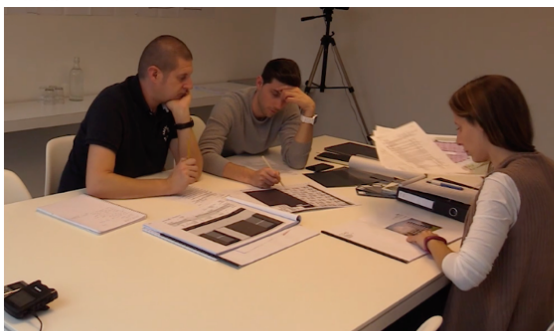
```



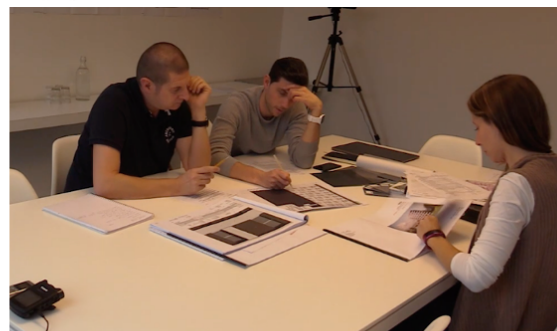
im.1



im.2



im.3



im.4

Des lignes 1 à 4, Christian indique aux autres participants la solution à favoriser, à savoir maintenir une certaine logique dans l'agencement (« je veux pas être difficile sur ça mais il faut une logique »).

Après une relativement longue séquence de ce qu'il considère comme logique (lignes omises), Christian initie en ligne 36 une exemplification. Cette action est d'abord manifestée gestuellement dans la mesure où le locuteur déplace les feuilles situées au milieu de la table (im.1 et im.2). Elle est ensuite verbalisée en l.37 (« parce que là par exemple »). Ce début de tour de parole signale non seulement l'activité dans laquelle Christian s'engage (voir le connecteur explicatif « parce que » et la locution « par exemple ») mais également la réorganisation de l'espace interactionnel qui a alors lieu. En énonçant le déictique « là » (l.37) en même temps qu'il déplace les feuilles, Christian

réorganise le focus interactionnel et projette ainsi ce support comme espace de référence pertinent pour la suite à venir (tel qu'étudié en section 5.1).

Toutefois, avant de formuler d'autres références, Christian modalise son propos en introduisant un marqueur de discours rapporté (« tu dirais ») conjugué au conditionnel. De cette manière, la suite projetée est modalisée sur le mode de la possibilité et n'est pas prise en charge directement par le locuteur. Or, malgré cette modalisation, la référence déictique qui suit n'est pas purement imaginaire. En effet, le locuteur s'appuie sur les représentations présentes sur le plan pour formuler sa référence hypothétique et ceci est manifesté par les deux références déictiques qui suivent (« là par exemple tu dirais que ce joint là il est là »). La première référence est formulée par le biais d'un syntagme nominal démonstratif composé de deux déictiques (« ce joint là », l. 38). Par ailleurs, le déictique « là » postposé au syntagme est formulé de manière co-occurrence à un geste de pointage finement synchronisé. La coordination de ce geste de pointage, du substantif « joint » et du double déictique permet ainsi de circonscrire au maximum de quel référent il est question et de le rendre ainsi « présent ». Comme déjà mentionné, cette configuration multimodale de la référence permet au locuteur de caractériser le support matériel en tant que celui-ci comporte des référents représentés. À l'inverse, la seconde référence déictique est formulée par le biais de l'adverbe spatial « là » et n'indique plus un référent précis mais un espace davantage indéterminé. En outre, le locuteur dessine simultanément à cette référence déictique et produit ainsi une activité d'inscription. De cette manière, il inscrit un référent représenté sur le support au sein d'un nouvel espace, mis en évidence par le déictique « là ». En d'autres termes, il déplace un référent présent et l'illustre ailleurs, ce qui implique une reconfiguration de l'espace matériel<sup>71</sup> qui n'est pas simplement graphique, mais qui affecte également la manière de voir et d'appréhender le support dans sa dimension représentationnelle.

Ainsi, le locuteur interagit directement avec le référent en le déplaçant. Cette interaction est rendue possible par l'activité indexicale et illustrative d'inscription qui permet au locuteur à la fois de situer ce nouveau référent et de le re-présenter. Cette conjonction de ressources illustrative et indexicale, ainsi que la séquentialité particulière qui donne lieu à l'inscription permettent au locuteur d'intégrer au sein de l'espace matériel des nouveaux référents (ou de les déplacer). Ce faisant, il rend manifeste sur le moment la nature particulière de ces référents en tant qu'entités (quasi) représentées et à cet égard « imaginaires ».

---

<sup>71</sup> Plus que les actions de « traçage », les cas d'inscription reconfigurent considérablement l'espace matériel en laissant une marque dans celui-ci : « When the act of tracing leaves a mark in the domain of scrutiny, it creates an *inscription* » (Goodwin 2003 : 231).

### 5.2.2 La projection imaginaire des locuteurs au sein de l'espace matériel

L'intégration *in situ* de référents au sein de l'espace matériel permet ainsi d'illustrer comment les locuteurs parviennent à interagir directement avec les représentations présentes sur le support. En d'autres termes, par l'emploi d'une gestualité illustrative, ils s'ajustent à l'espace matériel en tant qu'espace de représentation. Or il est des cas où la dimension imaginaire des supports est d'autant plus mise en évidence : il s'agit des cas où les locuteurs n'intègrent pas des référents au sein du support, mais eux-mêmes. Ce sont donc des cas où les locuteurs se projettent à l'intérieur de l'espace matériel en tant qu'espace de référence.

Cette activité de projection est fréquente dans la co-conception architecturale en ce qu'elle permet d'illustrer les usages possibles des lieux par les futurs utilisateurs une fois la construction terminée<sup>72</sup>. Un premier exemple permet d'illustrer la manière dont ces projections déictiques sont accomplies. Celui-ci illustre la suite immédiate de l'extrait (12), c'est-à-dire juste après que Louis a énoncé sa préférence pour l'une des deux variantes de conception.

(17) BM1-53.2 / 01:05:23 – 01:05:32

- 1 MIC =**\$ouais pis là# \$tu pourrais même te dire \$okay est-ce**  
\$.....\$pointe plan-----\$tapote plan->  
2 que j` suis LÀ:\$ et puis là j'ai on a un hall un peu  
-----\$dessine--->14  
3 plus euh=  
4 DAP =°mhmh°=  
5 MIC =°tu vois un peu plus:\$ j` sais pas° enfin disons  
---\$  
6 (1.1)

La ratification de Michel en l.1 « ouais » manifeste son affiliation vis-à-vis de la préférence formulée précédemment par Louis pour l'une des variantes. Cependant, Michel précise dans la suite de son tour de parole la raison pour laquelle cette variante est préférable en projetant d'autres possibilités d'aménagement qu'offre l'espace tel qu'il est conçu dans cette variante<sup>73</sup>. Il formule alors un premier déictique (« là ») de manière co-occurrence à un geste en cours de développement et projette ainsi une nouvelle référence déictique sur le support qu'il appréhende. De manière intéressante, Michel formule une modalisation à l'aide d'un marqueur de discours rapporté au conditionnel (« tu pourrais même te dire »). L'acte référentiel projeté est ainsi modalisé dans sa dimension hypothétique, ce qui est également renforcé par la forme interrogative de la construction syntaxique enchâssée dans le discours rapporté : « est-ce que je suis là ».

<sup>72</sup> « [T]he architects do in fact use the plan to invent scenarios in which people might use what the architects design in order to work through some of the design details and determine their feasibility as if they existed in the real world » (Murphy 2005 : 134).

<sup>73</sup> L'action de Michel est donc complexe : d'une part, il marque sa préférence pour l'une des variantes (c'est-à-dire pour la disposition géométrique des bâtiments) mais, d'autre part, il nuance son affiliation en proposant des possibilités de modification sur la variante (voir l'adverbe « même », l.1). En bref, les locuteurs s'accordent sur la disposition d'ensemble de l'espace mais ils divergent quant à l'aménagement plus précis de celui-ci.

Cette première unité syntaxique induit une transposition par l'emploi du pronom de la première personne « je », du verbe statif « être » et du déictique « là » formulé de manière co-occurrence à un tapotement du plan. De cette manière, Michel se projette au sein de l'espace matériel en désignant verbalement et gestuellement un endroit précis. Étant ainsi projeté, il formule ensuite une nouvelle référence déictique (« puis là on a un hall »). À nouveau, l'emploi du pronom personnel et du verbe « avoir » permettent d'illustrer le locuteur en tant qu'il appréhende l'espace de représentation manifesté par le support. Plus précisément, en produisant une autoréparation qui substitue le pronom « on » au pronom « je », le locuteur manifeste la dimension interactionnelle de la projection et permet aux interlocuteurs de participer de manière simultanée et intersubjective à l'expérience verbalisée par le locuteur. En outre, cette expérience est également représentée graphiquement par le locuteur qui s'engage dans une activité d'inscription au moment où il formule la seconde référence déictique. En d'autres termes, Michel rend publique, par le biais de la transposition déictique et de l'activité illustrative co-occurrence, son appréhension de l'espace matériel en tant que celui-ci fonctionne comme espace de représentation. La projection du locuteur au sein du plan lui permet donc d'instituer l'espace matériel comme espace interactionnel de référence. Réflexivement, la configuration interactionnelle et multimodale au sein de laquelle émerge la référence déictique rend intelligible l'expérience « imaginaire » du locuteur en tant qu'il appréhende l'espace. Ce cas de figure réapparaît dans la suite de l'extrait et présente une configuration similaire à celui-ci, mettant ainsi en évidence la systématicité induite par les cas de transposition déictique au sein de l'espace matériel.

Dans l'exemple suivant, Stan formule une autre exemplification de l'utilisation des lieux par un futur usager. L'extrait commence alors que les participants évaluent les différentes variantes qu'ils ont conçues et les avantages et inconvénients de chacune.

(18) BM1-57 / 01:09:55 – 01:10:19

1 **STA** **c'est c'est clair que:: euh c`qui est: c` qui est**  
 2 **malheureux: dans \*CET- ces variantes# \*là:/ (...) c'est**  
*sta* **\*.....\*pointe-->\***  
*im* **#im.1**



im.1

3 **toujours: (...) °qu-°\* si j'habite# là::\* (...) °ben::°**  
*sta* **---\*tapote index-----\*geste ill.--->5**  
*im* **#im.2**





De manière intéressante, la deuxième partie syntaxique de la construction pseudo-clivée est complexifiée par la formulation d'une subordonnée hypothétique en « si » (l.3 et ss). En plus de projeter une suite à venir, cette subordonnée a ceci de particulier qu'elle permet, par sa dimension hypothétique, de modaliser le propos du locuteur en lui conférant une certaine virtualité et ainsi de projeter des actes de références « imaginaires ».

En outre, et de même que dans l'extrait précédent, la première référence au sein de l'espace matériel formulée par le locuteur renvoie à un espace représenté par le support. En énonçant « si j'habite là » (l.3), le locuteur tapote simultanément le plan en positionnant son doigt dans une position verticale, perpendiculaire au plan (im.2). Il s'agit alors d'une référence déictique multimodale qui permet de désigner un espace du support de manière relativement précise et de l'instituer en tant que référent. Une première « transposition » est par ailleurs produite verbalement par l'emploi de la première personne du singulier « je » et par le sémantisme du verbe « habiter ». Prises ensemble, ces deux unités permettent d'indiquer que le locuteur traite le support en tant que véritable espace de représentations au sein duquel il est possible « d'habiter ». En ce sens, l'espace n'est pas interprété simplement comme support matériel mais bien comme espace interactionnel de référence au sein duquel les locuteurs peuvent se projeter.

D'ailleurs, la transposition déictique devient plus évidente dans la deuxième partie de la subordonnée. Dès la ligne 4, Stan effectue une description en mouvement – et incarnée puisque l'usage du pronom « je » est maintenu – manifestée par les deux verbes successifs coordonnés : « je viens là » et « je m'enfile là » (l.4). Le verbe déictique « venir » signale ici distinctement la transposition déictique dans la mesure où il présuppose que l'origo déictique se trouve à l'intérieur du plan et que le mouvement indiqué par le verbe se fasse en sa direction. À cet égard, il y a bien une projection déictique au sein du plan qui devient alors le centre de repérage. L'espace matériel est donc manifesté en tant que véritable espace interactionnel de référence. Par la suite, le verbe de mouvement « s'enfiler » poursuit la description tandis que la dernière proposition de la subordonnée, formulée sous forme de présentatif<sup>74</sup> (« j'ai un tout petit hall là ») indique le point final d'un tel parcours. L'action formulée par Stan au travers de ce tour multi-unité vise à mettre en évidence le désavantage que présente une disposition des lieux telle que représentée par les plans. La transposition déictique permet donc au locuteur d'illustrer précisément l'inconvénient qu'il soulève à l'aide d'une mise en scène d'une expérience à la première personne. À cet égard, les déictiques « là » (l.4-5) qui clôturent chacune des propositions syntaxiques de la description sont à interpréter relativement à l'espace matériel reconfiguré en tant que centre de repérage.

---

<sup>74</sup> À notre sens, la construction « j'ai un tout petit hall » correspond à une manière de dire « il y a un tout petit hall ». La différence étant, à nouveau, l'effet de transposition déictique créée par la première personne et l'incarnation de l'expérience décrite.

Ceci est d'ailleurs rendu plus évident par la gestualité initiée dès la deuxième partie de la subordonnée. En effet, si le geste de pointage co-occurent à la première partie était effectué de manière zénithale, par le haut, le geste amorcé par la suite est effectué de manière horizontale et s'inscrit donc ainsi littéralement dans le plan ou à hauteur de plan. De même, le premier geste était produit de manière répétée par un tapotement qui désignait alors un seul et même endroit. Dans le second cas, le geste est davantage diffus et se déplace sur le plan au fil de la description énoncée par le locuteur. De cette manière, le plan n'est plus appréhendé uniquement en tant qu'objet de représentations mais en tant qu'objet sensoriel, qui peut être touché et appréhendé physiquement par les locuteurs. En tant que moyen d'accéder à l'environnement et à la matérialité alentour, le toucher permet au locuteur de rendre visible et intelligible la manière dont il interagit avec l'espace matériel. Cela donne lieu à une « perception tactile » (Cekaite & Mondada 2021 : 10, je traduis) au travers de laquelle l'espace matériel se voit appréhendé d'une manière incarnée :

[W]hereas vision delivers a global perception of a field at a glance, favoring the sense of space and geometry, touch is temporally and kinesically organized, implying an active embodied exploration of the touched matter. (Mondada 2021 : 288)

Cette perception tactile est par ailleurs organisée intersubjectivement et socialement comme en témoigne la conduite corporelle de Louis qui penche légèrement sa tête (im.3-4) au moment où Stan modifie son geste. Autrement dit, la transformation de l'action accomplie par le locuteur – *i.e.*, pointer un référent *vs* appréhender sensoriellement un espace – est rendue manifeste et reconnaissable par l'interlocuteur lui-même qui ajuste sa position en fonction de l'action produite. Aussi, le geste accompli par le locuteur permet de rendre visible et intelligible pour ses coparticipants l'appréhension qu'il fait de l'espace imaginaire : « The visible character of the practice, orchestrated by the participant [himself], is a way to secure its intersubjectivity and its shared meaning » (Mondada 2021 : 290). Cette gestualité illustrative ainsi que la description formulée au niveau verbal mettent en évidence une manière particulière de « voir » le support : non plus simplement en tant que support matériel, ni en tant qu'espace de représentations qui peuvent être désignées et pointées, mais bien en tant qu'espace imaginaire pouvant être appréhendé d'une manière incarnée et sensorielle. L'emploi du toucher permet donc ici de donner accès à des éléments de l'espace matériel qui ne sont pas visibles directement, mais qui doivent faire l'objet d'une appréhension sensible pour être rendus manifestes.

Ainsi, ces cas particuliers de référence déictiques font bien appel à une composante « imaginaire » proche de la *Deixis am Phantasma*. En intégrant une dimension illustrative et en modalisant sur le mode hypothétique les énoncés au sein desquels apparaissent les références déictiques, les locuteurs manifestent leur appréhension de l'espace matériel en tant qu'espace de

perception et d'appréhension tactile quoiqu'imaginaire. Toutefois, l'espace imaginaire appréhendé conservent un ancrage indexical marqué dans la situation d'énonciation des locuteurs et une certaine accessibilité référentielle grâce aux supports qui lui garantissent une stabilité matérielle. En bref, les références déictiques étudiées dans la présente section témoignent d'une certaine ambivalence. Elles sont à la fois accessibles directement grâce à la représentation du support mais elles nécessitent un calcul interprétatif – manifesté comme tel par les participants – qui permet de les traiter dans leur dimension représentationnelle et imaginaire.

### 5.3 Synthèse

Cette section a permis de mettre en évidence comment les locuteurs désignent des référents au sein de l'espace matériel, c'est-à-dire comment des référents représentés sur des supports matériels sont pointés et rendus présents dans l'interaction. À cet égard, la nécessité de considérer le support matériel dans l'interprétation des références a permis de mettre en évidence la dimension pluri-sémiotique de celles-ci.

En termes énonciatifs, et à la différence de la section 4, les unités déictiques employées pour faire référence à des éléments de l'espace matériel sont intégrées à des configurations multimodales qui maximisent leur dimension indexicale. En effet, outre la présence du déictique « ici » et des démonstratifs composés, les unités s'organisent selon une séquentialité particulière qui permet aux locuteurs de maximiser la précision de leurs références. En indiquant d'abord un support particulier en tant qu'espace interactionnel par le biais d'adverbes de lieu, puis en désignant verbalement et gestuellement avec précision un référent présent sur ce support par le biais de syntagmes nominaux démonstratifs, les participants parviennent ainsi à coordonner leur attention et leur interprétation d'un environnement pluri-sémiotique complexe.

Par ailleurs, en termes interactionnels, les actes référentiels étudiés dans cette section constituent de véritables actions autonomes. À l'inverse de la section 4, les références ne fonctionnent pas en tant que relai pour accomplir une autre action. Dans le cas présent, les actes référentiels servent directement à concevoir l'espace, c'est-à-dire à s'accorder sur la forme et la structure de ce dernier. De même, l'emploi fréquent de présentatifs ou de verbe d'existence dans ces contextes permettent de rendre « présents » les éléments de l'espace matériel et ainsi d'amener ce dernier à exister par le biais de la parole. En ce sens, grâce aux différentes ressources mobilisées, les participants parviennent à faire exister des référents sur le support.

Toutefois, la dimension accessible des actes de référence formulés au sein de l'espace matériel se voit problématisée lorsque les participants intègrent des référents imaginaires au sein de l'espace ou lorsqu'ils effectuent un déplacement imaginaire au sein des représentations illustrées par les supports. Dans ces cas, une « couche imaginaire » est intégrée à l'espace matériel et produit ainsi

un « espace stratifié » (*layered space*, Stukenbrock 2012, 2014). Cette dimension imaginaire est alors mise en évidence par la gestualité des locuteurs qui comporte une dimension illustrative. De cette manière, le format multimodal des références déictiques se rapproche de la Gestalt multimodale illustrée en section 4. En ce sens, les différentes manières dont les locuteurs appréhendent « tactilement » les supports matériels – en tant qu’objets de référence ou en tant qu’espaces d’imagination conjointe – donnent lieu à différentes configurations multimodales. C’est-à-dire que les participants disposent de différentes ressources multisensorielles (p. ex. pointer un référent ou toucher un objet ; voir Mondada 2019) pour interagir avec l’espace matériel et pour rendre visibles ces différents modes d’interaction. Par ailleurs, les locuteurs rendent d’autant plus manifestes ces différentes affordances qu’offrent les supports matériels en modalisant leurs énoncés de sorte à les formuler sur le mode hypothétique. Cette distinction est d’ailleurs rendue distinctement visible du fait que les références à des éléments imaginaires sont régulièrement produites à la suite des références à des entités représentées. En somme, les différentes manières d’interagir avec l’espace matériel et de le configurer donnent lieu à différents formats multimodaux qui rendent intelligibles les supports d’une manière intersubjective et située, c’est-à-dire ajustée aux besoins des participants et de leur interaction<sup>75</sup>.

L’étude des références déictiques formulées au sein de l’espace matériel permet ainsi de souligner l’importance non seulement de la multimodalité co-occurrence aux références déictiques mais également de la prise en compte des gestes illustratifs dans l’étude de celle-ci. Comme le relève Fricke (2015), la multimodalité fonctionne comme un véritable « modificateur »<sup>76</sup> linguistique qui, dans le cas présent, permet de mettre en évidence le phénomène de *modalisation* induit par la *Deixis am Phantasma*, en tant que celle-ci intègre un continuum des usages déictiques les plus indexicaux, aux usages les plus imaginaires.

---

<sup>75</sup> Voir dans une même idée Hindmarsh & Heath (2000) : « even the seemingly trivial twiddling of a pen in the hand can turn to have import for the ways in which an object is presented to another » (1868).

<sup>76</sup> Fricke parle d’une *attribute-like modification* (722). Voir aussi la réflexion suivante : « iconic gestures produced with a deictic utterance can be an indispensable part of multimodal deixis » (724).

## 6. LA DEIXIS AM PHANTASMA ET LA RECONFIGURATION CONSTANTE DE L'ESPACE INTERACTIONNEL DE RÉFÉRENCE

Les deux sections précédentes ont permis d'étudier l'émergence d'une Gestalt multimodale propre à la *Deixis am Phantasma* et la manière dont celle-ci s'actualisait différemment – ou était *modalisée* différemment – en fonction des affordances qu'offre l'espace interactionnel de référence.

Toutefois, les séquences étudiées jusqu'à présent se caractérisent par une certaine homogénéité et stabilité de l'espace interactionnel de référence. Dans chaque séquence, les locuteurs élaborent l'espace interactionnel soit en tant qu'espace imaginaire, soit en tant qu'espace matériel, selon leurs besoins pratiques. Or il n'est pas rare que l'espace interactionnel soit entièrement reconfiguré au sein d'une même séquence pour traiter d'un même référent. En d'autres termes, les locuteurs procèdent à des « resémiotisations » (Iedema 2001) dans le déroulement même de l'interaction ; c'est-à-dire qu'ils mobilisent différents systèmes sémiotiques qui leur permettent de faire référence de différentes manières à un même élément.

Ce phénomène se produit le plus souvent selon une séquentialité systématique : les locuteurs désignent un référent relativement à l'espace matériel qu'ils élaborent – tel qu'analysé en section 5 – puis poursuivent la description de celui-ci en l'élaborant au sein de l'espace imaginaire – tel que développé en section 4. Ces séquences permettent ainsi d'illustrer le fonctionnement de la *Deixis am Phantasma* en tant qu'elle n'implique pas une transposition ou un déplacement d'un espace à un autre mais bien une reconfiguration constante de l'espace interactionnel de référence. Plus généralement, ces séquences illustrent dans quelle mesure les différentes *modalisations* de la deixis fonctionnent en tant que ressources « pratiques » à disposition des locuteurs pour accomplir leur activité professionnelle.

De cette manière, la *Deixis am Phantasma* apparaît comme un accomplissement pratique des locuteurs qui disposent de ressources mobilisées systématiquement pour *modaliser* ce type particulier de deixis. Une première séquence (6.1) permet d'illustrer l'émergence séquentielle de la *Deixis am Phantasma* en tant qu'elle permet de résoudre un problème pratique qui se pose régulièrement aux participants de l'interaction. Une seconde séquence (6.2) rend compte des possibilités référentielles qu'offre ce type de deixis aux participants afin de mener à bien leur activité de conception.

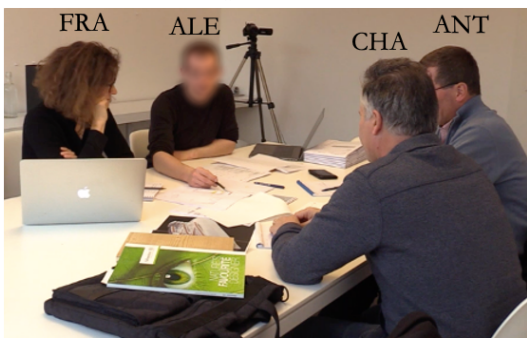
### 6.1 La dimension praxéologique de la *Deixis am Phantasma* en tant que réponse à un problème pratique

L'extrait étudié dans cette section vise à mettre en évidence le contexte interactionnel et séquentiel d'émergence de la *Deixis am Phantasma* en tant que réponse à un problème pratique qui se pose régulièrement aux participants des activités de conception : comment illustrer et décrire avec précision un phénomène absent ?

L'extrait est issu d'une réunion particulière en ce qu'il implique des participants ne faisant pas partie du bureau d'architecte étudié dans le cadre des données. En effet, dans cette réunion, deux architectes (Françoise et Alexandre, sur la gauche des images ci-dessous) reçoivent deux professionnels d'une entreprise externe (Charles et Antoine, sur la droite des images) avec lesquels ils collaborent afin d'évaluer la faisabilité pratique du projet architectural en cours de développement. L'extrait débute alors que les participants conversent depuis un certain temps au sujet d'une porte de chambre qui doit répondre à certains impératifs de sécurité qui entrent en conflit avec les souhaits esthétiques de l'entreprise mandataire du projet.

(19) BL1-16 / 00:25:12 – 0:25:42

1 ALE [**\*BON A]PRÈS VOILÀ faut qu'on voie \*parce qu'en fait**  
*\*.....\*pointe feuille--->\**  
 2 ic:i# **on a aus°si° c'est sur cette face LÀ\*# qui veulent\***  
*-----\*///////////////\**  
*im #im.1 #im.2*



im.1



im.2

3 avoir **\*bon y a \*l`petit numéro\# c'[est sû:r\#]**  
*\*.....\*geste illustratif-----\**  
*im #im.3*

im

4 FRA [**mhmh:\ ] (.)**



im.3

5 FRA oua[is:\]  
 6 ALE [mais apr]ès \*y a aussi l`lec#teur de CA#[[:r°tes°\\*]&  
 \*geste illustratif -----\*  
 im #im.4 #im.5  
 7 ANT [°cartes°]



im.4



im.5

8 ALE &\*tous \*ces# él#éments\\* pis c'est vrai\* qu`ces  
 \*.....\*geste illustr.\*,,,,,,,,,,,,,\*  
 im #im.6#im.7



im.6



im.7

9 éléments# LÀ si on doit les introduire dans une porte e  
 im #im.8



im.8

10 i [trente c'est toujou:rs compli][[qué\]]  
 11 FRA [HI: alors là euh: ouais ouais]  
 12 CHA [[ah ou]ais] [ça]&  
 13 ANT [[compli]qué\  
 14 FRA [ouais\  
 15 CHA &°alo[rs°]  
 16 FRA [<((rapidement)) (ouais)>]

À la première ligne, Alexandre, l'un des membres du bureau d'architectes, s'auto-sélectionne et mentionne que certains problèmes doivent encore être résolus (« faut qu'on voie »). Par la suite, il en explique plus particulièrement un. Cette explication est projetée par le connecteur « parce que » et le marqueur « en fait ». Or, afin de préciser le problème en question, Alexandre formule une référence déictique (« ici on a aussi », l.2) et localise le problème de manière précise. En effet, le déictique est produit de manière co-occurrence à un geste de pointage avec le stylo (im.1) qui indique avec précision le référent visé. Néanmoins, cette première référence déictique apparaît comme un faux-départ puisque le locuteur reformule ensuite sa construction syntaxique d'une manière sensiblement différente.

Il initie alors une construction clivée (*c'est sur cette face-là que [...]*) qui lui permet de mettre en évidence un élément de son tour de parole et, en l'occurrence, une nouvelle référence déictique, constituée cette fois du démonstratif composé « cette face-là ». Le geste de pointage co-occurrence à la première référence déictique en « ici » est par ailleurs maintenu jusqu'à la production du double déictique, ce qui permet d'interpréter ces deux références comme étant coréférentielles. Toutefois, alors qu'« ici » permet de mettre en évidence un lieu, le double déictique « cette face-là » permet de qualifier plus précisément ce lieu et de le verbaliser au moyen d'un syntagme nominal<sup>77</sup>. De cette manière, Alexandre maximise les ressources à sa disposition – l'indexation verbale et gestuelle du référent, sa qualification et sa mise en évidence syntaxique – pour identifier et « rendre présent » un référent sur le plan. Ce type de référence déictique correspond ainsi aux cas étudiés en section 5.1.

Toutefois, l'organisation et le développement du tour de parole se voient par la suite reconfigurés de manière significative, comme le signale le marqueur interactionnel « bon ». Cette réorientation du tour de parole est alors manifeste à plusieurs niveaux. D'un point de vue syntaxique et énonciatif, la première partie exprimait un souhait de la part de l'entreprise mandataire (« ils *veulent* avoir ») sur un mode non effectif par le biais de l'infinitif du verbe « avoir ». À l'inverse, la partie qui suit le marqueur « bon » comporte un présentatif au présent (« y a ») ainsi qu'un commentaire métadiscursif (« c'est sûr ») en fin d'unité de construction de tour qui actualisent davantage le souhait de l'entreprise en le présentant comme effectif. En ce sens, la reformulation du tour de parole donne lieu à une gradation référentielle (les éléments projetés par le verbe ne sont plus considérés comme à venir mais effectivement présents).

Mais la réorganisation du tour de parole est également significative d'un point de vue multimodal. Alors qu'Alexandre énonce deux référents nominaux régis par le présentatif « il y a »

---

<sup>77</sup> La conduite mimo-gestuelle du locuteur permet dans une certaine mesure de manifester cet affinement de la référence. En effet, entre l'image 1 et l'image 2, Alexandre penche légèrement sa tête sur le côté, ce qui peut être interprété comme une manière de percevoir le plan avec plus de précision.



(« y a le petit numéro », l.3 ; « y a aussi le lecteur de cartes », l.6), il les représente simultanément par des gestes illustratifs produits avec sa main gauche<sup>78</sup> (im.3-5). Ces gestes sont ainsi effectués en l'air, d'une manière désancrée du contexte matériel. De manière intéressante, un troisième référent (« tous ces éléments », l.8, im.6-7) est énoncé et gestualisé dans la continuité prosodique des deux précédents. Ainsi, la production prosodique, séquentielle et gestuelle de ces trois référents les donne à voir sous forme de liste tripartite (Jefferson 1990).

De même que dans l'extrait (9) étudié plus haut, le troisième élément de la liste se distingue des autres par le déterminant mobilisé. Si les deux premiers référents sont introduits par des déterminants définis – une nouvelle manière de les donner comme « effectifs » en les singularisant –, le troisième élément est introduit par le démonstratif « ces ». D'un point de vue purement verbal, ce démonstratif pourrait être interprété comme un anaphorique à valeur résomptive qui requalifie les deux éléments mentionnés antérieurement sous la forme synthétique « tous ces éléments ». Néanmoins, d'un point de vue interactionnel et multimodal, une interprétation déictique semble plus appropriée. En termes interactionnels, par son positionnement séquentiel en tant que troisième unité de liste, le démonstratif prend une valeur de *generalized list-completor* selon Jefferson (1990 : 68). Autrement dit, il s'agit d'une unité qui, bien qu'elle occupe la troisième et dernière place, ne vise pas à clore la liste mais bien à montrer la possibilité d'inclure d'autres éléments que ceux mentionnés sans pour autant les spécifier. D'un point de vue multimodal, la conduite gestuelle d'Alexandre conforte cette interprétation dans la mesure où il « trace » dans l'air un arc de cercle qui semble dessiner un « panorama » d'éléments se situant devant lui (im. 6-7), celui-ci pouvant comporter autant les référents mentionnés au préalable que d'autres éléments s'y trouvant. Cette gestualité illustrative semble ainsi faire référence à la porte de manière générale en tant qu'elle comporte une pluralité d'éléments. Enfin, un autre élément conforte une interprétation déictique du démonstratif. Il s'agit de la présence d'un anaphorique dans la suite du tour de parole d'Alexandre : « ces éléments là » (l. 8-9). Si le même substantif est employé qu'au préalable, l'usage d'un démonstratif composé « ces [...] là » et le retour à une *home position* (Sacks & Schegloff 2002), c'est-à-dire une position des mains relâchée et rapprochée du corps (im.8), distinguent manifestement le premier démonstratif – qui comporte une certaine indexicalité – du second – plus franchement anaphorique.

En résumé, Alexandre procède dans cette séquence à deux activités référentielles successives. Dans un premier temps, il met en évidence et verbalise un référent présent sur un plan – une face de porte – par l'emploi de déictiques et de gestes de pointage co-occurrents qui permettent une

---

<sup>78</sup> Notons que les références déictiques formulées dans l'espace matériel étaient effectuées à l'aide d'un stylo tenu dans la main droite du locuteur. La distinction entre les deux parties du tour de parole est donc rendue manifeste par une alternance des parties corporelles impliquées et l'utilisation ou non d'un artefact matériel.

identification du référent par l'ensemble des participants. Cependant, après plusieurs reformulations et interruptions syntaxiques, le locuteur réoriente sa stratégie référentielle en initiant une élaboration du référent au sein d'un espace « imaginaire » situé devant lui et gestualisé par ses mouvements. De manière finement synchronisée, les gestes co-occurents et les unités déictiques s'ajustent alors à la pratique et au nouvel espace interactionnel : la gestualité du locuteur devient davantage illustrative et la dimension indexicale du tour de parole se voit diminuée.

Par ailleurs, ce passage à une pratique référentielle *am Phantasma* ne survient pas à un moment anodin : le locuteur s'engage dans ce type de référence après avoir manifesté des difficultés de formulation. En ce sens, la *Deixis am Phantasma* apparaît bien comme une ressource qui vise à assurer l'intersubjectivité entre les participants. Dans le cas présent, la reconfiguration de l'espace interactionnel permet au locuteur d'illustrer et de décrire d'une manière visible et intelligible certains aspects d'un référent qui ne peuvent être perçus en considérant uniquement le support matériel qui les représente<sup>79</sup>. Le problème pratique posé par la nécessité de décrire des éléments qui ne sont pas représentés sur les supports matériels se voit ainsi résolu par l'emploi des différentes ressources qui composent la Gestalt multimodale de la *Deixis am Phantasma*. En effet, celle-ci permet de référer à des entités imaginaires d'une manière intelligible, en rendant le référent présent dans l'interaction, comme en témoignent les ratifications qui surviennent à la fin de la description (l.11-16).

Néanmoins, ceci ne signifie pas que l'élaboration d'un espace interactionnel imaginaire est une ressource plus efficace ou plus adaptée à la conception architecturale que l'élaboration d'un espace interactionnel matériel. Au contraire, pour que la description « imaginaire » d'un référent soit intelligible, il faut que le référent en question soit désigné. Et, à cet égard, le type de références déictiques rendu possible par l'espace matériel – *i.e.*, la désignation avec précision d'un élément représenté sur un plan – constitue un prérequis pour l'intelligibilité de la description qui suit. Ces deux manières d'élaborer différemment l'espace interactionnel doivent ainsi être comprises dans leur complémentarité, plus que dans leurs différences.

Cet extrait permet ainsi d'illustrer l'ajustement systématique des pratiques référentielles à l'espace interactionnel qui leur donne sens, soit la manière dont les déictiques fonctionnent en tant qu'indicateur de la nature constamment changeante du centre de référence indexicale. En outre, l'extrait met également en évidence dans quelle mesure la reconfiguration constante de l'espace interactionnel est un phénomène orienté vers une application pratique. Il permet aux locuteurs

---

<sup>79</sup> Cette action particulière qui consiste à désancrer un élément de son support pour le travailler de manière isolée se retrouve également dans un contexte séquentiel et matériel différent, décrit par Luff & Heath (1993 : 196) : « [There are] instances where a copy of an object is moved into an area of free space and manipulated there. This manipulation could be characterized as a side activity; working out the precise shape of the object or trying out operations on it ».

d'exploiter au mieux les possibilités référentielles offertes par différents systèmes sémiotiques afin de mener à bien leur activité de conception.

## 6.2 La dimension praxéologique de la *Deixis am Phantasma* en tant que ressource pour l'élaboration de possibilités de conception

La complémentarité entre les différentes manières d'accomplir l'espace interactionnel illustre un point central soulevé par ce travail, à savoir le fait que la *Deixis am Phantasma* n'implique pas un déplacement entre plusieurs centres énonciatifs dont certains seraient imaginaires et d'autres réels. Au contraire, la *Deixis am Phantasma* met en évidence la complexité de l'espace interactionnel de référence en tant qu'il est constamment reconfiguré dans et par l'interaction. Afin d'illustrer dans quelle mesure l'espace interactionnel peut faire l'objet de nombreuses reconfigurations enchaînées, la suite de cette section étudie successivement trois moments d'une même séquence durant laquelle les participants cherchent à résoudre un problème de proximité entre deux bâtiments. Chaque moment de la séquence met ainsi en évidence comment les actions référentielles des participants, transforment progressivement l'espace interactionnel de référence et s'ajustent dans leur format multimodal aux contingences pratiques du déroulement de l'activité.

### 6.2.1 La présentation du problème et la construction de l'espace matériel

Au début de l'extrait, les participants cherchent à trouver une solution pour éloigner les bâtiments. Une solution est alors proposée par Michel et consiste à déplacer l'un des bâtiments. Cependant, les participants sont alors confrontés à deux nouveaux problèmes : i) le bâtiment se situe-t-il à la limite de la surface du terrain à disposition (*i.e.*, est-il donc vraiment possible de le déplacer ?) et ii) la limite du bâtiment se détermine-t-elle au niveau du socle ou au niveau des balcons (ces derniers étant disposés en saillie).

(20) BM1-23.1 / 00:26:30 – 00:26:47

1 MIC [+j`pose quand m- j`po]se quand même une question bête  
 +reg. plans mur---->  
 2 hein +mais +on est vraiment à la limite/# (...) +√à::+  
 ----+,,,,,+reg. maquette-----+reg.dap+  
 dap √reg.mic->5  
 im #im.1



im.1

3 +l'ouest/+  
+reg.maquette+  
4 +(...)  
mic +reg.dap-->  
5 MIC s- b six/+ (.) +j`suis \*sur la limite/+\*#  
--+reg.maq+reg.dap-----+  
\*geste ill.-----\*  
im #im.2



im.2

6 (...)  
7 DAP [°je]:: [je sais] plus°\  
8 STA [°non°][°non non°]  
9 (...)  
10 MIC je pourrais \*déplacer# de deux mètres\* +ce:# ce  
+reg. maquette->  
\*geste ill.-----\*pointe--->  
im #im.3 #im.4

11 bâtiment/+\*  
--+  
---\*



im.3



im.4

12 (...)  
13 MIC \*lui\\*#  
\*pince\*  
im #im.5



im.5

14 (...)  
15 DAP oui euh:: °je sais je sais plus°\

Après avoir préfacé une question en la qualifiant de « bête », Michel s'interroge sur la localisation précise du bâtiment au sein de l'espace à disposition (« on est vraiment à la limite/ », l.2). Cette question est formulée en plusieurs unités de construction de tour qui permettent de la désambigüiser progressivement. Ainsi, en l.2-3, Michel précise de quelle limite il parle en mobilisant un point cardinal (« à l'ouest ») et oriente simultanément son regard vers Daphné. De ce fait, il la sélectionne en tant qu'interlocutrice, alors que sa première formulation n'était pas visiblement adressée à un participant précis. Par ailleurs, cette nouvelle unité de construction de tour est également accompagnée d'un regard en direction de la maquette et manifeste ainsi le cadre vis-à-vis duquel la question de Michel est posée.

Malgré l'affinement de la référence et l'hétéro-sélection de Daphné en tant que destinataire par le regard qui lui est adressé, Michel n'obtient pas de réponse à sa question. Après un silence (l.4), il procède à une nouvelle précision en indiquant par l'emploi d'un syntagme nominal le bâtiment auquel il fait référence (« b six », l.5). Cette précision est suivie d'une nouvelle question reformulée (« je suis sur la limite/ », l.5). L'emploi du pronom de la première personne du singulier permet de projeter le locuteur au sein de l'espace auquel il fait référence. En effet, en demandant s'il est sur la limite, Michel « incarne » le bâtiment. Simultanément, il procède à un geste illustratif finement ajusté à son orientation corporelle qui permet de représenter la limite du bâtiment (im.2). La position de sa main prolonge et illustre une façade du bâtiment et, de cette manière, permet de questionner la (non)-coïncidence entre la limite du terrain et le bâtiment. À ce moment de l'extrait, Michel a ainsi introduit une correspondance entre son espace corporel et l'espace représenté par la maquette. Il a ainsi élaboré un « espace stratifié » (Stukenbrock 2014 ; voir aussi la section 5.3 de ce travail).

Après un silence (l.6), deux réponses en chevauchement sont fournies par Stan et Daphné (l.7, l.8). L'une de ces réponses peut être considérée comme non-préférentielle dans son contenu (Daphné énonce « je sais pas » alors que Michel semble clairement la désigner comme à même de fournir une réponse) et l'autre non-préférentielle dans sa forme (la réponse de Stan est marquée par un très faible volume sonore). Le caractère non-préférentiel des réponses est ensuite manifesté par la réaction de Michel qui ne considère aucune des réponses comme pertinente et poursuit son propre agenda en formulant une nouvelle question : « je pourrais déplacer de deux mètres ce bâtiment ? » (l.10-11). Cette nouvelle première partie de paire comporte un déterminant démonstratif en fin de tour de parole. En verbalisant le référent « bâtiment » au sein d'un syntagme nominal démonstratif de manière co-occurrence à un geste de pointage et un regard orienté en sa direction, Michel produit ainsi une référence déictique qui désigne précisément l'objet de son tour de parole. Simultanément, il élabore la maquette comme espace interactionnel. La correspondance

créée précédemment entre la disposition corporelle du locuteur l'espace représenté par la maquette apparaît ainsi comme une action permettant de préparer l'élaboration de l'espace matériel de référence.

Toutefois, malgré les différentes ressources mobilisées progressivement par le locuteur pour préciser l'extension référentielle de son tour de parole, aucun participant ne répond à la question. Michel reprend donc la parole pour préciser à nouveau l'élément de la maquette désigné. Il énonce le pronom personnel « lui » dont la valeur est à la fois anaphorique – le pronom est co-référentiel au « bâtiment » mentionné antérieurement – et indexicale puisqu'il dispose sa main en forme de pince de manière à « saisir » le référent en question (im.5). Ce geste est d'ailleurs produit en maximisant la proximité avec le support, à l'inverse du geste de pointage précédent. De cette manière, Michel affine simultanément la désignation du référent et l'espace interactionnel de référence. En regard de cet affinement référentiel, Daphné formule alors une réponse bipartite. Elle signale d'abord sa bonne identification du référent par un « oui » puis indique à nouveau qu'elle ne sait pas s'il est possible de déplacer le bâtiment (« oui euh: je sais je sais plus \ », l.15).

Cette première partie de l'extrait permet ainsi d'indiquer deux dimensions essentielles au sujet de l'action référentielle qui consiste à désigner un bâtiment sur un plan. D'une part, le caractère interactionnel et négocié de l'élaboration de l'espace interactionnel est clairement mis évidence par la conduite de Michel qui formule séquentiellement plusieurs incréments de son tour de parole de manière à préciser la référence accomplie et à s'assurer de la bonne identification du référent par ses coparticipants, en premier lieu desquels Daphné. D'autre part, l'extrait illustre que, bien que le référent soit présent sur le support et disponible, il n'existe qu'en tant que représentation d'un référent. Aussi, la conduite multimodale du locuteur qui consiste à pointer et verbaliser un élément du support vise à le rendre présent dans l'interaction et à ouvrir des possibilités d'actions à ce propos. En ce sens, cette première partie de l'extrait illustre à nouveau l'organisation et l'élaboration séquentielles de l'espace matériel décrites en section 5 : pour qu'un référent représenté sur un support puisse faire l'objet d'une *enaction* – en l'occurrence d'un déplacement –, il est nécessaire que le référent en question et l'espace interactionnel qui permet son interprétation puissent être identifiés conjointement par les participants. La trajectoire d'actions produites par Michel illustre à ce titre l'orientation des participants vers le caractère ordonné de cette séquentialité.

### ***6.2.2 Le rejet d'une solution au problème et son rejet de l'espace matériel***

À la suite de cette première séquence, Michel posera une nouvelle question (« est-ce qu'il est possible d'élargir le bâtiment pour des zones non habitables », non représenté ici) afin de trouver une autre solution au problème de proximité. De manière intéressante, tous les coparticipants à l'exception de Stan maintiendront la pertinence de l'espace matériel élaboré autour de la maquette

lorsqu'ils chercheront à répondre à cette question. En effet, comme le montre l'image 6 ci-dessous, Stan se désengage de l'espace interactionnel et se focalise sur son ordinateur à la suite de la première question de Michel :



im.6

La deuxième partie de l'extrait commence au moment où Stan réintègre le cadre de participation focalisé autour de la maquette en répondant, après un certain temps (29 lignes sont omises), à la question de Michel. De ce fait, il réamorce le topic de l'emplacement du bâtiment et la possibilité afférente de le déplacer.

(21) BM1-23.2 / 00:27:23 – 00:27:37

44 STA [[\*%si (vous)] ∫si vous avez √pas bougé:\*%f√# y a encore  
 sta \*déplace ordi-----\*pointe écran-->48  
 mic %se tourne vers sta-----%  
 dap ∫se tourne v. sta-----f  
 osc √reg. v. sta--√  
 im #im.7



im.7

45 un::=  
 46 OSC =ah oui/  
 47 (...)  
 48 STA un p`tit:: un p`tit mètre#  
 im #im.8



im.8





exprimant une incertitude quant à sa remarque<sup>81</sup>. Malgré ces atténuateurs, Stan ratifie la réserve exprimée par Louis. Cette ratification est marquée verbalement (l.52), mais elle l'est surtout d'un point de vue multimodal. En effet, alors que Louis énonce son tour de parole, Stan retire l'ordinateur de la vue des autres participants et de fait modifie la dynamique de l'espace interactionnel. Alors que la possibilité de déplacer le bâtiment d'un mètre donnait à l'ordinateur une certaine pertinence interactionnelle et référentielle, la nuance apportée par Louis annule cette pertinence et rend le support nul, ce qui est manifesté par son retrait de la zone d'attention conjointe.

Cette seconde séquence permet ainsi de montrer comment deux supports distincts mobilisés à différents moments de l'interaction parviennent à se compléter. En effet, la proposition de Stan et son intelligibilité sont dépendantes des questions formulées auparavant par Michel et de l'espace matériel élaboré. En ce sens, ce moment de la séquence met en évidence le caractère interactionnel de l'espace interactionnel. Il est co-construit par l'ensemble des participants et c'est l'enchaînement séquentiel des actions de chacun qui participe à son élaboration. Néanmoins, la séquence illustre également que l'espace est reconfiguré aux fins pratiques de l'activité. À cet égard, l'absence de référence déictique dans le tour de parole de Stan est significative. La composition du tour signale ainsi à la fois sa dépendance avec ce qui précède et sa non-effectivité pour la suite de l'interaction ; la solution proposée est reliée à ce qui précède, mais n'étant pas considérée comme pertinente par les coparticipants, elle n'induit pas pour autant une reconfiguration de l'espace interactionnel.

### ***6.3.3 La complémentarité de l'espace matériel et de l'espace imaginaire dans l'élaboration d'une solution***

Après un temps de négociation concernant la présence effective ou non du mètre qui permettrait de déplacer le bâtiment (24 lignes omises), Michel réintroduit le sous-topic des balcons et questionne la pertinence du contre-argument avancé par Louis.

(22) BM1-23.3 / 00:27:55 – 00:28:22

77 MIC [oui mais attention parce que] (.) ouais parce que les&  
78 &BALcons:: °(ils; y) (on; ont)° (.) ça c'était une  
79 interprétation qu`y avait eu au concours: (.) i`  
80 f[allait qu`les balcons i`s]oient DANS: l` v[olume\]&  
81 DAP [x relié à ça]  
82 OSC [ah oui/]  
83 MIC &(.) mais: i`f- on pourrait s`poser la question quand  
84 même\ (...) °on pourrait° i`faudrait: i`faudrait poser la  
85 question à: sarah/ (.) ou gr[eg\  
86 OSC [ouais] c'est ça mais: (.)  
87 √mais c'est toujours en HAUT# les balcons√ mais en BAS√#  
√geste v. haut-----√geste v. bas√  
im #im.9 im.10#

<sup>81</sup> Cette modalisation du rejet de la solution amenée par Stan reflète les enjeux institutionnels de l'interaction, Stan occupant une position hiérarchique plus élevée que Louis au sein du bureau.





im.15

95 LOU =[d'aligner [le socle aux]] balcons\  
 96 STA [ju:::- juste] le s[ocle/]  
 97 OSC [°oui°] (.) c'est  
 98 ça\  
 \

Sans entrer dans les détails, de la ligne 77 à la ligne 86, Michel évoque la possibilité que les balcons ne soient pas compris dans le volume du bâtiment, ce qui permettrait de déplacer le bâtiment en prenant en compte dans la surface uniquement le socle et non pas les saillies<sup>82</sup>. De cette manière, la remarque formulée précédemment par Louis au sujet du problème que peuvent poser les balcons se voit écartée. Ceci permet donc de reconsidérer la possibilité de déplacer le bâtiment en mobilisant le « mètre » restant évoqué par Stan.

Le tour de parole d'Oscar initié en l.86 vise précisément à reconsidérer cette possibilité. Son tour est doublement orienté à la fois vers ce qui précède et vers ce qui suit comme l'indique la construction en « ouais [...] mais ». Il ratifie d'abord la remarque soulevée par Michel quant à la possibilité de ne pas considérer les balcons dans le volume total, puis s'engage dans une séquence descriptive initiée par le présentatif « c'est » : « ouais mais c'est toujours en haut les balcons mais en bas on est décalés » (l.87-88). Sa description est articulée autour d'un axe vertical qu'il constitue verbalement et gestuellement. Au niveau verbal, il oppose deux déictiques relatifs « en haut » et « en bas » qui sont tous deux accentués prosodiquement de la même manière (l.88). Au niveau gestuel, le locuteur déplace sa main gauche de manière illustrative respectivement vers le haut et vers le bas au moment de la production des déictiques. En outre, son regard suit et accompagne les gestes effectués (im.9-10). Il déplace à nouveau sa main lorsqu'il énonce « on est décalés » et illustre ainsi le décalage produit entre la partie supérieure et la partie inférieure du bâtiment (im.11-12). Plus généralement, cette description gestuelle est effectuée à proximité du locuteur, devant lui et n'est pas orientée vers un support. En ce sens, Oscar formule une description incarnée qu'il effectue au sein de l'espace imaginaire gestualisé, à l'image des séquences étudiées en section 4.

L'élaboration gestuelle du référent induit réflexivement une reconfiguration de l'espace interactionnel. En effet, les déictiques relatifs « en haut » et « en bas », quoiqu'effectués relativement à l'orientation corporelle du locuteur, ne peuvent être compris comme renvoyant au cadre de

<sup>82</sup> Le tour de parole de Daphné (l.86) fait partie d'une interaction parallèle entre elle et Stan qui n'est pas représentée ici. Par ailleurs, ce tour clôture leur interaction et leur permet de rejoindre l'interaction des autres participants.

participation physique du locuteur (auquel cas ils feraient référence à l'étage du dessus et l'étage du dessous du bâtiment dans lequel les participants se trouvent). Il est donc nécessaire de considérer l'espace interactionnel comme intégrant à la fois l'orientation corporelle du locuteur *et* le référent (le bâtiment) élaboré gestuellement par le locuteur. En ce sens, l'espace interactionnel est bien reconfiguré en tant qu'espace imaginaire, ce qui est manifesté par l'ajustement des déictiques et plus généralement de la Gestalt *am Phantasma* à l'espace interactionnel qui permet son interprétation. De même que dans la section précédente (6.1) l'espace imaginaire apparaît comme une ressource à la résolution d'un problème pratique.

Cela dit, la situation énonciative s'avère en réalité plus complexe, car l'interprétation des références déictiques et l'orientation corporelle du locuteur impliquent de considérer également l'espace matériel constitué par la maquette. En effet, ce support permet de représenter la forme du référent comme étant construit en hauteur<sup>83</sup>. Or c'est relativement à cette hauteur que les déictiques « en haut » et « en bas » ainsi que les gestes illustratifs du locuteur peuvent être interprétés. La mobilisation de ces différentes ressources sémiotiques dans l'élaboration de l'espace interactionnel est d'autant plus manifeste par la suite.

Après une brève pause (1.89), Oscar poursuit sa description à l'aide du connecteur consécutif « alors » énoncé en chevauchement avec une ratification de Daphné. Il formule un premier prédicat verbal au conditionnel (« on pourrait », 1.91) puis reformule ce prédicat en l'énonçant au présent sous forme de présentatif (« on a », 1.91). Ce passage d'une possibilité à une effectivité est caractéristique de la Gestalt multimodale des actes référentiels effectués dans l'espace imaginaire et permet au locuteur de poser, dans le discours, l'existence des référents. Cette interprétation est confortée par la suite alors qu'Oscar formule le syntagme nominal démonstratif « ce un mètre ». (1.92) de manière co-occurrence à un geste de pince effectué précisément à l'endroit du décalage entre la partie supérieure et inférieure (im.14). Le déterminant démonstratif pourrait alors être interprété comme un emploi anaphorique dans la mesure où Stan a mentionné ce « mètre » auparavant. Néanmoins, l'éloignement temporel avec cette première occurrence, le geste de pince co-occurrence et son ajustement précis avec l'espace imaginaire élaboré précédemment sont autant d'aspects de l'acte référentiel qui favorisent une interprétation déictique. Plus précisément, il s'agit ici d'une référence déictique *am Phantasma* – manifestée comme telle par le locuteur – dont l'interprétation dépend de l'ensemble des référents (matériels ou imaginaires) inscrits dans l'espace interactionnel. Dans cet exemple, le démonstratif déictique permet ainsi de mettre en évidence la

---

<sup>83</sup> Lorsqu'il étudie l'établissement d'un « espace narratif », Haviland (1993) relève l'interdépendance entre les différents espaces de référence et la manière dont un espace peut fournir une base structurelle à un autre : « [A] narrative space can be 'laminated' over the immediate interactional space, importing that space's cardinal directions but substituting for the here-and-now a narratable there and then' » (26).

dimension pluri-sémiotique de la référence déictique et de l'espace interactionnel de référence. Afin d'interpréter l'activité référentielle du locuteur, il est effectivement nécessaire de prendre en considération le contexte d'énonciation des locuteurs. Mais celui-ci doit être considéré dans sa toute complexité en tant qu'il comporte l'orientation corporelle du locuteur (le *corporeal frame* selon Hanks 1990), l'espace imaginaire gestualisé et les référents qui font partie de ce dernier ainsi que les deux supports matériels (*i.e.* le plan numérisé sur l'ordinateur qui témoignait du mètre et la maquette qui représente la forme des bâtiments et leur position dans l'espace).

Aussi, quoique produites dans l'espace imaginaire, les actions référentielles d'Oscar entretiennent un lien indexical avec les supports matériels, et le locuteur rend ceci manifeste à la fin de l'extrait. En ligne 94, Oscar pointe en direction de la maquette (im.15) en formulant un énoncé interrompu « en bas on pourrait ». De cette manière, il relie le référent élaboré dans l'espace imaginaire à l'endroit précis de l'espace matériel qui lui donne sens, à savoir l'endroit de la maquette initialement désigné par Michel lorsqu'il questionnait la possibilité de déplacer le bâtiment.

Ainsi, la « bête » question de Michel, posée en l.1, au sujet d'un référent présent sur le support ouvre des possibilités référentielles qui donnent lieu à une série de références déictiques et une reconfiguration constante de l'espace interactionnel. Il apparaît ainsi que les références déictiques sont formatées en Gestalts multimodales qui reflètent et accomplissent systématiquement l'espace interactionnel qui leur donne sens.

Plus généralement, ce type d'enchaînement d'actions reflète l'activité dans laquelle sont engagés les participants, à savoir une activité de co-conception. Dans ce contexte,

la formulation d'une « découverte » ou d'une « hypothèse » [...] ne se réduit pas au seul acte d'affirmation d'un fait, mais inaugure une séquence d'accords ou désaccords à travers laquelle vont être interactivement travaillées et cette affirmation même et la factualité de son objet. (Détienne & Traverso 2009 : 47)

Dans cette optique, les références déictiques et plus précisément la possibilité pour les locuteurs de *modaliser* leurs actes référentiels selon une dimension *am Phantasma* apparaît comme une ressource évidentielle particulièrement propice au travail de la « factualité » d'une proposition en la considérant sous différents aspects et rendant visible pour l'ensemble des participants différente manière de considérer un espace. En procédant à une *modalisation* des références déictiques et en mobilisant une diversité de ressources sémiotiques, les locuteurs parviennent à configurer de manières différentes chaque référent en fonction de son espace de référence de sorte à le rendre accessible et intelligible pour les participants. La reconfiguration de l'espace interactionnel constitue ainsi un moyen à disposition des participants pour coordonner leur vision professionnelle aux fins pratiques de l'activité.

## 7. CONCLUSION

Ce travail visait à étudier un type particulier de deixis : la *Deixis am Phantasma*. Partant du fait que certains usages de la deixis nécessitent effectivement une réinterprétation de la situation d'énonciation, il s'agissait de déterminer comment les participants de l'interaction parvenaient eux-mêmes à rendre intelligible le cadre de référence qui permet l'interprétation des déictiques lorsque ceux-ci ne peuvent être compris comme renvoyant à l'ici-maintenant des locuteurs.

À cet égard, il a été possible de mettre en évidence que les ressources déictiques s'organisent en différentes Gestalts multimodales qui reflètent le caractère de l'espace interactionnel au sein duquel elles émergent en même temps qu'elles participent réflexivement à l'accomplir. Plus précisément, deux manières distinctes de configurer l'espace interactionnel ont été étudiées : l'espace interactionnel imaginaire et l'espace interactionnel matériel.

Dans l'espace imaginaire, les ressources déictiques se caractérisent par une dimension indexicale diminuée. Que ce soit au niveau verbal par l'emploi de ressources traditionnellement décrites comme relevant d'un usage discursif ou au niveau gestuel par la présence d'une gestualité illustrative, les références formulées dans ces cas se caractérisent par une faible indexicalité. Cette organisation multimodale des ressources les rapproche du « langage déplacé » décrit par Auer (1988). En outre, lorsqu'elles sont formulées au sein de l'espace imaginaire, les références déictiques fonctionnent le plus souvent comme relai pour l'intersubjectivité entre les participants, ce qui est manifesté par leur émergence au sein de contextes séquentiels descriptifs. En ce sens, elles visent à assurer que les participants ont en partage un certain nombre de représentations afin de pouvoir poursuivre leur interaction. Ces différentes dimensions de la Gestalt multimodale propre à l'espace imaginaire permettent d'illustrer que les participants de l'interaction s'orientent vers un traitement des référents comme étant imaginaires ou non perceptibles ; ils reproduisent et réélaborent de manière située un espace conjoint de référence par les gestes et par la parole.

Dans l'espace matériel, les ressources déictiques entretiennent un lien indexical marqué avec les supports iconiques qui leur donnent sens ; elles sont couplées à leur environnement matériel d'émergence. Dans ces cas, autant les gestes que les unités déictiques formulées (à plus forte raison les démonstratifs composés) mettent en évidence la nécessité d'en passer par le contexte pour pouvoir être interprétés. De fait, les références déictiques font pleinement partie du « langage situé » mis en évidence par Auer (1988). Toutefois, cette indexicalité peut être plus ou moins négociée dans des situations où les participants cherchent à illustrer des phénomènes qui ne figurent pas visiblement sur les supports matériels. Dans ces cas, certaines dimensions de la Gestalt multimodale propre à l'espace imaginaire se voient actualisées (p. ex. la gestualité illustrative) et signalent ainsi l'orientation des participants vers une mise en évidence de phénomènes imaginaires. En somme,

les différentes dimensions de la Gestalt multimodale de l'espace matériel et son actualisation plus ou moins marquée, de même que la présence fréquente de subordonnées circonstancielles illustrent le traitement que font les participants des supports matériels : par leurs actions, ils invitent à les considérer d'une certaine manière, à les « voir-comme » différents espaces et participent activement à l'élaboration de l'espace matériel en tant qu'il comporte une dimension plus ou moins importante d'imaginaire<sup>84</sup>.

De plus, en étudiant des séquences qui illustraient une reconfiguration de l'espace interactionnel au fil du déroulement séquentiel et temporel de l'échange entre les participants, il a été possible de mettre en évidence que les ressources déictiques s'ajustent systématiquement à l'espace interactionnel qui permet leur interprétation. Cette organisation systématique des ressources déictiques illustre ainsi que les participants de l'interaction s'orientent eux-mêmes vers un usage particulier de la deixis qu'ils manifestent comme tel ; une forme *modalisée* de la deixis qui peut être qualifiée de *Deixis am Phantasma*.

Toutefois, une telle manifestation empirique de la *Deixis am Phantasma* ne met pas pour autant en évidence l'existence d'une catégorie déictique autonome dont le fonctionnement serait différent des autres types de références déictiques. En effet, suivant les analyses fournies ici, la *Deixis am Phantasma* n'induit pas un déplacement de la situation d'énonciation au sein d'un espace imaginaire. Au contraire, les participants mobilisent dans le cadre même de leur interaction différentes ressources sémiotiques qui émergent *in situ* et qui font pleinement partie de l'espace interactionnel au sein duquel ils s'orientent. En ce sens, l'étude de la *Deixis am Phantasma* permet – presque paradoxalement – de mettre à nouveau en évidence le lien étroit qui relie la deixis à l'espace d'énonciation des participants.

Néanmoins, et en continuité avec Stukenbrock (2014), ces usages particuliers de la deixis exigent, pour être interprétés, de prendre en considération (et avec sérieux) toute la complexité des situations d'énonciation qui constituent le cadre des interactions entre les locuteurs. Il convient dès lors de considérer la dimension pluri-sémiotique de chaque situation d'énonciation en tant qu'elle mobilise non seulement la parole, mais également les corps et l'environnement matériel des locuteurs. En outre, l'étude de la *Deixis am Phantasma* invite également à interpréter la situation d'énonciation en tant que phénomène émergent, sensible aux dynamiques interactionnelles et systématiquement reconfigurée par ces dernières. Dans cette optique, les résultats fournis dans ce travail invitent à prolonger l'étude de la deixis (et plus généralement de la linguistique de l'énonciation) dans le sillage de travaux récents ayant mis en évidence l'importance de l'interrelation

---

<sup>84</sup> C'est ce que relève également Colletta (2017) qui propose alors de considérer la deixis spatiale en tant qu'elle forme un continuum entre des cas de « références indexicales » et des cas de « références symboliques » selon leur degré de dépendance au contexte.

entre la parole, le corps et l'environnement matériel pour l'étude des interactions sociales (Streeck et al. 2011 ; voir aussi Gallagher 2017).

Plus généralement, l'approche praxéologique adoptée ici permet de souligner dans quelle mesure l'espace interactionnel fait l'objet de constantes reconfigurations qui sont manifestées comme telle par les différentes formes que prend la deixis spatiale. Chaque espace offre des possibilités référentielles – des affordances contextuelles – différentes qui sont plus ou moins exploitées par les participants. À cet égard, la *Deixis am Phantasma* apparaît comme une ressource qui s'ajuste à ces possibilités contextuelles en même temps qu'elle les rend visibles. Il apparaît alors que le langage et l'espace s'élaborent mutuellement et s'ajustent aux besoins et aux fins pratiques de l'activité des locuteurs – et ce de manière cruciale dans le cas d'une pratique telle que la conception architecturale qui implique de pouvoir appréhender et (se) représenter l'espace de différentes manières.

Ces réflexions mettent ainsi en évidence que le système déictique de la langue – peut-être plus que toute autre forme linguistique – constitue un ensemble d'unités configurées pour s'ajuster au mieux à chaque contexte d'énonciation duquel elles émergent. Chaque acte d'énonciation fait ainsi l'objet d'une réappropriation de la langue par les locuteurs au travers de laquelle « la réalité est produite à nouveau » (Benveniste 1966 : 25). Et cette réalité doit se comprendre, à la suite de ce travail, dans tout ce qu'elle comporte d'imaginaire.



## CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

Conventions adaptées d'ICOR, v. 2013<sup>85</sup> et de Mondada (2018) pour la mimo-gestualité.

|                      |   |
|----------------------|---|
| /                    | Intonation montante   |
| \                    | Intonation descendante  |
| :                    | Allongement phonique  |
| -                    | Troncation  |
| .h .hh               | Inspiration sensible à l'écoute   |
| (.) (..) (...) (n)   | Pauses (1/4, 1/2, 3/4 seconde ; n = secondes)   |
| XX XXX               | Mots difficiles à identifier  |
| (c'est ; ces)        | Hésitation de la personne en charge de la transcription   |
| MAIS                 | Emphase   |
| [YY YYYY]            | Chevauchement entre au moins deux locuteurs   |
| &                    | Poursuite du tour après chevauchement   |
| =                    | Enchaînement rapide entre deux tours de parole adjacents  |
| <((en riant)) tu es> | Annotation de certaines activités paraverbales  |
| +---+, y---y         | Délimitation et annotation des phénomènes mimo-gestuels.  |
| .....                | Préparation du phénomène mimo-gestuel   |
| »»»»»»»              | Rétraction du phénomène mimo-gestuel  |
| ----->               | Le phénomène continue jusqu'à la ligne suivante.  |
| ----->8              | Le phénomène continue jusqu'à la ligne 8.   |
| <i>sta</i>           | Activité mimo-gestuelle d'un participant qui n'est pas le locuteur.                                   |
| #im.                 | Le moment exact auquel une capture d'écran a été prise relativement au déroulement du tour de parole. |

---

<sup>85</sup> [http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/bandeau\\_droit/convention\\_icor.htm](http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/bandeau_droit/convention_icor.htm).

## RÉFÉRENCES

- AUER, P. (1988). On deixis and displacement. *Folia Linguistica*, 22(3-4), 263-292.
- BARBÉRIS, J.-M. (1992). Un emploi déictique propre à l'oral : le « là » de clôture. In M.-A. Morel & L. Danon-Boileau (éds.), *La deixis. Colloque en Sorbonne (8-9 juin 1990)*, Paris : PUF, 567-578.
- BARBÉRIS, J.-M. (1997). Le sujet et sa praxis dans l'expression de l'espace : les énoncés de « mouvement fictif ». *Langages*, 127, 56-76.
- BARBÉRIS, J.-M. (1998). Identité, ipséité dans la deixis spatiale : *Ici et là*, deux appréhensions concurrentes de l'espace ? *L'Information Grammaticale*, 77, 28-32.
- BARBÉRIS, J.-M. (2008). La deixis spatiale dans les descriptions d'itinéraires piétons : comment s'orienter dans l'espace de la ville. In M. Vuillaume (éd.), *Ici et maintenant*. Amsterdam : Rodopi, 199-219.
- BENVENISTE, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale I*. Paris : Gallimard.
- BENVENISTE, É. (1970). L'appareil formel de l'énonciation. *Langages*, 17, 12-18.
- BRUXELLES, S., GRECO, L. & MONDADA, L. (2009). Pratiques de transition : ressources multimodales pour la structuration de l'activité. In F. Détienne & V. Traverso (éds.), *Méthodologie d'analyse de situations coopératives de conception*. Presses Universitaires de Nancy, 221-301.
- BÜHLER, K., (1990 [1934]). *Theory of Language: The representational function of language*. D. F. Goodwin (trad.). Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- CEKAITE, A. & MONDADA L. (éds.) (2021). *Touch In Social Interaction. Touch, Language and Body*. Londres: Routledge.
- CLARK, H. H. (2003). Pointing and Placing. In S. Kita (éd.), *Pointing: Where Language, Culture, and Cognition Meet*. Mahwah, NJ: Erlbaum, 243-268.
- COLLETTA, J.-M. (2017). La deixis spatiale: entre indexicalité et représentations, *Langue française*, 193, 127-144.
- COUPER-KUHLEN, E., & SELTING, M. (2018). *Interactional linguistics: Studying language in social interaction*. Cambridge: Cambridge University Press.
- DE STEFANI, E. (2010). Reference as an interactively and multimodally accomplished practice: Organizing spatial reorientation in guided tours. In M. Pettorino, A. Giannini, I. Chiari & F. Dovetto (éds), *Spoken Communication*. Newcastle-upon-Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 137-170.
- DÉTIENNE, F. & TRAVERSO, V. (éds.) (2009). *Méthodologies d'analyse de situations coopératives de conception : Corpus MOSAIC*. Presses universitaires de Nancy.
- DIESSEL, H. (2012). Deixis and demonstratives. In C. Maienborn, K. von Stechow, & P. Portner (éds.), *An International Handbook of Natural Language Meaning* (Vol. 3). Berlin: Mouton de Gruyter, 2407-2431.
- DUCHAN, J. F., BRUDER, G. A., HEWITT, L.E. (éds.). (1995). *Deixis in Narrative: A Cognitive Science Perspective*. New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates.
- DUE, B. L. (2016). Co-construction of Imagination spaces-: A multimodal analysis of the interactional accomplishment of imagination. *Codesign: International Journal of Cocreation in Design and the Arts*, 1-17.
- DURANTI, A. & GOODWIN, C. (éds.). (1992). *Rethinking Context: Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge: Cambridge University Press.

- ENFIELD, N. J. (2003). Demonstratives in space and interaction: Data from Lao speakers and implications for semantic analysis. *Language*, 79, 82-117.
- ERIKSSON, M. (2009). Referring as interaction: On the interplay between linguistic and bodily practices. *Journal of Pragmatics*, 41(2), 240-262.
- FRICKE, E. (2002). *Origo*, pointing and speech: the impact of co-speech gestures on linguistic deixis theory. *Gesture*, 2(2), 207-226.
- FRICKE, E. (2014). Deixis, gesture, and embodiment from a linguistic point of view. In C. Müller et al. (éds.), *Body, Language, Communication*. Berlin: De Gruyter, 1803-1823.
- FRICKE, E. (2015). Gesture. In K. Jungbluth & F. da Milano (éds.), *Manual of Deixis in Romance Languages*. Berlin/Boston, 708–728.
- GALLAGHER, S. (2017). *Enactivist Interventions: Rethinking the Mind*. Oxford: Oxford University Press.
- GOFFMAN, E. (1991 [1974]). *Les cadres de l'expérience*. I. Joseph (trad.). Paris : Éditions de Minuit.
- GOFFMAN, E. (1987 [1981]). *Façons de parler*. A. Kihm (trad.). Paris: Éditions de Minuit.
- GOODWIN, C. (1983). Exophoric reference as an interactive resource. In J. N. Deely & M. D. Lenhart (éds.), *Semiotics 1981*. New York: Plenum Press, 119-37.
- GOODWIN, C. (1994). Professional vision. *American Anthropologist*, 96, 606-633.
- GOODWIN, C. (1996). Transparent Vision. In E. Ochs, E. A Schegloff & S. A Thompson (éds.), *Interaction and Grammar*. New York: Cambridge University Press, 370-404.
- GOODWIN, C. (2000). Action and embodiment within situated human interaction. *Journal of pragmatics*, 32(10), 1489-1522.
- GOODWIN, C. (2003). Pointing as a Situated Practice. In S. Kita (éd.), *Pointing: Where Language, Culture, and Cognition Meet*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 217-242.
- GOODWIN, C. (2007). Environmentally coupled gestures. In S. Duncan, J. Cassell, & E. Levy (éds.), *Gesture and the dynamic dimension of language*. Amsterdam: John Benjamins, 195-212.
- GOODWIN, C. & GOODWIN, M. H. (1996). Seeing as a Situated Activity: Formulating Planes. In Y. Engeström & D. Middleton (éds.), *Cognition and Communication at Work*. Cambridge: Cambridge University Press: 61-95.
- GOODWIN, M.H. & GOODWIN, C. (1986). Gesture and coparticipation in the activity of searching for a word. *Semiotica*, 62, 51-75.
- HANKS, W. F. (1990). *Referential Practice. Language and Lived Space Among the Maya*. Chicago: University of Chicago Press.
- HANKS, W. F. (1992). The indexical ground of deictic reference. In A. Duranti & C. Goodwin (éds.), *Rethinking context: Language as an interactive phenomenon*. New York: Cambridge University Press, 43-76.
- HANKS, W. F. (2005). Explorations in the deictic field. *Current anthropology*, 46(2), 191-220.
- HANKS, W. F. (2009). Fieldwork on deixis. *Journal of Pragmatics*, 41(1), 10-24.
- HAVILAND, J. B. (1993). Anchoring, iconicity, and orientation in Guugu Yimithirr pointing gestures. *Journal of Linguistic Anthropology*, 3(1), 3-45.
- HAVILAND, J. B. (2000). Pointing, gesture spaces and mental maps. In D. McNeill (éd.), *Language and Gesture*. Cambridge, New York: Cambridge University Press, 13-46.

- HELLER, V. (2019). Embodied displacements in young German children's storytelling: Layering of spaces, voices and bodies. *Research on Children and Social Interaction*, 3(1-2), 168-195.
- HERITAGE, J. (1984). A change-of-state token and aspects of its sequential placement. In J. M. Atkinson & J. Heritage (éds.), *Structures of Social Action: Studies in Conversation Analysis*. Cambridge: Cambridge University Press, 299-345.
- HINDMARSH, J., & HEATH, C. (2000). Embodied reference: A study of deixis in workplace interaction. *Journal of Pragmatics*, 32(12), 1855-1878.
- HORLACHER, A.-S. & DE STEFANI, E. (2017). Ancrage du déictique spatial 'là' en interaction. *Langue française*, 193, 21-37.
- IEDEMA, R. (2001). Resemiotization. *Semiotica*, 137 (1), 23-39.
- JACQUIN J. (éd.). (2017a). *La deixis en français : explorations multimodales*. *Langue française*, 193, Armand Colin.
- JACQUIN, J. (2017b). La deixis en français dans une perspective multimodale. *Langue française*, 193, 5-19.
- JACQUIN, J. & ROH, S. (2019). La constitution d'un corpus vidéo-enregistré de réunions professionnelles. *Carnet de recherche, TRANEL*, 70, 89-106.
- JACQUIN et. al. (2020). *Corpus E-STAMP (projets FNS PZ00P1\_168033 et 100012\_188924)*. Lausanne: Université de Lausanne.
- JEFFERSON, G. (1988). On the sequential organization of troubles-talk in ordinary conversation. *Social Problems*, 35, 418-441.
- JEFFERSON, G. (1990). List-construction as a task and a resource. In G. Psathas (éd.), *Interaction Competence*. Washington, D.C.: University Press of America, 63-92.
- KEEVALLIK, L. (2013). Here in time and space: Decomposing movement in dance instruction. In P. Haddington, L. Mondada & M. Nevile (éds.), *Interaction and Mobility: Language and the Body in Motion*. Berlin, Boston: De Gruyter, 345-370.
- KEEVALLIK, L. (2018). What Does Embodied Interaction Tell Us About Grammar?, *Research on Language and Social Interaction*, 51:1, 1-21.
- KENDON, A. (2004). *Gesture: Visible action as utterance*. New York: Cambridge University Press.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris : Librairie Armand Colin.
- KINALZIK, N., & HELLER, V. (2020). Establishing joint imagined spaces in game explanations: Differences in the use of embodied resources among primary school children. *Research on Children and Social Interaction*, 4(1), 28-50.
- KLEIBER, G. (1986). Déictiques, embrayeurs, « token-réflexives », symboles indexicaux, etc. : comment les définir ?. *L'Information Grammaticale*, 30, 3-22.
- KLEIBER, G. (1991). Anaphore-deixis : où en sommes-nous ?. *L'Information Grammaticale*, 51, 3-18.
- KLEIBER, G. (2003). Adjectifs démonstratifs et point de vue. *Cahiers de praxématique*, (41), 33-54.
- KLEIBER, G. (2004). Anticipation, mémoire et démonstratifs cataphoriques ». In R. Sock & B. Vaxelaire (éds), *L'anticipation à l'horizon du présent*. Sprimont, Pierre Madraga Éditeur, 221-236.
- KLEIN, W. (1982). Local deixis in route directions. In R. J. Jarvella & W. Klein (éds.), *Speech, Place, and Action*. New York: Wiley & Sons, 161-182.

- KOSCHMANN, T., LeBARON, C., GOODWIN, C., & FELTOVICH, P. (2001). Dissecting common ground: Examining an instance of reference repair. In J. D. Moore & K. Stenning (éds.), *Proceedings of the Twenty-Third Annual Conference of the Cognitive Science Society*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates, 516-521.
- LEVINSON S. C. (2006). Deixis. In L. R. Horn & G. Ward (éds.), *The Handbook of Pragmatics*. Malden (MA)/Oxford: Blackwell Publishing, 97-121.
- LIDDELL, S. K. (2000). Blended spaces and deixis in sign language discourse. In McNeill, D. (éd.), *Language and Gesture*. Cambridge, New York: Cambridge University Press, 331-357.
- LÖSENER, H. (2010). Die Origo der Subjektivität : *ich, jetzt, hier* bei Bühler und Benveniste. In A. ten Cate, R. Rapp, J. Strässler, M. Vliegen, H. Weber, & W. Kürschner (éds.), *Grammatik – Praxis – Geschichte. Festschrift für Wilfried Kürschner*. Tübingen: Narr, 155-165.
- LUCK, R. (2014). Seeing architecture in action: designing, evoking, and depicting space and form in embodied interaction. *International journal of design creativity and innovation*, 2(3), 165-181.
- LUFF, P. & HEATH, C. (1993). System use and social organisation: observations on human-computer interaction in an architectural practice. In G. Button (éd.), *Technology in working order: studies of work, interaction and technology*. London: Routledge, 184-210.
- McNEILL, D. (2003). Pointing and Morality in Chicago. In S. Kita (éd.), *Pointing: Where Language, Culture, and Cognition Meet*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 293-306.
- McNEILL, D., CASSELL, J., LEVY, E. T. (1993). Abstract deixis. *Semiotica* 95 (1-2), 5-19.
- MONDADA, L. (2001). Pour une linguistique interactionnelle. *Marges Linguistiques*, 1, 142-162.
- MONDADA, L. (2005). La constitution de l'origo déictique comme travail interactionnel des participants : Une approche praxéologique de la spatialité. *Intellectica*, 2/ 3(41-42), 75-100.
- MONDADA, L. (2007). Deixis spatiale, gestes de pointage et formes de coordination de l'action. In J.-M. Barbéris & M. C. Manes Gallo (éds.), *Parcours dans la ville : la description d'itinéraires piétons*. Paris: L'Harmattan, 261-285.
- MONDADA, L. (2009). Emergent focused interactions in public places: A systematic analysis of the multimodal achievement of a common interactional space. *Journal of pragmatics*, 41(10), 1977-1997.
- MONDADA L. (2012a). Deixis: An Integrated Interactional Multimodal Analysis. In P. Bergmann, J. Brenning, M. Pfeiffer & E. Reber (éds.), *Prosody and Embodiment in Interactional Grammar*. Berlin: De Gruyter 173-206.
- MONDADA, L. (2012b). Espace en interaction : Espace décrit, espace inscrit et espace interactionnel dans un débat interactionnel dans un débat d'urbanisme participatif. *Bulletin Vals-Asla*, 96, 15-42.
- MONDADA L. (2012c). Video analysis and the temporality of inscriptions within social interaction: the case of architects at work. *Qualitative Research*, 12(3), 304-333.
- MONDADA, L. (2013). Interactional space and the study of embodied talk-in-interaction. In P. Auer et al. (éds.), *Space in language and linguistics: geographical, interactional and cognitive perspectives*. Berlin: De Gruyter, 247-275.
- MONDADA, L. (2014). The local constitution of multimodal resources for social interaction. *Journal of Pragmatics*, 65, 137-156.
- MONDADA, L. (2015). Social Interaction. In K. Jungbluth & F. Da Milano (éds.), *Manual of Deixis in Romance Languages*. Berlin: De Gruyter, 661-683.
- MONDADA, L. (2017). Freine et braque (.) >maint'nant <. Temps interactionnel et deixis temporelle. *Langue française*, 193, 39-56.

- MONDADA, L. (2018). Multiple temporalities of language and body in interaction: Transcribing multimodality. *ROLSI*, 51(1), 85-106.
- MONDADA, L. (2019). Contemporary issues in conversation analysis: Embodiment and materiality, multimodality and multisensoriality in social interaction. *Journal of Pragmatics*, 145, 47-62.
- MONDADA, L. (2021). Sensorial explorations of food. How professional and amateur touch cheese in gourmet shops. In A. Cekaite & L. Mondada (éds.) *Touch In Social Interaction. Touch, Language and Body*. Londres: Routledge, 288-310.
- MONDADA L. & PFÄNDER S. (2016). Corpus international écologique de la langue française (CIEL-F) : Un corpus pour la recherche comparée sur le français parlé. *Corpus* [en ligne].
- MOREL, M.-A. & DANON-BOILEAU, L. (éds.) (1992), *La deixis. Colloque en Sorbonne (8-9 juin 1990)*, Paris : PUF.
- MURPHY, K. M. (2005). Collaborative imagining: The interactive use of gestures, talk, and graphic representation in architectural practice. *Semiotica*, 2005(156), 113-145.
- NISHIZAKA, A. (2003). Imagination in action. *Theory & Psychology*, 13(2), 177-207.
- SACKS, H. (1972). On the analyzability of stories by children. In J. Gumperz & D. Hymes (éds.) *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*. New York, Rinehart & Winston, 325-345.
- SACKS, H. & SCHEGLOFF, E. A. (1979). Two preferences in the organization of reference to persons in conversation and their interaction. In G. Psathas (éd.), *Everyday language: Studies in ethnomethodology*. New York: Irvington, 15-21.
- SACKS, H. & SCHEGLOFF, E. A. (2002). Home position. *Gesture*, 2(2), 133-146.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E. A., & JEFFERSON, G. (1974). A Simplest Systematics for the Organization of Turn Taking for Conversation. *Language* 50,4, 696-735.
- SCHEGLOFF, E. A. (1984). On some gestures' relation to talk. In J. M. Atkinson & J. Heritage (éds.), *Structures of Social Action: Studies in Conversation Analysis*. Cambridge: Cambridge University Press, 266-295.
- SCHMIDT, K. & WAGNER, I. (2004). Ordering systems: Coordinative practices and artifacts in architectural design and planning. *Computer Supported Cooperative Work (CSCW)*, 13(5), 349-408.
- STREECK, J. (1996). How to do things with things. *Human studies*, 19(4), 365-384.
- STREECK, J. (2008). Depicting by gesture. *Gesture*, 8(3), 285-301.
- STREECK, J., GOODWIN, C. & LeBARON, C. D. (éds) (2011). *Embodied Interaction: Language and Body in the Material World*. New York: Cambridge University Press.
- STUKENBROCK, A. (2012). Imagined spaces as a resource in interaction. *Bulletin VALS-ASLA*, 96, 141-161.
- STUKENBROCK, A. (2014). Pointing to an 'empty' space: *Deixis am Phantasma* in face-to-face interaction, *Journal of Pragmatics*, 74, 70-93.
- STUKENBROCK, A. (2015). *Deixis in der face-to-face-Interaktion*, Berlin: De Gruyter.
- STUKENBROCK, A. (2017). Intercorporeal phantasms: Kinesthetic alignment with imagined bodies in self-defense training. In C. Meyer, J. Streeck, & J. Scott Jordan (éds.), *Intercorporeality. Emerging socialities in interaction*. Oxford: Oxford University Press, 237-263.
- WITTGENSTEIN, L. (1993 [1922]). *Tractatus Logico-philosophicus*. Paris: Gallimard.